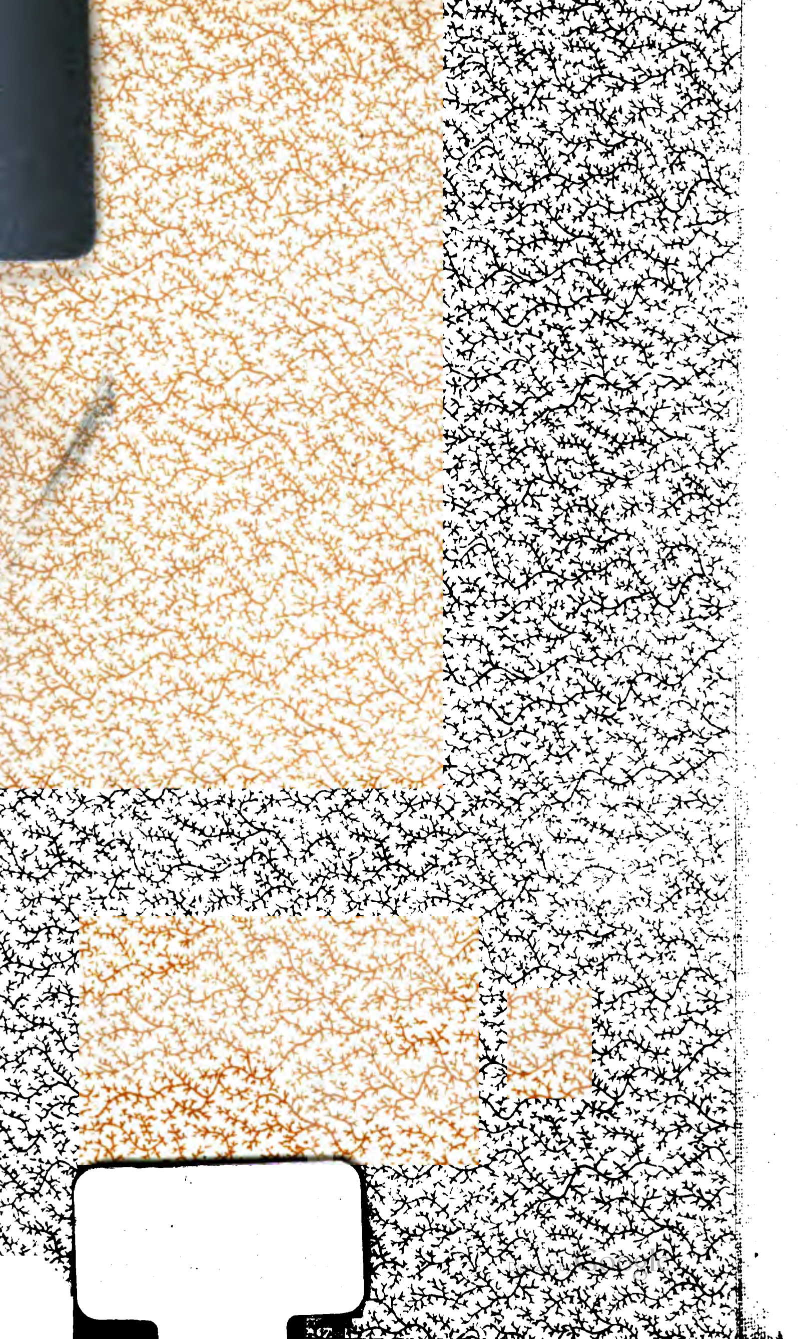
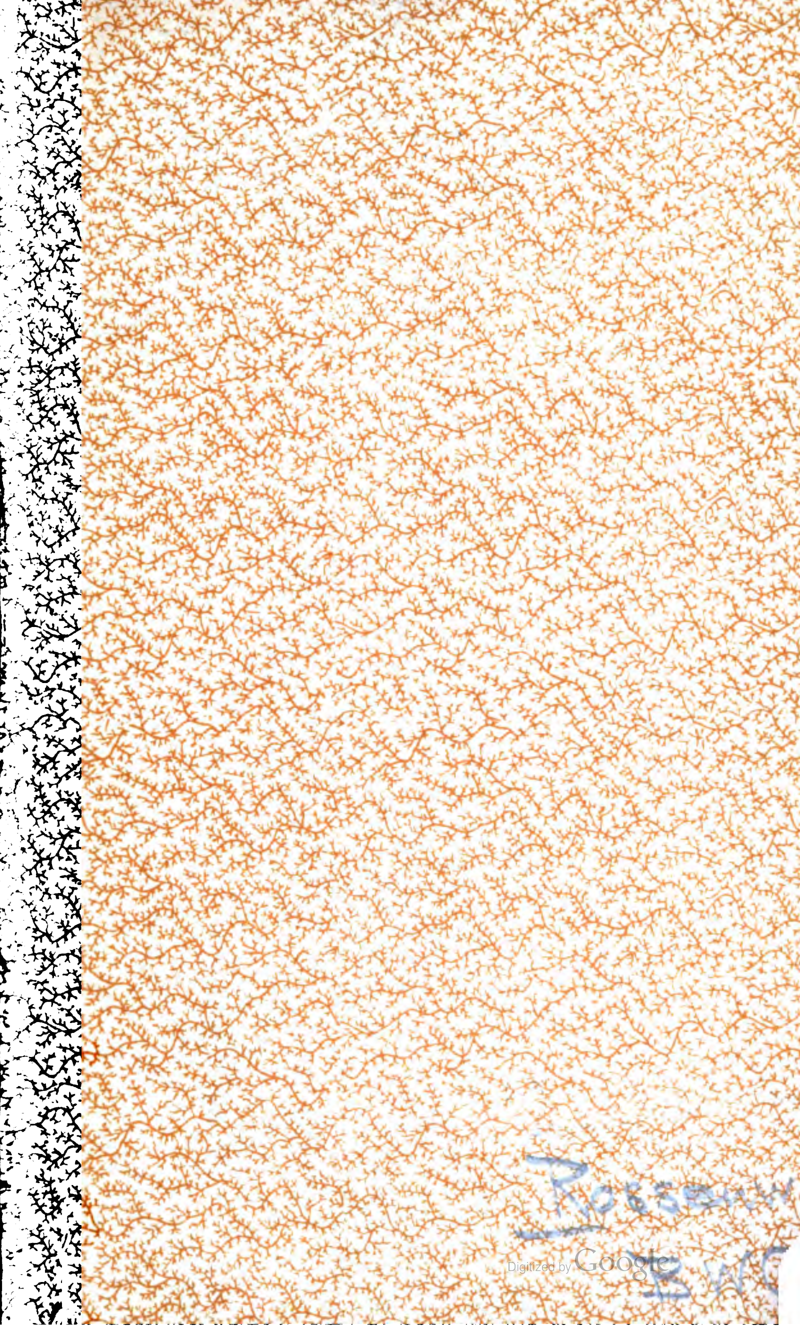






JULES CÉSAR

COURS PROFESSÉ A LA SORBONNE
EN 1844 ET 1863

PAR

E. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE

« Lævâ sub parte mamillæ
« Nil salit. » (JUVÉNAL.)

PARIS

CHARLES MEYRUEIS
174, RUE DE RIVOLI

FURNE, JOUVET ET Ce
45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS

1866

veuillez coller ce chiffon de papier, je vous prie sur votre exemplaire.

à Mr. James Lenox
souvenir affectueux et
reconnaissant
B.^{rs} St. Hilaire

JULES CÉSAR

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
rue Cujas, 11. — 1866

JULES CÉSAR

COURS PROFESSÉ A LA SORBONNE
EN 1844 ET 1863

PAR
ugène François Achille
E. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE

« Lævâ sub parte mamillæ
« Nil salit. » (JUVÉNAL.)

PARIS
CHARLES MEYRUEIS | FURNE, JOUVET ET C
174, RUE DE RIVOLI | 45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS
1866

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS
rue Cujas, 11. — 1866

février 1866.

A MES FIDÈLES AUDITEURS

QUI, PENDANT MES VINGT-SIX ANNÉES
D'ENSEIGNEMENT A LA FACULTÉ,
M'ONT SOUTENU DE LEUR PRÉSENCE
ET DE LEURS SYMPATHIES,
SOUVENIR D'AFFECTUEUSE GRATITUDE.

Février 1866.

INTRODUCTION

Rome est une exception, elle n'a pas eu de pendant, elle n'en aura jamais dans les annales de l'humanité. Son histoire embrasse à la fois le temps et l'espace dans les proportions qu'aucune autre n'a jamais atteintes. Qu'on attribue le progrès continu de sa puissance pendant sept siècles au sol, à la race, au climat, ou bien à la vigueur des institutions, à l'esprit de résistance du patriciat, aux instincts conquérants de la plèbe, tout n'est pas dit pour cela, et l'on a reculé le problème au lieu de le résoudre. Il reste toujours une inconnue à dégager, une cause première à trouver derrière toutes ces causes secondes.

La grandeur de Rome a-t-elle pu naître du

seul effort des volontés humaines, servies par un heureux concours des circonstances? Alors pourquoi Rome est-elle unique au monde? Pourquoi l'Asie n'a-t-elle pas d'histoire? Pourquoi tous ces vieux peuples rouillés qui durent au lieu d'exister? Pourquoi ces hordes nomades, rebelles à toute culture, et ces conquérants barbares qui groupent autour d'eux les hommes par millions, et dont la trace s'efface aussi vite que les pas de leurs chevaux dans le désert? Le seul conquérant civilisé qui ait passé en Asie, Alexandre, a rempli la terre du bruit de son nom, mais il n'a su fonder ni un Etat, ni une dynastie. Qu'est-il resté de lui? le souvenir d'une grande tentative manquée pour marier l'Orient avec l'Occident, pour accoupler ensemble des races qui se repoussent, et n'attendent que sa mort pour se séparer.

Et la Grèce, qu'est son histoire, comparée à celle de Rome? Celle d'une fourmillière sans cesse agitée, qui se dispute quelques pouces

de terre au soleil, en attendant le pied qui l'écrasera. Qu'est l'histoire grecque en résumé, sinon celle de deux villes? L'une, Athènes, malgré sa splendeur intellectuelle sans rivale, semble n'avoir été proposée en spectacle au monde que pour lui montrer, avec toutes les grandeurs, toutes les défaillances, toutes les misères d'une démocratie sans frein. L'autre, Sparte, idéal des législateurs antiques, immole sans pitié, sur l'autel de la patrie, famille, enfants et jusqu'à la conscience et au libre arbitre de ses citoyens. Mais quel que soit le principe qui préside aux républiques anciennes, toutes ont poussé jusqu'au suicide l'esprit d'exclusion qui les a perdues. Toutes ont disparu après avoir brillé, chacune à son heure, d'un éclat plus ou moins vif sur la scène du monde. De ce grand naufrage rien n'a surnagé que deux noms immortels, et l'expérience acquise désormais qu'on ne peut pas fonder la liberté de l'Etat sur la servitude du citoyen?

A toutes ces histoires avortées comparez maintenant celle de Rome : connaissez-vous un second exemple d'une république qui ait duré sept siècles pour se changer en un empire qui devait encore en durer plus de quatre, et se dédoubler avant de mourir pour en enfanter un autre de ses débris? Depuis que le jour de l'histoire a lui sur ce globe, aucun peuple n'a reçu de la Providence une mission aussi grande que celle de Rome : relier l'humanité en un seul faisceau, rassembler toutes les nations sous un même joug, une même loi, une même pensée; les façonner, par la conquête d'abord, puis par les lettres et les arts, à l'unité matérielle, à-compte sur l'unité morale que le christianisme seul est appelé à leur donner, telle fut la mission de Rome, et nous n'en connaissons pas ici-bas une plus haute, ni qui ait été mieux remplie.

Son progrès a été lent, comme celui de toute chose destinée à durer. Chaque cité antique porte la guerre dans son sein, et pour

s'en délivrer au dedans, Rome a besoin de la rejeter au dehors. Et d'abord, elle se trempe de fer en luttant contre les rudes peuplades qui l'entourent; l'Italie seule lui coûte plus à conquérir que tout le reste du monde romain. Mais vaincre n'est pas tout pour elle, et son plus beau triomphe, c'est de s'assimiler ceux qu'elle a vaincus. C'est ainsi qu'elle va, s'agrandissant et se corrompant à la fois, jusqu'à ce qu'elle embrasse l'univers dans son enceinte, et recommence l'œuvre manquée par Alexandre en attelant au même joug l'Occident et ce qu'elle peut entamer de l'Orient.

Il n'y a qu'une phase vraiment critique dans l'existence de Rome, c'est son duel avec Carthage. Le dur génie punique était seul de force à lutter avec le génie romain, plus persistant, parce que, comme le bronze, il se compose d'éléments mieux fondus et plus divers. Rome, pour la première fois, est égalée en courage et vaincue en cruauté. L'esprit du gain, âme de cette république de mar-

chands, se montre plus âpre encore que l'esprit de conquête. La terre hésite un instant entre deux maîtres : un seul homme, Annibal, génie assez grand pour se passer de la fortune, tient lieu à Carthage d'institutions, d'esprit public, d'armée nationale. Par un effort désespéré, il va porter la guerre sur le territoire de ce redoutable ennemi qu'on ne peut vaincre que chez lui. A force de battre et d'humilier Rome, il parvient un moment à lui ôter son prestige; mais l'Italie n'a pas chancelé dans son obéissance, et Rome, vaincue, mais non découragée, doit triompher à la longue, car elle a tout ce qui manque à Carthage, et se relève toujours plus forte après une défaite.

Etranges retours des choses humaines! le triomphe même de Rome, ce sera sa perte : Carthage, une fois abattue, sa rivale aura à lutter encore, mais ce ne sera plus pour son existence; pour avoir bon marché de ses ennemis, il lui suffira de les prendre un à un,

Pour bien des siècles, l'étranger a cessé de fouler le sol de l'Italie, ou, s'il s'y hasarde, comme les Cimbres, ce sera pour y trouver un tombeau. L'heure des barbares n'est pas venue encore ; mais en attendant, une autre conquête commence : c'est celle de l'or, du luxe et des vices de l'Orient asservi ; conquête lente, souterraine, où les vaincus prennent leur revanche, et où Rome se trouve prise d'assaut avant d'avoir aperçu l'ennemi.

Le châtiment du luxe et de la corruption, sans cesse croissants à Rome, c'est la tyrannie qui y est déjà mûre, même avant le tyran. Elle y est plus vieille qu'on ne le pense d'ordinaire : elle a commencé le jour où un citoyen s'est senti plus fort que les lois, et s'est dispensé de leur obéir. Cet homme, c'est Scipion l'Africain, quand, sommé de rendre ses comptes, il entraîne au Capitole le peuple qui le suit, fasciné. Dès lors l'ascendant de la fortune de Rome devient irrésistible, comme celui des vices qui doivent la

perdre. La Grèce, la Macédoine sont soumises, en attendant Mithridate, le dernier et le plus dangereux de tous ses ennemis. Rome est à vendre; qui osera l'acheter?

Rien de plus curieux que la complication des partis, à cette époque de crise, dans la ville éternelle. On y compte jusqu'à cinq batailles engagées à la fois, qui se mêlent et se poursuivent l'une à travers l'autre, comme autant de couples de gladiateurs aux prises dans la même arène. 1° Le patriciat et la plèbe, vieille querelle qu'on croyait noyée dans le sang des Gracques, et qui se rajeunit par des noms nouveaux, Sylla et Marius, plus tard remplacés par Pompée et César; 2° le sénat et les chevaliers; 3° les esclaves et les hommes libres; 4° les Italiens et les Romains; 5° enfin les vrais Romains, de plus en plus rares, et les affranchis, qui envahissent peu à peu la cité et en seront bientôt les maîtres.

Mais le pire danger pour Rome lui vient de sa plus criante iniquité, l'esclavage. Dans cette

dissolution de la cité romaine, les esclaves ont senti leur force. Ils ont le nombre pour eux, et la liberté leur rendra le courage. Ils essayent leurs chances dans deux révoltes successives, la première, celle d'Eunus en Sicile (an 138 av. J.-C.); la seconde, plus grave, celle de Spartacus (an 73). Rome voit encore une fois la guerre à ses portes; ses ennemis, ce sont pour la plupart des gladiateurs qu'elle a dressés à combattre pour ses menus plaisirs, et qui retournent contre elle la science de mourir qu'elle leur a enseignée. Le Thrace Spartacus, Numide d'origine, recommence Annibal en promenant la guerre jusqu'à la pointe sud de l'Italie. A force d'audace et de talent, il fait durer au delà de toute vraisemblance cette lutte désespérée. Mais il lui manque tout ce qui fait vaincre, une armée, et derrière elle, un peuple, un drapeau, des souvenirs! L'esclavage a dégradé ses soldats, pêle-mêle de bandits sans foi et sans patrie. Il ne peut ni affranchir, ni venger le monde

asservi, et ne sait que mourir dans l'arène, comme un gladiateur, aux applaudissements de Rome sauvée.

Les sénateurs et les chevaliers auront bientôt leur duel avec Sylla et Marius. Les Romains et les Italiens ont le leur avec la *guerre sociale*. Que de dangers, que d'ennemis divers, que de luttes qui se succèdent ou s'entre-croisent! Sans doute Rome triomphe de tout, mais ses victoires même sont pour elle autant de défaites. Vainqueurs ou vaincus, tout le monde foule aux pieds les lois, et nul ne sait sauver la patrie sans triompher à ses dépens. Quant au peuple romain, on ne sait plus où le prendre, car il n'est ni dans la cité, ni aux camps. La population libre tend à disparaître de Rome; il ne reste plus, avec les affranchis, qu'une poignée de patriciens, et quelques publicains pour se disputer, à prix d'or ou de sang, les grandes magistratures. L'Asie est dépeuplée, on n'y trouve plus que des femmes et des enfants. Tous les mâles

vont à Rome pour y vivre dans la servitude, ou y mourir comme gladiateurs.

Il y a deux sortes d'esclaves, ceux des villes et ceux des champs, les derniers à peine nourris, traités en bêtes de somme, leur durée moyenne est de huit ans. Quand ils ne sont plus bons à rien, on les laisse finir leurs jours, exposés aux injures de l'air. « Les vieux « esclaves, les vieilles ferrailles, disait Caton « l'Ancien, ne sont bons qu'à vendre ; on les « remplace, on ne les répare pas. » Quant aux esclaves des villes, leur industrie, c'est de se rendre nécessaires, et d'arriver à l'affranchissement en caressant les vices de leurs maîtres. Corrompus, ils corrompent à leur tour. La famille boit par tous ses pores les souillures qu'ils y apportent avec eux. Ne pouvant monter au niveau du maître, l'esclave le fait descendre au sien, et prend sa revanche en dégradant celui qui l'opprime. Peu à peu, les mariages deviennent plus rares et moins productifs ; mais qu'importe ?

L'esclavage est là pour combler les vides, et la ville éternelle achète des citoyens sur tous les marchés de l'univers, qui lui obéit. L'Asie, dépeuplée et ruinée, se venge en infectant Rome de ses deux lèpres, les voluptés et les superstitions.

Si de l'esclave nous passons aux hommes libres, comment sonder les abîmes de dédains qui séparent toutes ces castes, dont chacune n'est qu'un échelon pour monter plus haut, jusqu'au plus élevé, la noblesse, à laquelle on n'arrive pas quand on n'est pas né dans son sein? Le génie même n'y peut rien : Cicéron, noble s'il en fut, par la gloire et par l'éloquence, n'a jamais pu se faire pardonner sa roture. Qui dira les mépris de l'affranchi, passé citoyen, pour l'esclave à côté duquel il travaillait hier, labouré du même fouet, et rivé à la même chaîne? Et ceux du publicain, engraissé de la sueur et des dépouilles d'une province, et se faisant un musée avec les statues volées aux temples, pour tous ceux qui

n'ont pas su s'enrichir comme lui? Qui dira surtout l'ineffable dédain du patricien, descendant de ces vieilles races dont le berceau se confond avec celui de la République, pour ces publicains qui veulent se faire de leur fortune un marchepied pour monter jusqu'à lui?

Le monde féodal, avec tous ses degrés superposés l'un à l'autre, ne donne qu'une idée incomplète de cet étrange et dur monde romain, où tout est séparé et ennemi. Unis seulement pour dominer au dehors, tous les partis, toutes les classes, divisés par d'infranchissables barrières, ne savent mettre en commun que leur mépris pour tout ce qui n'est pas romain. La société du moyen âge, dans son instinct de morcèlement, se groupe du moins autour d'un suzerain, et l'unité brisée se reforme en détail, peut-être plus compacte. Mais la redoutable unité romaine, en embrassant tant de peuples dans son étreinte, a oublié de les souder. A tous les

membres épars de ce grand corps elle ne demande pas de se sentir solidaires, elle ne leur demande que d'obéir, et les laisse libres de garder, dans une même servitude, leurs intérêts, leurs rivalités et leurs haines.

On a dit que Marius, comme après lui son neveu César, représentait le parti plébéien. Mais ce rude soldat, qu'on ne l'oublie pas, avait été publicain. Le monde moderne ne connaît pas cette classe intermédiaire entre la plèbe et le patriciat, le prolétaire et l'aristocrate, classe qui a les défauts des deux autres, sans leurs qualités. Rien, dans notre société moderne, ne peut donner une idée exacte de cette classe d'hommes, intelligents autant qu'avides, qui touchent à tout et arrivent à tout, même au consulat; qui tiennent en échec le sénat, et pressurent les provinces; qui, par les jugements, disposent de la fortune et de la vie des citoyens; qui, par la main de Marius, ont reculé de trois siècles l'invasion barbare, ensevelie sous la défaite

des Cimbres et des Teutons. On a souvent comparé l'aristocratie anglaise à celle de Rome; mais la première, plus intelligente sans être moins hautaine, a toujours su, depuis l'avénement de la bourgeoisie aux affaires, se recruter dans ses rangs, et jeter un manteau de pair sur les épaules du génie roturier. Le patriciat romain, au contraire, est toujours demeuré fermé, et c'est ce qui l'a perdu. L'heure est venue où Rome, pliant sous le poids de sa grandeur et de sa corruption, n'a plus su se passer d'un maître, et le dernier privilége de ce patriciat déchu a été de le lui donner.

Et maintenant, à qui s'intéresser au milieu de ces luttes sanglantes où l'enjeu, c'est le gouvernement du monde que se disputent quelques privilégiés de la gloire et de la fortune. Certes les grands noms ne manquent pas ici, Sylla, Marius, Pompée, Cicéron, Caton d'Utique, Brutus, et enfin César. Le premier en date, c'est Sylla, ce monstre à face à peine

humaine, le visage rouge foncé, tâché de blanc, « comme une mûre saupoudrée de farine. » Pour se venger des Athéniens qui lui ont jeté cette injure, il fait couler le sang à flots dans les rues de leur ville, et le torrent s'écoule par les portes. Marius n'est qu'un grossier pillard qui a par hasard le génie de la guerre, sans une idée politique. Il est pour le peuple, soi-disant, parce que Sylla est pour le patriciat. Mais à cette heure de crise et de dissolution, les partis eux-mêmes ne sont plus qu'un vain nom. Quand on n'est pas enrôlé par sa naissance dans le camp du privilége, on tirerait volontiers au sort le parti qu'on doit embrasser. L'intérêt, le caprice, les liaisons de débauche en décident. Puis, après qu'on a choisi son drapeau, on en change au besoin, ou l'on fait la guerre à sa propre caste, comme le patricien Catilina. Sylla seul a son but, et sait ce qu'il veut. Pompée, cette vaine idole qui s'adore elle-même, plie sous l'ascendant de sa froide volonté, et se fait

l'instrument de ses profonds desseins, qu'il n'a pas même compris.

Homme étrange que ce Sylla, et tel que le moyen âge italien en a seul enfanté de pareils! Pauvre d'abord, sa jeunesse avilie se passe dans la société des mimes et des bouffons, et, comme César, c'est par la débauche qu'il prélude à la politique. Plus tard aussi, au faite du pouvoir, il gardera ses penchants immondes, et le plaisir le reposera de la cruauté. Ce terrible railleur aime à rire, et ses plaisanteries donnent le frisson. Ses nuits se consument dans l'orgie, et à table il oublie tout, sauf ses rancunes qui ne dorment jamais. Une comédienne enrichie l'a fait son héritier. Jugurtha le met en vue: il vole à Marius la gloire d'achever la défaite de ce roi barbare, et l'auréole populaire du dernier succès. Mais chez ce vil débauché, il y a, comme chez César, deux hommes qui se cachent pour se révéler au besoin, le grand politique et le grand général. Il est *heureux*, à la guerre comme en

toutes choses; mais avec le bonheur, il a le talent qui le justifie. Le sort lui a réservé cette chance singulière de débarrasser Rome de ses derniers ennemis, Jugurtha, Mithridate, et les plus dangereux, parce qu'ils sont les plus rapprochés, les Italiens dans la *guerre sociale*. Marius, chargé de les réduire, ménageait en eux ses alliés contre le sénat: Sylla se substitue à lui, et sait encore vaincre à sa place; sa fortune grandit chaque jour du déclin de celle de son rival.

Mais il n'est point assez riche encore, car pour régner sur ce peuple d'affranchis, il faut l'acheter. Il s'en va battre monnaie en Orient, aux dépens de Mithridate. Il revient, victorieux et menaçant, après avoir épuisé l'Asie par une contribution de 20 mille talents (plus de 100 millions), sans compter les rapines de ses soldats. Au retour, ceux-ci se figurent que leur chef les mène au pillage de Rome, et l'y suivent gaiement. Ils lui offrent même de faire la guerre à leurs frais; car le soldat romain,

habitué à ne plus revoir ses foyers, n'a plus que son camp pour patrie, pour roi son général, et ses aigles pour dieux! Marius, en l'absence de Sylla, s'est emparé de Rome, et a lâché sur elle une meute de pâtres et d'affranchis; mais Sylla revient, et la terreur marche devant lui. Marius, sous le poids de ses 70 ans, ne se sent plus de force à lutter, et il se suicide par l'orgie pour échapper à la vengeance de son rival.

Il y a deux retours à Rome, celui de Sylla et celui de Jules César. Quel contraste! Notre grand tragique l'a exprimé ainsi par la bouche d'Auguste :

« Sylla m'a précédé dans le pouvoir suprême,
Le grand César, mon père, en a joui de même;
D'un œil si différent tous deux l'ont regardé
Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé.
Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville;
L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat,
A vu trancher ses jours par un assassinat. »

(Cinna.)

Avec Sylla, les proscripteurs rentrent la tête haute, affamés de vengeances, de dépouilles surtout. Les Italiotes sont écrasés, 2,600 chevaliers proscrits avec 80 sénateurs, et Sylla parle de venger les lois et de restaurer la République. « Quelle sera la fin des « massacres, ose demander un Métellus? — « Je ne sais pas encore qui je laisserai vivre, « lui répond Sylla. — Eh bien, fais-nous con« naître du moins ceux qui doivent mourir ! » Quel dialogue et quels temps ! Nous avons vu tout cela, mais nos Syllas sont morts sur l'échafaud, et celui-ci va mourir dans son lit !

Dès lors toute résistance a cessé, toute loi est abrogée, il n'y a plus qu'une volonté absolue dans l'Etat. Les comices sont abolies, le tribunat n'est plus qu'un nom. Sylla seul réunit en lui tous les droits que lui confère une dictature indéfinie. Comme Marius, il a sa meute, plus redoutable encore, parce qu'elle s'appuie sur un pouvoir plus fort et plus intelligent. Après leur avoir livré ses ennemis politiques,

il leur livre les riches, comme une proie qu'il partage avec eux. On dépeuple les villes, on en chasse les habitants pour y parquer les vétérans de Sylla. Le *Cygne de Mantoue* chantera plus tard ce douloureux exil du laboureur, chassé de ses foyers par un grossier soldat qui dédaigne le travail, et vend bientôt à vil prix ce sol dont il ne sait que faire. L'Etrurie surtout, le dernier coin de terre italienne où il y ait encore des hommes libres, est rongée par la plaie des vétérans, et dans la belle vallée de l'Arno, désolée par cette invasion nouvelle, Florence, colonisée, survivra seule, comme un souvenir de Sylla.

La mesure est comble : par une insolente parodie d'abdication, le dictateur jette la liberté aux Romains, assuré qu'ils n'oseront pas la ramasser. Etrange caractère ! « Le lion « et le renard, disait un de ses ennemis, ha« bitent à la fois en lui ; mais c'est le renard « qui domine. » Il a tous les vices, et pas une vertu pour les tempérer. Il a plu à Montes-

quieu, par une fantaisie du talent, d'idéaliser, dans son *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, le vainqueur de Marius et le précurseur de César; mais le nom de Sylla, quoi qu'on fasse, restera souillé dans l'histoire. Son Dieu, c'est celui que la foule adore : le succès! Il croit à son étoile, il est superstitieux, comme tous les aventuriers heureux : délivré d'un danger, il baise un petit Apollon en or qu'il porte toujours sur lui ; ainsi César, chaque fois qu'il monte en litière, murmure un vers grec qui doit le préserver de tout accident. L'humanité a donc bien besoin de surnaturel, puisque des âmes de cette trempe ne peuvent pas s'en passer !

Sylla, du reste, est payé pour croire aux dieux, car leur main est sur lui, dès cette vie, en attendant l'autre ! Atteint d'une maladie pédiculaire, suite et châtiment de ses débauches, un flux intarissable de vermine s'écoule de ses plaies ; le dieu vivant en est dévoré. Il meurt enfin, triomphant et serein, dans la

pleine possession de sa force et de son succès. Le faste de ses funérailles vient encore insulter à la misère publique. Son insolent bonheur le suit jusqu'à la fin: le vent a allumé son bûcher; la pluie l'éteint quand tout est consumé.

Qu'est-il resté de lui après sa mort? César, du moins, a préparé l'Empire, Auguste l'a fondé; mais Sylla n'a su que détruire. Dans sa grandeur malfaisante, il est la pire expression du génie romain. Il a contredit la pensée même qui fait le fond de cette grande politique, il a isolé Rome de l'Italie et du monde. Aussi impuissant à refaire un passé mort qu'à empêcher l'avenir, plus que tout autre il a contribué à le rendre possible; car, sans un Sylla, il n'y eût peut-être jamais eu de César. Et c'est pour cette œuvre avortée qu'il a dépeuplé l'Italie, et répandu le sang à flots! Que sert de rendre au sénat tous ses droits, quand il n'y a plus de sénat, quand des *hommes nouveaux* y entrent par toutes ses

portes, en attendant les provinciaux et les Gaulois? Le patriciat a fait son temps, l'Etat a changé de principe, une nouvelle Rome va remplacer l'ancienne.

Mais ce qui manque à cette société en dissolution, qui cherche la dernière forme et ne l'a pas trouvée, c'est une âme! Toute croyance, toute vie morale en sont bannies. Les religions du passé sont mortes, même celle de Rome, la dernière, celle qui a survécu à toutes les autres. Sylla a fait table rase de tout ce qui existait; le monde est dans l'attente, et César va venir pour lui donner l'Empire, en attendant le christianisme!

JULES CÉSAR

I

JEUNESSE DE CÉSAR.

Après qu'Aristote, dans sa *Politique*, a tracé les règles qui doivent régir un Etat, il a la franchise d'avouer que « les règles ne « sont pas faites pour ces hommes supérieurs « qui brillent comme des dieux parmi le reste « des humains, et qu'on ne peut sans injure « soumettre à la loi, car ils sont eux-mêmes « la loi. » Ces lignes prophétiques semblent avoir été écrites pour César, qui dut sourire en les lisant, et se reconnaître à cette image.

Quel homme exceptionnel, en effet, que celui qui, depuis dix-neuf cents ans, fixe sur lui tous les regards, et est le point de mire de toutes

2

les grandes ambitions! Sylla n'est qu'un tyran vulgaire, froidement cruel, qui repousse au lieu d'attirer; mais César est aimable, il charme en subjuguant! Et puis, vainqueur, il a su pardonner; c'est là son plus beau titre. Du reste, aussi immoral que Sylla, avec la grâce de plus, pour se faire pardonner son empire; toujours maître de lui, jusque dans la colère, « l'homme le plus habile et le « moins ému de son temps, » suivant le mot de Saint-Evremond. Roué subtil et profond, qui calcule tout, jusqu'à ses vertus, il fascine encore ceux qu'il ne peut vaincre, et Caton, qui le dénonce sans cesse, ne peut pas parvenir à le haïr. Ses vices, comme ceux de Catilina, lui servent à recruter des alliés : par eux il a les femmes, jalouses de donner l'empire à ceux qu'elles aiment; il a même les hommes, car la débauche est un lien étroit dans ce monde taché de boue et de sang dont César est le représentant le plus complet, et qui, prêt à revêtir avec l'empire sa forme définitive, porte déjà en lui le germe de sa dissolution.

A tous les titres, César semble destiné à régner : « Libéral jusqu'à la profusion, d'un « courage qui dépasse la nature humaine, et « même l'imagination, il est aussi, nous dit « Velleius, le plus beau des Romains. » Issu d'une des plus anciennes familles de Rome, il unit dans sa généalogie les rois et les dieux; que lui manque-t-il pour entraîner la plèbe après lui? Les fils de Cornélie, quoique alliés à la race orgueilleuse des Scipions, avaient dans les veines trop de sang plébéien; aussi ont-ils échoué dans toutes leurs réformes; César, au contraire, a pour tante la femme de Marius, et loin de répudier cette parenté plébéienne, il s'en fait gloire, et hérite ainsi de toute la clientèle de Marius, les publicains, la plèbe et les Italiens, opprimés par Sylla. Descendant de Vénus et d'Ancus Martius, allié du paysan d'Arpinum, il touche à tout, même à l'Olympe, et a sa racine dans tous les partis. Pour d'autres l'argent est un but, pour lui ce n'est qu'un moyen : deux ou trois fortunes, dévorées l'une après l'autre, ne suffisent pas à ses prodigalités sans mesure. Mais ses dettes

mêmes lui servent de point d'appui, ses créanciers sont des clients qu'il se fait.

Sylla seul a pressenti César, et lui fait un moment l'honneur de le craindre. Il veut la tête de ce jeune voluptueux, « à la ceinture « relâchée, » qui ose seul le braver, et qui, à dix-huit ans, refuse de répudier sa femme sur l'ordre du dictateur. Rome tout entière s'émeut pour demander la vie de son favori; les vestales même intercèdent pour lui, et Sylla, vaincu, l'épargne à regret en disant : « Vous « êtes bien mal avisés de ne pas voir dans cet « enfant plusieurs Marius ! »

Mais César, qui ne se fie pas au pardon de Sylla, va jusqu'au fond de l'Orient chercher un refuge contre sa haine. Jusqu'à la mort du dictateur, il reste à la cour du roi de Bithynie, Nicomède, et étonne de ses débauches l'Orient lui-même, de qui Rome n'a plus rien à apprendre. Puis enfin, quand Sylla a disparu de la scène, *heureux* jusqu'à la fin de sa vie, si le succès c'était le bonheur, César revient à Rome, où Lépidus essaye une réaction impuissante contre le système du dictateur, qui

lui a survécu. César n'a que vingt et un ans, et la politique l'attire déjà puissamment. Il sait qu'à lui seul est réservé l'honneur de recommencer Sylla, tout en combattant son parti; mais, avec son tact précoce, il s'aperçoit que son heure n'est pas encore venue; il se contente d'essayer son talent d'orateur en accusant de concussion Dolabella, l'un des partisans de Sylla. L'accusé, défendu par Hortensius, et trop puissant pour être condamné, est absous par ses juges; mais, après ce début, qui a révélé un maître, César n'en va pas moins étudier l'éloquence à Rhodes. Chemin faisant, il est pris par des pirates qui lui demandent vingt talents (116 mille francs) pour sa rançon. Il se trouve estimé trop bas, en offre cinquante, reste en otage jusqu'à ce qu'ils soient trouvés, les paye, quitte les pirates en leur promettant de les faire mettre en croix, et tient parole.

Le temps qu'il a passé à Rhodes n'est pas perdu pour lui, car dans le monde ancien, l'art de bien dire a toujours été une des parties de l'art de régner. La Grèce était alors le

séminaire de tous les jeunes Romains de distinction. Si César se fût donné tout entier aux lettres, il y eût brillé au premier rang, car le propre du génie est de se plier à tout, et d'exceller en tout. De l'aveu même de Plutarque, il fut le second des orateurs du forum, des rois de la parole, et si Cicéron n'eût existé, il eût été le premier. Admirable préparation pour des hommes d'Etat, sobres et durs comme les Romains, que cette culture grecque par où il leur fallait passer pour s'assouplir ! Seule, elle n'eût pas suffi, et n'aurait fait que des sophistes ; mais Rome les attendait au retour pour les tremper aux affaires. Ainsi la Grèce déchue règne encore sur ses rudes vainqueurs, et les façonne à son image.

« *Græcia capta ferum victorem cepit...* »
(Horace.)

Un ambitieux doit se tenir prêt à tout, à la guerre comme à la politique. Tout l'ouest de l'Asie est alors ébranlé par les armes de Mithridate : César quitte ses paisibles études pour aller faire une excursion dans la guerre, comme il en a fait une dans l'éloquence, en attendant

la politique qui est pour lui le but, quand tout le reste n'est que le chemin. Avec des troupes que lui-même a levées, il marche au secours de la Bithynie, harcelée par les lieutenants de Mithridate, et force l'ennemi à évacuer la province.

Rentré enfin à Rome, César, suivant l'usage des jeunes patriciens, prélude à la politique par le barreau. Il défend gratuitement, c'était alors l'usage des avocats, les provinciaux, les Grecs surtout, qui osent traduire leurs préteurs devant les tribunaux romains, mais qui n'y trouvent pas toujours pour les défendre un Cicéron ou un César. L'héritier des *Jules* se fait ainsi le patron du monde opprimé, et sème autour de lui des bienfaits placés à usure. Qui pourrait résister à son ascendant? Des ennemis, il n'en a pas encore ; il ne demande rien, et il donne sans compter. Affable, bienveillant pour tous, nul ne peut échapper au charme. Sans doute, il emprunte d'une main pour donner de l'autre, mais qu'importe à ceux qui reçoivent? Chacun d'ailleurs se dispute l'honneur de lui prêter, et de placer ainsi à fonds

perdus sur son avenir. L'argent ici-bas, c'est le pouvoir, et ce qu'on peut, c'est ce que l'on ose ; aussi César, dès sa jeunesse, a-t-il tout osé, car sa fortune n'a pas de bornes, puisqu'il puise à son gré dans toutes les bourses.

Toutefois, quelques esprits plus perspicaces, Cicéron par exemple, que la peur rend clairvoyant quand l'amour-propre ne l'aveugle pas, s'effraye de la « douceur menaçante » du démagogue patricien : « C'est la bonace de la « mer, dit-il, la tempête est dessous. Mais « quand je vois ses cheveux si bien arrangés, « et ce jeune élégant se grattant la tête du « bout de son petit doigt, de peur de déranger sa coiffure, je ne puis croire à un dessein arrêté de renverser la république. »

Mais le moment est venu de se désigner, par quelque coup d'audace, aux suffrages du peuple romain. César, déjà tribun militaire, prononce l'oraison funèbre de sa tante Julia, veuve de Marius, et ose promener en plein forum les images du rival de Sylla. Marius, même vaincu, vit encore dans les souvenirs du peuple, chez qui le culte survit souvent à

l'idole, et du premier coup, voilà César populaire! Après l'apothéose de Marius, il imagine de faire l'éloge de sa femme morte, et le peuple d'applaudir, sans comprendre qu'en faisant ainsi un deuil public de sa douleur privée, César tranche déjà du monarque. En toutes choses, du reste, il aime à se singulariser, et comme Alcibiade, pourvu que l'on parle de lui, peu lui importe ce que l'on en dit!

On sent percer dans les historiens du temps, mais surtout dans les lettres de Cicéron, vivant écho des rumeurs du moment, la peur que cette ténébreuse ambition commence à inspirer au sénat, grand nom qui survit à une réalité disparue, ombre de gouvernement qui remplit, avec Pompée, l'intermède entre Sylla et César. Aussi, en ambitieux qui sait attendre, juge-t-il à propos de s'éloigner encore une fois. Nommé questeur, il part pour l'Espagne sous le préteur Vetus. Mais pour révéler, à lui-même et aux autres, ses talents militaires, César a besoin de commander en chef; peu lui importe le rang qu'il occupe, dès qu'il ne

peut pas être le premier. En revenant d'Espagne, il s'arrête dans sa future province, la Gaule transpadane, et y entretient une agitation savante en la poussant à aspirer au droit de cité latine. De retour de sa questure, il épouse en troisième noces, à trente-deux ans, Pompéia, petite-fille de Sylla, son ancien ennemi. Qu'on ne s'en étonne pas : les hommes de cette trempe n'ont que des intérêts, et jamais de rancunes! De sa seconde femme, Cornélie, il a une fille qu'il mariera à Pompée. C'est ainsi qu'il se rattache à tous les partis, en nouant, comme l'araignée, sa trame à tout ce qui résiste.

En attendant, ses dépenses grandissent chaque jour avec le but qu'il poursuit : il doit déjà 1,300 talents (six millions et demi de francs), et se vante en riant d'avoir cette somme *de moins que rien!* Ce qui ne l'empêche pas d'ouvrir une candidature ruineuse au grand pontificat, et de parvenir, non sans peine, à se faire élire. La chose étonne quand il s'agit d'un homme qui dira plus tard en plein sénat : « Il est des gens qui croient qu'il y a des

« dieux! » Mais pour la comprendre, il faut se rappeler ce qu'était à cette époque la religion dans le monde romain : un *instrument de règne*, et rien de plus. Amère ironie qui met un athée voluptueux à la tête des croyances du genre humain, en attendant que le poignard de quelques assassins vienne en faire un dieu !

Nommé édile, il étonne Rome, même après Crassus, de son faste et de ses dépenses. Il se rend plus populaire que jamais en faisant couler à flots dans l'arène le sang des bêtes fauves et celui des hommes : 320 couples de gladiateurs y combattent à la fois. Enfin, enhardi par sa popularité toujours croissante, il ose faire relever pendant la nuit les statues et les trophées de Marius, abattus par Sylla. Rome, à ce coup hardi, tressaille d'espérance ou d'effroi, et pressent un maître dans cet étrange démocrate, qui ne réhabilite Marius que pour continuer Sylla.

Un historien moderne a fait de César l'*homme de l'humanité*, en l'opposant à Caton, l'*homme de la loi*. J'y consens, pourvu qe'on s'entende

sur ce mot d'*humanité*. Oui, César fait enlever de l'arène les gladiateurs blessés, quand le peuple a baissé le pouce pour les condamner; mais ces hommes qu'il a dotés de la vie seront un jour ses plus dévoués soldats, et jamais pitié n'a été placée à plus gros intérêt. Et puis, en agissant ainsi, il apprend au peuple, habitué à régner dans le cirque, à obéir au lieu de commander. Qu'on nous parle donc ici d'un calcul habile, mais non pas d'émotion ni de sympathie; il n'y a pas place pour de pareilles faiblesses chez ces hommes de bronze que la louve a nourris du lait de ses mamelles.

Quel contraste entre César et Caton! L'un, c'est le vice aimable, l'autre, c'est la vertu indignée qui proteste en vain contre les turpitudes et les crimes de son temps. Mais la première condition pour agir sur son siècle, c'est d'en être, et Caton est en dehors du sien. Plutarque le compare à Phocion, qu'il lui préfère, non sans raison; il vaut mieux, en effet, périr victime de l'injustice de son pays et du malheur des temps que de leur

échapper par le suicide... Mais je m'arrête, et ne veux pas médire de Caton, que j'admire plus que je ne l'aime. Quand tout le monde se courbe devant l'iniquité triomphante, lui seul est resté debout. Il a protesté de toute la hauteur de son mépris contre cette apothéose du succès, seul Dieu qu'adore l'humanité à ses heures de déchéance. Seul, il a professé, dans un siècle d'égoïsme, le culte de la vertu désintéressée, et comme tel, je l'honore, en souhaitant aux siècles qui ressemblent au sien des Catons, pour trancher sur ce fond monotone de lâcheté et de bassesse.

Du reste, César, en écrivant deux *Anti-Catons*, a donné la mesure de la haine que lui inspirait le seul adversaire sérieux qu'il ait rencontré dans son chemin, et cette haine, au fond, ce n'est que de la crainte; si Caton n'eût songé qu'à soi, César eût été plus indulgent pour lui ! Mais au milieu de ce monde corrompu, cette inflexible vertu était d'un mauvais exemple, et César ne la lui a pas pardonnée. Aussi n'a-t-il rien épargné pour rendre Caton ridicule et odieux, mais sans y

parvenir. Cicéron, au contraire, noble et faible cœur, toujours porté à admirer chez les autres les vertus même qu'il n'a pas, a rendu pleine justice à Caton en écrivant sa vie qui, par malheur, ne nous est pas parvenue. Vivant, il l'avait combattu plus d'une fois; mort, il le porte aux nues, et toute l'école stoïcienne, depuis Sénèque jusqu'à Thraseas, a montré dans Caton l'idéal du sage et du citoyen, mourant pour la liberté quand il ne peut plus vivre pour elle.

Nous arrivons à Catilina, le second précurseur de César. Comme Sylla, il aplanit au fondateur de l'empire le chemin du trône, en montrant à Rome épouvantée la tyrannie pour refuge. César s'acquitte avec lui en défendant devant le sénat l'ennemi des lois et de son pays. Je ne veux pas faire à César l'injure de le comparer à Catilina; mais il ne lui déplaît pas qu'avant lui on essaye d'asservir Rome, pourvu qu'on n'y réussisse pas, et qu'on lui laisse la place libre, quand son heure sera venue. Et puis, avec de pareils repoussoirs, ses vices restent dans l'ombre, ses vertus

seules sont en lumière. Quant à Catilina, le personnage est si hideux, si souillé de fange et de sang que c'est à regret que je m'y arrête un instant. L'homme du reste reflète l'époque, et ne peut s'expliquer que par elle; essayons de la définir.

Ce qui frappe avant tout le regard, à cette heure solennelle de l'histoire, où Jésus-Christ et l'empire romain vont apparaître presque en même temps, c'est une immense confusion. Tout vacille, tout est bouleversé, dans le monde matériel comme dans le monde moral. La propriété n'existe plus que de nom, la terre passe de main en main, le plus souvent par la violence; on hérite en assassinant, on acquiert en expropriant. Un flot de laboureurs, de colons, chassés de leurs domaines par les vétérans de Sylla, en attendant ceux de Pompée et de César, s'abat sur l'Italie, et cherche à ressaisir par le pillage son droit de propriété perdu. De travail, de culture, il n'en est plus question; l'Italie n'est plus qu'une lande où errent des troupeaux nomades, conduits par des pâtres esclaves, toujours prêts à se chan-

ger en bandits. Les hommes libres deviennent rares, à Rome surtout; ils sont remplacés par des affranchis, dont le seul commerce est celui des suffrages, et par des bandes de gladiateurs, mis à l'enchère par les concurrents. L'argent règne, et même la force brutale ne peut pas se passer de lui. Avec lui on peut tout acheter, jusqu'à l'empire. Les grandes propriétés sont devenues le fléau de l'Italie; l'avide Crassus, un des types les plus bas de cette ignoble époque, n'a pas moins de 40 millions. « Dans toute la cité, dit Cicéron, il n'y a pas deux mille propriétaires. »

Au sein de cette société dévorante, qui consomme et ne produit pas, le seul emploi actif de l'argent, c'est l'usure qui, dans les mains savantes des chevaliers, ronge l'Italie comme une lèpre. Et ce luxe effréné, dévorant, qui vient toujours dans les époques de corruption insulter à la misère publique, ce luxe, précurseur infaillible de la chute des empires, qu'il traîne à sa suite, en la précédant seulement de quelques pas! Et ces soupers où un Lucullus dévore en une nuit la

sueur d'une province; où un Apicius bientôt fera battre sans relâche la terre et les mers pour découvrir un mets nouveau qui réveille ses appétits blasés ! Et la débauche, rapprochant, confondant les âges, les sexes, les rangs, et s'étalant à Rome dans des proportions que l'Orient même n'a pas connues; les matrones romaines sortant de ce chaste sanctuaire où fila Lucrèce pour venir, au grand jour du forum, mêler la brigue à la luxure, et assaisonner de sang la volupté, en embauchant des gladiateurs pour faire élire leurs amants! Dans une société ainsi faite, il s'agit bien, en vérité, de parler de lois comme Caton, ou de liberté comme Brutus! Il s'agit de cueillir l'heure rapide (*carpe diem*), de vivre, d'oublier et de jouir, entre deux proscriptions.

Et puis, de folles, de sanglantes ambitions s'agitent dans ce chaos : « Je vois dans l'Etat, « disait Catilina, deux corps, l'un sans vi- « gueur (le sénat), avec une tête plus faible « que lui (Cicéron, consul), l'autre (le peuple), « vigoureux, mais sans tête; or cette tête, ce

« sera moi! » Chacun des prétendants suit sa voie pour marcher à l'empire : Catilina veut violer la république, Crassus l'acheter, Pompée la voir à ses pieds, et César la séduire.

Inférieur sur tous les points à ce dernier, Catilina lui ressemble par ses pires côtés. Il ne représente que l'élément du mal dans la société romaine. Or le mal est une force, on ne peut pas le nier, mais une force qui ne dure pas; car le monde, en définitive, n'est pas fait pour lui appartenir. Bonne tout au plus pour détruire, la force ne vaut rien pour fonder, quand elle n'a pas le droit pour complice. Un peuple peut trouver, dans une heure de crise, un Catilina pour étonner les faibles de son audace, un Sylla pour systématiser la terreur, et mettre le massacre en coupe réglée; mais ce n'est pas tout de vaincre et de proscrire, il faut gouverner, et c'est là qu'on les attend. César l'eût fait, s'il eût vécu, et Auguste, avec de moins beaux dons, l'a su faire après lui; mais Catilina ne pouvait pas même vaincre!

Pour frapper d'impuissance ce bandit éhonté,

dont la lâcheté universelle avait fait le courage, il suffit d'un avocat dont le danger public et l'amour de son pays firent un jour un grand citoyen. Le sénat, un instant ébranlé par César, qui ose invoquer la légalité en faveur de Catilina, est ramené par Cicéron, par Caton surtout, qui, avec son indomptable énergie, sait prêter du cœur à ceux qui en manquent, et déjouer le timide appui prêté aux factieux par César. Le sénat, entraîné, finit par s'armer d'une « de ces peurs héroï« ques qui donnent du courage! » Le peuple lui-même, retourné par l'éloquence de Cicéron, se prononce contre Catilina qu'il favorise en secret. Les chevaliers, rassemblés en armes, insultent César à sa sortie du sénat. Il eût été massacré sans Cicéron, qui pouvait le laisser périr, et eut l'honneur de sauver cette vie redoutable qu'il tint un instant dans sa main. Faut-il l'approuver ou le blâmer? Qui oserait prononcer, quand il s'agit d'un de ces hommes prédestinés dont la vie ou la mort ont été également funestes à leur pays?

Catilina, sentant Rome qui lui échappe, la

quitte pour aller soulever l'Italie; mais ses complices payent pour lui, et sont étranglés dans leur prison. « Ils ont vécu! » s'écrie Cicéron, ivre de son triomphe; mais les lois aussi « ont vécu, » et c'est la force qui a triomphé plus que le droit. Seulement, elle est du bon côté, cette fois, sauf à en changer plus tard. La ville est illuminée, le consul parcourt les rues aux flambeaux. Les femmes, du haut de leurs terrasses, acclament le libérateur de Rome. Courte illusion, éphémère victoire! Tous, Caton excepté, ont travaillé pour César, et ne s'en doutent pas.

En somme, il est permis de croire que le danger n'était pas aussi sérieux qu'il eut l'air de l'être, et que Cicéron l'a exagéré au profit de sa gloire. Catilina n'a pour armée que des pâtres, des paysans et trois mille soldats. Rome, aux jours d'Annibal, ne s'effrayait pas pour si peu. Par un reste d'orgueil patricien, il refuse d'enrôler les esclaves, dont la république naguère ne dédaignait pas l'appui à l'heure du danger. Ses soldats n'ont pour combattre que des bâtons durcis au feu; leur

courage, l'audace de leur chef ne peuvent suppléer à tout ce qui leur manque. Pris à *Fesulæ* (Fiesole) entre deux armées, Catilina se fait tuer avec la plupart des siens, en vendant chèrement sa vie.

Ainsi, jusqu'à Catilina, chacun se fait complice de César, tout achemine Rome vers l'Empire et vers lui. Les obstacles même deviennent des points d'appui. Mais aussi, comme il sait attendre, art suprême, ignoré des ambitieux vulgaires, qui manquent l'heure en voulant la devancer ! Déjà tous se tournent vers lui comme vers un sauveur : on s'habitue à tout espérer d'un homme, hors la seule chose qu'il ne peut pas donner, le règne des lois et de la liberté. Cicéron lui-même oublie les affaires pour la philosophie ; on se dégoûte de la vie publique,dont la responsabilité effraye, et les âmes, entraînées par un courant plus fort qu'elles, s'en vont toutes à César. L'empire se fait tout doucement, ou plutôt l'*empire est fait*, l'homme nécessaire est trouvé ; car il y a toujours, on le sait, un homme en réserve pour toutes les grandes nécessités poli-

tiques. Le secret du génie, c'est de venir à propos, et ce secret, qui l'eut jamais plus que César?

Mais je m'aperçois que j'ai beaucoup parlé de lui, et que je ne l'ai pas fait voir à ceux qui aiment à chercher l'homme du dedans sous celui du dehors. Les bustes de César sont rares, et je n'en vois guère que trois, dans l'*Iconographie* de Visconti, qui méritent qu'on s'y arrête. Tous trois appartiennent aux dernières années de cet homme célèbre, et pour le connaître à vingt ans, il faut le chercher dans Suétone : « De haute taille, le teint « blanc, les membres replets, le visage un « peu plein, les yeux noirs et vivants, la santé « florissante. » Voilà César jeune, et vous l'avez vu!

Si vous cherchez maintenant dans les bustes les traits qui demeurent et que l'âge n'a pas pu changer, vous êtes frappé du contraste entre ces lèvres ouvertes, bienveillantes, et l'inflexible volonté qui siége sur ce front, calme et fort comme la Destinée. On dirait qu'il y a chez cet homme étrange deux na-

tures qui se complètent en se combattant. Il associe, dans une synthèse puissante, la guerre, l'ambition, la science, l'éloquence, le plaisir; mais au fond, c'est toujours l'ambition qui domine. Il trempe de fer, par la gymnastique et la guerre, cette nature élégante et presque féminine que les lettres ont polie, et que la débauche même n'a pu énerver. Les repas, le sommeil sont pour lui une nécessité, jamais un plaisir. Regardez-le à 50 ans : l'homme extérieur a changé chez lui, la lame a usé le fourreau. Cette pensée fixe qui ne le quitte pas, régner, le dévore et l'excite à la fois. Son œil a vu le but, et ne s'en détournera plus. Pour l'atteindre, tous les chemins sont bons : lui, l'orgueilleux patricien, il flatte bassement ce peuple d'affranchis, oisifs et affamés. « Peu lui importe de « s'abaisser, dit Dion, pourvu qu'il se relève « plus puissant. » Dès sa jeunesse, nous dit Suétone, il a rêvé l'empire. Sans cesse il a à la bouche ces deux vers d'Euripide que lui-même a traduits en latin :

« S'il faut violer le bon droit, que ce soit

« pour régner; dans tout le reste, observons « la justice. »

Allié par de savants mariages à toutes les grandes familles, il s'y glisse encore par l'adultère comme par une porte dérobée. Il séduit tour à tour, peut-être en même temps, la femme de Crassus, celle de Pompée et jusqu'à la sœur du sévère Caton. C'est par ces fils déliés qu'il enlace tout le monde, même ses rivaux et ses ennemis. La séduction de ses manières, le besoin qu'on a de lui, la peur même qu'il inspire, tout fait sa force et son empire. Ecoutez plutôt Cicéron, qui le connaît si bien : « Voyez « cet homme-pro- « dige (τέρας); il vous épouvante par sa vigi- « lance, sa célérité, son ardeur! »

Clodius est un jeune patricien, beau, éloquent, impudique, hardi, habitué à mener de front, comme César son modèle, la brigue et le plaisir. Il courtisait la femme de ce dernier, Pompéia, gardée à vue par sa belle-mère, l'austère Aurélia. A un jour fixé, les dames romaines se réunissaient à huis-clos chez Pompéia pour célébrer la fête de la *Bonne*

Déesse; les hommes, sous peine de sacrilége, ne pouvaient y être admis. Clodius, imberbe encore, se déguise en femme, et pénètre dans le gynécée. Il est reconnu, ignominieusement chassé, et un procès criminel vient menacer sa vie. Mais le peuple, toujours prêt à prendre le parti de ceux qui se jouent des lois, ne veut pas qu'on touche à la vie de Clodius. César, esclave, comme tout ambitieux, de ceux dont il veut devenir le maître, refuse de témoigner en justice contre l'accusé, et le fait absoudre. Mais il faut à l'opinion publique une satisfaction : il répudie sa femme, peut-être innocente, et comme on lui en demande le motif : « La femme de César, répond-il, ne doit pas « même être soupçonnée ! »

Evidemment, des quatre à cinq hommes différents qui se rencontrent en César, celui qui fait le fond de son être, c'est l'homme politique. Plus tard la guerre nous révèlera son génie militaire, égal au moins, sinon supérieur à l'autre : mais à l'inverse de tous les conquérants célèbres, l'homme d'Etat chez lui a précédé de vingt ans le général. La guerre,

quel que soit le talent qu'il y déploie, n'est qu'un épisode dans sa vie, toute remplie par l'ambition. Du moment qu'il se décide à la faire, il y est le premier, comme en toutes choses; mais à bien dire, sa carrière militaire ne commence qu'avec sa guerre des Gaules, à 41 ans. C'est par un calcul politique, pour revenir à Rome par la Gaule, qu'il se résigne à cette campagne de neuf ans où il devine, sans les avoir appris, les secrets du grand art de détruire. Mais sa pente n'est pas de ce côté; s'il pouvait arriver à l'empire par les luttes du forum, et vaincre sur ce terrain où il a livré ses premières batailles, il renoncerait volontiers à une gloire qui lui semble inférieure, et qu'il n'a pas cherchée.

Ce qui me frappe aussi dans César, c'est son amour pour les lettres, amour sincère, mais légèrement dédaigneux, comme d'un homme qui aurait mieux à faire. A le voir rédiger ses *Commentaires* avec une rapidité qui confond ses amis, on dirait qu'il se reproche le temps qu'il y perd. S'il écrit, ce

n'est pas pour écrire, mais pour fixer ses souvenirs, en homme trop occupé du fond pour penser à la forme. Il parle de lui à la troisième personne, comme il parlerait d'un autre, laissant aux faits qu'il raconte le soin de le louer, et retraçant, pour la postérité, le récit de cette prodigieuse campagne, dans ce style lapidaire dont Rome a seule le secret. Comme toute chose ici-bas, les lettres ont été pour lui un moyen, jamais un but; il les traite comme il a traité les femmes; elles sont pour lui un passe-temps, un jeu qui l'amuse ou le sert, mais rarement une faiblesse, car il domine tous ses goûts, même en leur cédant. Et ce que j'ai dit des lettres et du plaisir, je le dirai de l'amitié, à laquelle il a toujours été fidèle, par nature autant que par intérêt. Aussi a-t-il été aimé, chose rare et qui doit sembler douce à ces maîtres du monde, plus habitués dans ce commerce à recevoir qu'à donner.

Reste un dernier trait de cette physionomie, si forte et si fine à la fois, qu'il faut juger d'ensemble et non par les détails : César est

Romain avant tout, par tous les grands côtés de son être; mais le Grec aussi se retrouve chez lui, fondu avec le Romain dans une merveilleuse harmonie. J'indique ce trait en passant, car on le fausserait en voulant appuyer; et certes, ce n'est pas une médiocre gloire pour ce génie cosmopolite que d'incarner ainsi en lui les deux grands peuples du monde ancien, les deux civilisations mères qui ont enfanté la civilisation moderne.

Nous connaissons César maintenant, et nous allons le voir à l'œuvre, car jusqu'ici, il a préparé son action plutôt qu'il n'a agi. Il a étonné Rome de son audace, de ses débauches, de ses prodigalités; mais il plie sous le poids de ses dettes; il lui faut, pour les payer, quelques-unes de ces grasses provinces, comme l'Espagne ou l'Asie, où les ambitieux ruinés vont refaire leur fortune, avant de revenir à Rome se disputer les grandes charges sur le marché aux suffrages. Après sa préture, il se fait donner pour province l'Espagne ultérieure. Ses créanciers, craignant de perdre leur gage, ne veulent pas le laisser partir; mais l'avare

Crassus, pour se faire de lui un appui contre Pompée, le cautionne pour 830 talents (4 millions de francs).

Deux traits me frappent dans ce court passage de César en Espagne, où il ne reste pas même une année : il pleure à la vue d'un buste d'Alexandre qui, « à son âge, dit-il, avait conquis le monde » ; et en passant devant une bourgade des Alpes, il jette à ses amis, qui s'étonnent qu'on puisse y vivre, ce mot révélateur : « J'aimerais mieux être le premier dans cette bicoque que le second à Rome ! »

En Espagne, César commande en chef pour la première fois, et soudain se révèlent, comme innées en lui, ces hautes qualités qui font le grand homme de guerre, audace, rapidité, résolution indomptée, mépris pour la souffrance et le danger, et aussi pour la vie des hommes qu'il ne ménage pas plus que la sienne. Il bat sur terre et sur mer les Ibères révoltés, puis sa sage administration les réconcilie avec le joug romain. Il a trouvé le secret de pressurer l'Espagne et de s'en faire aimer,

et y refait sa fortune, sans négliger celle de Rome.

A son retour, forcé de choisir entre le triomphe et le consulat, il aimerait mieux rentrer à Rome par ces deux portes à la fois. Mais comme il faut, pour obtenir le triomphe, rester en dehors de la ville, et y résider pour briguer le consulat, César laisse l'ombre, et choisit la proie, c'est-à-dire le consulat. Tout ce que peut faire le parti opposé, c'est de lui associer un ami de Caton, Bibulus, et de lui donner un adversaire dans son collègue.

II

PREMIER TRIUMVIRAT. CONSULAT DE CÉSAR.

Nous touchons à l'époque du premier Triumvirat, « ce monstre à trois têtes », comme l'appelle Varron; fatale union, plus nuisible à la république que toutes les discordes de ses grands (*graves principum amicitias*)! Nulle part n'éclate mieux la savante profondeur des desseins de César : Pompée et Crassus, rivaux de puissance, sinon de gloire, troublaient depuis longtemps Rome de leurs divisions; mais ces deux forces presque égales, en s'annulant l'une l'autre, étaient pour l'état une garantie encore plus qu'un danger. César persuade aux deux rivaux, au lieu de s'affaiblir en se divisant, de s'associer avec lui pour régner. Ce pacte, menaçant pour la république, ne l'est guère moins pour ceux qui vont l'accepter;

car, sur les trois associés, deux à coup sûr travaillent à se donner un maître. Quant à Rome, elle y apprend à s'assouplir au joug, et à obéir à trois maîtres, en attendant un seul. Les trois alliés cachent quelque temps leur accord sous une feinte opposition. César, déjà l'obligé de Crassus, achète l'amitié de Pompée en lui donnant pour femme sa fille unique Julia, et le beau-père est plus jeune que le gendre. Lui-même épouse Calpurnie, fille de Pison. « On prostitue la république « par des mariages », s'écrie Caton indigné, et personne ne l'écoute : le règne de la pudeur est passé avec celui des lois.

L'alliance de Pompée avec César nous étonne à bon droit, puisque l'un, comme dit Dion Cassius, « ne veut pas de la seconde place, et que « l'autre ne veut que la première. » Pourquoi s'unir alors, quand, par des voies diverses, on tend au même but, et qu'un seul peut l'atteindre? On comprend le jeu de César, mais l'aveuglement de Pompée, comment l'expliquer, si ce n'est par sa vanité? Il faut voir avec quelle habileté perfide César attire ce parvenu,

ennobli par la gloire, sur le terrain mouvant de la démocratie, où lui seul a su prendre pied ; comme il exploite à son profit les fautes, les maladresses de ce grand homme de parade, moins occupé d'*être* que de *paraître!* Gonflé de sa réputation, qu'il perdra bientôt, de premier général de l'époque, Pompée croit avoir César pour lieutenant, et l'a en réalité pour maître. Celui-ci s'empare de sa confiance, le compromet avec le sénat, le pousse en ayant l'air de le suivre, et devient son mauvais génie. En réagissant contre le système de Sylla, Pompée rompt décidément avec son ancien parti; la place qu'il quitte, il ne la recouvrera plus, et celle qu'il veut prendre est déjà occupée par son insidieux rival. César le traite comme il traitera sa vieille alliée, la démocratie : il l'élève sur un piédestal pour l'en jeter à bas, et creuse sous ses pas l'abîme où la république finira par tomber avec lui.

Nommé consul, César agit en tribun: pour s'assurer la faveur du peuple, il emprunte aux Gracques leur vieille machine de guerre, et met en avant une nouvelle *loi agraire*. Il pro-

pose de distribuer des terres à tous les citoyens pauvres qui auront trois enfants ou plus, sûr d'avance que le peuple lui saura gré de sa loi, admise ou rejetée. Caton, seul dans le sénat, a le courage de s'y opposer; mais Caton, au dire de Dion, « n'a jamais eu l'art de persuader ». César, importuné de cette voix austère qui trouble seule l'universel silence, fait arracher Caton de la tribune, et Caton, pendant qu'on l'entraîne en prison, parle encore contre la loi. Bon nombre de sénateurs, épousant son injure, le suivent d'un air consterné. « Pourquoi sors-tu avant la fin de la séance, « dit César à l'un d'eux? — Parce que j'aime « mieux être avec Caton dans la geôle qu'avec « toi au sénat! » Ainsi toute voix n'est pas muette encore, toute liberté n'est pas éteinte dans les âmes! César, embarrassé de son prisonnier, finit par le relâcher, et Caton se remet à déclamer contre la loi.

Désespérant de triompher de l'opposition du sénat, César, au mépris de toute légalité, traduit l'affaire devant le peuple. Crassus et Pompée, démasquant enfin leur alliance avec

lui, viennent hautement l'appuyer. La loi passe, à grand renfort des soldats de Pompée. Bibulus, collègue de César au consulat, est livré par lui aux outrages de la populace : souillé d'ordures, traîné tout sanglant sur les degrés du temple de Castor, il oppose à toutes ces infamies une inébranlable constance : « Si « je ne puis apprendre à César, s'écrie-t-il, à « devenir homme de bien, au moins ma mort « appellera sur lui la vengeance de Dieu et la « haine des humains ! » Deux fois Caton veut élever la voix pour en appeler au peuple, et deux fois les satellites de César le prennent par le corps, et l'emportent hors de la place. Bibulus, sauvé à grand'peine par ses amis, passe enfermé chez lui les huit mois qui restent de son consulat, et de fait, César est seul consul. Telles sont les voies sanglantes par où il mène Rome à la servitude, en créant lui-même l'anarchie dont il prétend la sauver !

César triomphe enfin, les lois se taisent, et Rome est à ses genoux. On ne prononce plus le nom de son collègue, on date l'année du double consulat de Caïus et de Julius César.

Il a dompté le sénat par la peur, acheté le peuple par sa loi agraire, les chevaliers par la remise d'un tiers du fermage de l'Asie; Crassus et Pompée, ses rivaux, se sont mis à son service. Et cependant, tel est le soulèvement causé par ses violences que, lorsqu'il entre au théâtre, le peuple et les chevaliers lui refusent les applaudissements sur lesquels il a compté. Les sénateurs désertent la curie, où il faut flatter ou se taire, et où ne siégent plus que les partisans du futur dictateur. César s'en plaint un jour à Caussidius, un vieux sénateur : « On s'absente, répond celui-ci, parce « qu'on a peur de tes soldats. — Mais alors, « pourquoi es-tu venu ? — Mon âge m'em-« pêche de craindre ; le peu de vie qui me « reste ne vaut pas qu'on en prenne tant de « soin ! »

Maître de la situation, César fait d'abord ratifier les actes du généralat de Pompée. Il partage entre ses amis les plus riches gouvernements, et prend pour lui l'Illyrie et les deux Gaules, Cisalpine et Transalpine, avec trois légions pour cinq ans. Ainsi, sans sortir de la

légalité, il se ménage aux portes de Rome une armée, une place d'armes, et un point d'appui pour marcher à l'Empire, quand il en sera temps. Mais pour réaliser ses projets, il lui faut de l'argent : il vend sa protection au roi d'Egypte au prix de six mille talents (trente millions). Il puise en outre à pleines mains dans le trésor public. S'il est avide, ce n'est pas comme Crassus, pour thésauriser; non, c'est pour enrichir tous ceux qui l'approchent, et, à défaut d'affection, les enchaîner par l'intérêt. Il fait désigner comme consuls pour l'année suivante Pison, son beau-père, accusé de concussion, et qui n'échappe que par son crédit à une accusation infamante, et Gabinius, créature de Pompée.

Quant à Cicéron, son rôle politique a cessé après l'affaire de Catilina; aux yeux du parti démocratique, exaspéré par sa défaite, il n'est plus qu'un accusé attendant son arrêt; aux yeux des patriciens, Cicéron ne sera jamais qu'un parvenu, un *homme nouveau*, auquel ils n'ont pas pardonné encore de les avoir sauvés. Dans le débat sur la loi agraire, tout ce qu'il

a accordé aux instances de César, c'est le silence et une abstention qui n'était pas sans courage. Retiré dans une de ses nombreuses villas, peut-être à celle d'Antium, où il allait, nous dit-il, dans ses longues rêveries, « compter les vagues », sur le bord de la mer, il s'y console en répandant dans ses lettres à Atticus toutes les douleurs de son âme de citoyen. C'est alors qu'il écrivit, avec le parti pris de ne rien taire et de ne rien ménager, une *Histoire secrète du Triumvirat* qui, destinée à la postérité, s'est perdue avant d'arriver à son adresse. Les lettres même de Cicéron, ces inimitables lettres, où l'homme revit tout entier avec son époque, ne suffisent pas à nous consoler de cette perte irréparable. Ce qui n'empêche pas leur auteur, par une de ces désolantes contradictions que renferme le cœur humain, de désirer une place d'augure, alors vacante, et de confesser tout bas à Atticus, « (Voyez « ma faiblesse ! dit-il en rougissant,) que c'est « là le seul côté vulnérable par où ces triumvirs si détestés pourraient le gagner. »

Et cependant, par un étrange retour des

choses d'ici-bas, ces mêmes triumvirs, tout puissants qu'ils soient, ne peuvent pas se faire accepter par l'opinion publique. « Les bras « sont enchaînés, dit Cicéron, mais les langues « restent libres ». Bibulus couvre les murs de mordants placards, et la foule qui les lit est si compacte que la rue en est obstruée. Des sifflets, des huées vengeresses accueillent à leur passage les triumvirs, sans en excepter César lui-même. Au théâtre, toute allusion hostile est saisie avec un empressement qui touche à l'insulte. « Mais, c'est encore Cicéron « qui parle, tout le monde murmure, et tout « le monde obéit. On gémit, on déclame tout « haut contre le mal, mais personne n'y re- « médie. Sans doute, résister amènerait un « affreux massacre ; mais à quoi peut nous « mener notre facilité à tout céder, si non à « tout perdre ? »

L'année du consulat de César touchait à sa fin. Pompée, s'éveillant un peu tard au sentiment de son danger, commence à avoir peur de son jeune beau-père, et de cette ambition patiente, infatigable, qui marche à son but,

le front levé, par toutes les voies et tous les moyens. Il lui tarde de voir son rival hors de Rome, où il se flatte de régner en son absence, et César s'y résigne avec une docilité qui nous étonne. Ce profond calculateur, sentant, à la sourde résistance qu'il rencontre, que Rome n'est pas mûre encore pour la tyrannie, trouve son compte à s'éloigner pour se rendre nécessaire, pour agir de loin sur l'imagination des hommes, et laisser ses rivaux s'user en son absence; puis à revenir, avec le double prestige de l'éloignement et de la victoire. Il ne lui en coûte pas de céder la première place à Pompée, qui est homme à la garder vacante sans la prendre pour lui. Mais avant de quitter Rome, César veut être sûr d'y régner, absent comme présent. Pour cela, il est deux hommes qu'il faut en faire sortir à tout prix, Cicéron et Caton; le premier, moins haï, mais plus importun peut-être, parce qu'il se refuse à toutes les avances, et que, ramené à Rome, du fond de sa retraite, par cette fièvre de l'inaction qui est la maladie des hommes d'Etat retirés, il harcèle le triumvirat d'une guerre

d'épigrammes qui ne laisse pas que de le fatiguer.

Mais César, lié comme Catilina avec tous les scélérats de Rome, avec les fils de famille endettés, ruinés, décriés, avait à lâcher sur Cicéron et sur Caton un admirable limier : c'était ce même Clodius, qui l'avait déshonoré, et dont il allait faire son bras droit, son lieutenant civil, comme d'Antoine son lieutenant militaire. La campagne de Clodius mériterait d'être étudiée en détail; mais l'espace nous manque, et nous le regrettons. Qu'il suffise de savoir que Cicéron, après s'être traîné en vain aux genoux de Pompée qui ne daigna pas le relever, après avoir pris le deuil comme un suppliant, deuil que le sénat tout entier voulut partager avec lui, fut exilé à 600 milles de Rome, sous peine de mort s'il rompait son ban, « pour avoir « fait mourir des citoyens romains sans forme de procès. » Ses biens furent confisqués comme ceux d'un ennemi public, et Clodius se chargea d'exécuter la sentence en faisant jeter bas sa maison de Rome et sa villa de Tusculum pour s'en approprier

les dépouilles. La lie du peuple romain sanctionna ce décret infâme qui mentait aux souvenirs de Rome, sauvée naguères par celui qu'elle chassait de son sein. Cicéron alla traîner en Grèce son exil, qu'il supporta avec un abattement et une impatience peu dignes d'un citoyen qui s'immole à son pays. Quant à Caton, que l'on pouvait éloigner, mais non pas condamner, on le déporta, par un exil honorable, dans l'île de Chypre, avec mission de la réduire en province romaine; et Clodius se vanta de lui avoir arraché « cette langue importune », toujours prête à s'élever contre toute violation des lois.

Une fois la ville purgée de Cicéron et de Caton, César, qui, depuis plusieurs mois, campait à ses portes avec une armée, pouvait s'en éloigner sans crainte; il la laissait à Clodius. Il part donc, mais non sans avoir vu commencer dans Rome la réaction vengeresse qui doit y ramener Cicéron, et faire périr Clodius sous ce réveil de la conscience publique, que César, avec toutes ses violences, ne peut pas étouffer.

III

EXPÉDITION EN GAULE.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici les campagnes de César en Gaule. Lui-même l'a fait, de manière à ôter à tout autre l'envie d'y toucher après lui. Je laisse apprécier à de plus compétents ce rare génie militaire qui, une fois en possession du théâtre dont il avait besoin, éclate au dehors par des prodiges que les siècles postérieurs n'ont pas encore égalés. Deux mots seulement sur la Gaule : elle a longtemps manqué d'unité, ce fut son vice et sa faiblesse. La Providence l'a faite une, comme l'Espagne, et les hommes seuls ont pu la morceler. Comme l'Espagne encore, elle n'a connu ses forces qu'après avoir été vaincue, et quand il était trop tard pour s'en servir. Par cette conquête si longue, si disputée,

César s'est acquis une gloire militaire sans rivale, et pourtant il n'en a rien coûté à l'honneur des vaincus, Vercingétorix est là pour l'attester !

Dans cette grande fédération du monde asservi qui allait s'appeler l'*Empire romain*, la Gaule et l'Espagne sont les deux seules nations qui y soient reçues tout armées, avec les honneurs de la guerre. Rome mesure leur valeur à ce qu'elles lui ont coûté ; aussi entrent-elles, comme de plain-pied, dans la cité romaine. « Les Gaulois et les Espagnols, nous dit Cicé- « ron, sont les seuls étrangers qui se pro- « mènent le front levé dans le *forum*, et y « triomphent comme dans une ville prise. » Mais veut-on savoir de quel prix la Gaule a payé son droit de cité ? Ecoutez César : il vous dira froidement « qu'il y a pris d'assaut « 800 villes, soumis 300 nations, et combattu « trois millions d'ennemis, dont il a tué un « million, vendu un autre million, et mis le « reste en fuite. »

Mais le vainqueur, en luttant neuf ans contre la Gaule, a appris à ses dépens ce que

vaut une pareille race. Aussi, même avant qu'elle soit soumise, n'épargne-t-il rien pour l'incorporer dans ses armées. Il lève une légion chez ces vives populations qui devinent d'instinct le génie, même chez un ennemi, et se sentent fières de le servir. Sa cavalerie se recrute presque exclusivement chez les Gaulois. Avec de pareils soldats, il ne craint pas de rendre à Pompée, qui les lui redemande, deux légions que celui-ci lui a prêtées. Ne fût-il suivi que de ses braves Gaulois, il peut marcher, sur les traces de Brennus, à la conquête de Rome.

Si des étrangers se passionnent ainsi pour lui, que sera-ce de ses concitoyens? Comment ne donneraient-ils pas cent vies, s'ils les avaient à perdre, pour ce chef à la peau blanche et molle, frêle de santé, épileptique même, mais domptant, à force de volonté, ce corps qui n'est pour lui qu'un esclave; toujours le premier partout, au combat, à l'assaut, aux marches, à travers les forêts de la Gaule *chevelue*, les marais de la Hollande, les neiges des Vosges et des Arvernes; invisible et pré-

sent partout, se multipliant à force d'audace et d'activité, toujours prêt à apparaître au lieu et au moment où l'on a besoin de lui; imposant à ses soldats ces prodigieux travaux qui, sous tout autre général, les eussent poussés à la révolte, et qui leur font faire ensuite si bon marché de leur vie. Leur nourriture est la sienne, et il s'en passe quand ils n'en ont pas, au lieu de boire du falerne quand son armée meurt de faim et de froid. Son lit, c'est un chariot de voyage où il chemine encore, même en dormant. C'est ainsi qu'en huit jours il est allé de Rome aux bords du Rhône. Le jour, le voyez-vous chevaucher entre quatre secrétaires, portés dans des litières, allant de l'un à l'autre, et leur dictant autant de lettres à la fois? Mais ce qui achève de lui gagner ceux qui le servent, c'est qu'il sait au besoin s'oublier pour eux : je n'en veux pour preuve que cette chaumière où, surpris par la pluie, il cède à un de ses lieutenants malade l'étroit réduit et le grabat qui s'y trouve, et couche dehors, à l'injure de l'air, sous le toit en saillie.

Dieu merci, nous n'avons point à rougir de

nos aïeux : jamais peuple n'a résisté plus énergiquement à l'agression, pour se donner ensuite plus franchement à son vainqueur. En somme, la conquête romaine, malgré tout ce qu'elle a coûté à la Gaule, a fini par lui profiter, comme à l'Espagne, son pendant en histoire. Et qu'on m'entende bien : quand je parle ainsi, je suis loin de fermer les yeux sur les maux de l'invasion, les campagnes dévastées, les villes incendiées, et cette longue traînée de sang et de larmes que laissent après eux ces fléaux de Dieu qu'on appelle des conquérants. Non ! toute guerre où il ne s'agit pas de défendre son pays ou ses alliés contre une injuste attaque, toute guerre suscitée par le caprice ou l'ambition d'un seul est maudite, et l'égoïsme qui la déchaîne en doit compte au tribunal de l'histoire comme à celui de Dieu !

Mais les générations passent, et le souvenir des maux infligés disparaît avec ceux qui les ont soufferts ; le sillon se referme, plus fécond que jamais, sur ceux qu'il a recouverts. Les arts, la civilisation du vainqueur viennent

fermer les plaies de la guerre, et réconcilier les vaincus avec leur défaite. Ainsi a toujours agi Rome, dure à qui résiste, clémente à qui s'est soumis. Grâce à ce sanglant baptême, la Gaule est entrée, pour n'en plus sortir, dans le faisceau des races latines; elle a hérité de l'esprit de la vieille Rome, et de son double besoin de conquêtes et d'unité. Loin de protester contre le joug d'une centralisation oppressive, elle en a fait son idole, et s'est passionnée pour elle, comme d'autres pour la liberté. De Charlemagne jusqu'à nos jours, un lien de plus en plus étroit a uni ses destinées à celles de l'Italie. Conquise une fois, la Gaule a conquis à son tour. Sœur cadette, après avoir tout reçu de son aînée, elle lui a tout rendu avec usure, le mal d'abord, le bien ensuite! Elle est quitte avec l'Italie maintenant, depuis le jour où, en lui achetant l'indépendance au prix de son sang, elle l'a laissé reconquérir elle-même l'unité dans la liberté.

Nous voici bien loin de César, et cependant tout date de lui dans ces deux destinées de peuples, solidaires l'une de l'autre à travers

les siècles, tandis que l'Espagne, un instant rattachée à l'Italie, s'en sépare bientôt pour se tenir à part dans l'histoire, comme sa péninsule est à part du continent. Au point de vue de l'intérêt de Rome, la conquête de la Gaule était indispensable, écoutons plutôt Cicéron : « C'est la première fois, écrit-il, qu'on « ose attaquer les Gaulois; jusqu'ici on s'était « contenté de les empêcher d'entrer chez nous, « César est allé les chercher chez eux. Nous « ne possédions qu'un sentier dans la Gaule, « ses limites sont aujourd'hui celles de notre « Empire. Un bienfait de la Providence avait « donné les Alpes pour rempart à l'Italie; sans « elles, Rome n'eût jamais été la maîtresse « du monde. Qu'elles s'abaissent désormais, « ces barrières infranchissables : des Alpes à « l'Océan, l'Italie n'a plus rien à craindre! »

Etrange contraste! Pompée, proconsul d'Espagne, n'a pas mis une fois le pied dans sa province, qu'il gouverne par ses lieutenants. Absent de Rome, il paraissait plus grand, et c'est sa présence qui le diminue. César, au contraire, grandit par la distance, et n'a jamais

été plus présent à Rome que depuis qu'il n'y est pas. De temps en temps, il vient passer quelques mois d'hiver dans la Gaule Cisalpine, pour être plus à portée de la capitale, et rassembler dans sa main les fils qui y font tout mouvoir. Comme il ne lui est pas permis de franchir les limites de sa province, Crassus vient le trouver à Ravenne, et Pompée à Lucques. Tel est l'empressement des Romains à saluer leur maître futur qu'on compte une fois à sa porte plus de 120 licteurs, escorte des hauts personnages qui viennent faire leur cour au conquérant de la Gaule. Dans cette double entrevue où se trament à la fois la servitude de Rome et la ruine de Pompée, les triumvirs essayent de raffermir leur alliance déjà chancelante : on arrête que Crassus et Pompée seront nommés consuls, et César continué pour cinq ans dans son gouvernement.

Pendant ce temps, que fait-on à Rome? Voyez les lettres de Cicéron, ce fidèle miroir de toutes les opinions, de toutes les rancunes, de toutes les passions de l'époque : tous les

yeux sont fixés sur César! Au prestige qui entoure ce conquérant lointain se joint je ne sais quel vague pressentiment de l'avenir, quelle secrète terreur de ces barbares qui s'amassent lentement autour de l'Empire, comme l'eau au pied d'une digue, en attendant l'heure de la dépasser. On sait gré au vainqueur des Gaules d'avoir rendu à Rome sa foi en elle-même, et de la consoler, avec les gloires du dehors, des hontes et des misères du dedans.

Pendant ce temps, ses adversaires disparaissent ou s'annulent. Crassus va se faire tailler en pièces par les Parthes, avec l'élite des légions romaines. Sa mort, deux fois fatale à la république, laisse aux prises les deux ambitions qu'il empêchait de se heurter. Le monde romain a cessé d'être assez large pour les contenir toutes deux. Enfin la mort de Julie, fille de César et femme de Pompée, morte en couches avec son enfant, vient briser le fragile et dernier lien qui unissait les deux rivaux. Cette alliance contre nature, œuvre de la politique de César et de Pompée, se

relâche peu à peu, et Rome se débat en vain contre la guerre civile où elle se sent fatalement entraînée.

Quant à Pompée, il hésite, il flotte d'un parti à l'autre, au gré, non de ses passions, il n'a pas l'âme assez grande pour en avoir, mais de sa vanité et de ses caprices. Assez puissant dans Rome pour y suspendre le règne des lois, il y fomente à dessein l'anarchie, dans l'espoir que tout le monde finira, de guerre lasse, par se jeter dans ses bras. En attendant Pharsale, que chacun sent venir, la guerre civile est dans les rues de la ville que se disputent les gladiateurs de Clodius et de Milon. Le sang y coule à flots pendant des mois, et la mort même de Clodius, ce grand artisan de troubles, ne parvient pas à y ramener la paix. Maîtresse du monde et à la merci du premier factieux, Rome est dans un état si désespéré que tout y est possible, excepté cette liberté sous la loi que Caton s'obstine seul à défendre. Enfin Bibulus, ancien ennemi de Pompée, suggère un expédient, extrême comme la situation : c'est de nommer

Pompée consul unique, et de lui confier le soin de sauver la patrie en danger; et, au grand étonnement de tous, Caton se range de cet avis.

Soyons juste, même avec Pompée; il ne se montra pas indigne cette fois de la confiance de Caton. Au bout de six mois, renonçant de lui-même à cette espèce de dictature, il se donne pour collègue son beau-père, Metellus Scipion. Mais il est trop tard pour faire plier Rome sous le joug de la légalité : tant de semences de discordes, de rivalités et de haines devaient porter leurs fruits. L'union, sincère cette fois, de Pompée avec le sénat, irrite le parti populaire. Enfin une dernière faute de Pompée vient tout perdre : il permet à César de prétendre au consulat sans venir le briguer en personne. On l'autorise, par une exception unique, à aspirer, du fond de sa province, à cette dignité suprême, et à mener de front la conquête des Gaules et celle du consulat. Pompée se charge lui-même de grandir son rival, sous prétexte de l'éloigner.

Mais le vrai, le seul maître de la situation,

c'est César qui règne à Rome, invisible et présent. Si l'on se demande pourquoi il n'y revient pas, c'est qu'il veut, en achevant la conquête des Gaules, asseoir sur une base plus ferme sa popularité. Il veut surtout conserver son armée, instrument de conquête, avec lequel il peut tout oser. Car si le peuple est pour lui, le sénat et le parti aristocratique sont toujours contre lui. Il a peur, s'il rentre dans la ville en simple citoyen, d'être traduit en justice ; Caton l'en a menacé plus d'une fois, et a demandé même, en plein sénat, qu'on le livrât aux Germains. Et voilà pourquoi il reste en Gaule ! mais en même temps, il est à Rome, il y habite, dans le cœur ou dans la pensée de tous, tant il sait tenir en haleine l'admiration et la faveur publiques.

Tout lui sert dans ce but : sa fille vient-elle à mourir, il donne en son honneur au peuple des jeux et un repas. Il fait construire dans la ville une place immense dont le terrain seul lui a coûté douze millions de francs. Il sème l'or et les bienfaits à pleines mains; il double la paye de ses légions, il leur pro-

digue le butin, les récompenses de toute sorte, et Plutarque pourra dire de lui « qu'il a sub« jugué les Gaules avec le fer des Romains, et « les Romains avec l'or des Gaules. »

Mais vous n'avez pas encore là César tout entier, et son cercle d'action ne se confine pas à Rome et à la Gaule. Il fait conférer le droit du Latium à la Gaule Cisalpine, avant-garde de la barbarie sur le sol de l'Italie. Patron avoué des provinciaux, il les couvre de sa protection devant les tribunaux romains, et l'univers rassuré s'abrite sous cette puissante tutelle. Dans ce monde fermé de la vieille Rome, lui seul n'en a ni les étroits préjugés, ni la politique sans entrailles. Caton est l'homme du passé, César l'homme de l'avenir. Lui seul a compris que l'enceinte de la cité romaine doit s'ouvrir enfin pour laisser entrer tous les peuples. La domination de la race conquérante, seul droit des gens qu'ait connu l'antiquité, depuis Sparte jusqu'à Rome, va faire place peu à peu à un droit social plus large et plus humain. La ville-reine associera enfin ses sujets à son empire. Les

lois, les lettres, les arts achèveront l'œuvre commencée par l'épée, et la *paix romaine* fermera les plaies des provinces. La famille humaine va se constituer, avec l'unité dans la politique, en attendant l'unité dans l'amour, c'est-à-dire le christianisme!

Une pareille révolution, ébauche puissante du génie d'un seul homme, qui devait léguer à ses successeurs le soin de la réaliser, ne pouvait pas s'opérer sans obstacle; il fallait s'attendre tôt ou tard à une révolte du patriciat et du vieil esprit romain. Marcellus, un des deux consuls qui ont succédé à Pompée, fait battre de verges un magistrat transpadan, devenu citoyen latin : « Les coups, lui dit-il, « sont la livrée de l'étranger; va montrer à César la trace de ceux que tu as reçus. » César a pris pour lui l'injure, et il la vengera.

Plus populaire que jamais à Rome, il s'y appuie sur sa gloire, sur ses intrigues, ses largesses, et sur les provinces dont il est le Dieu tutélaire. Anticipant sur le rôle à venir des Empereurs, il sème sur son passage de somptueux édifices. Il conquiert et il pacifie,

comme Rome dont il personnifie le génie, en le faisant moins dur et plus humain. Tous les moyens lui sont bons pour réussir, mais il préfère les plus doux, et il faut lui en savoir gré. Il se fait tout à tous, et se prête à qui le réclame, sans se donner jamais. L'univers, façonné au joug, est mûr pour la cité romaine; mais Rome ne l'est pas pour l'obéissance : il faut la laisser se débattre encore quelque temps entre deux ou trois médiocrités politiques, comme Pompée et Cicéron, et invoquer son libérateur, trop habile pour se presser de venir.

Pompée, de plus en plus effrayé du sourd progrès de la puissance de César, fait rendre par le sénat un décret qui ordonne à celui-ci de licencier son armée dans un délai fixé, sous peine, « s'il n'obéit pas, d'être déclaré « coupable d'attentat contre la république. » Deux tribuns, dévoués à César, Antoine et Cassius, protestent contre ce décret; leur vie est menacée, et forcés de quitter Rome la nuit, déguisés en esclaves, ils vont porter dans le camp du futur dictateur l'ombre de

légalité dont il a besoin pour en parer la cause. Déjà depuis longtemps, son camp est le refuge de toutes les ambitions subalternes qui viennent s'y enrôler sous la sienne. Cicéron qui, sans se brouiller avec Pompée, s'est prudemment rapproché de César, lui a envoyé son frère Quintus, dont il a fait un de ses lieutenants. Quiconque accourt sous ses drapeaux, pauvre et perdu de dettes, est sûr d'y trouver la fortune; car César ne marchande pas avec les dévouements, et prodigue à ses fidèles les trésors de la Gaule. Aussi les recrues ne lui manquent pas, et bientôt il pourra dire avec Sertorius :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis ! »

IV

GUERRE CIVILE. — LE RUBICON.

Avant d'entamer le drame de Pharsale, un mot sur l'armée de César qui va y jouer son rôle. En comblant sans cesse les vides que la guerre y laissait, César en a fait peu à peu, comme Annibal, un pêle-mêle de toutes les nations qu'il a vaincues et attelées à son char. Belges, Celtes, Ibères, les trois grandes races qui se partagent la Gaule, puis des Bretons, des Germains, des Helvètes, des Suèves, toutes les branches en un mot de la vaste famille barbare y sont représentées, et s'y mêlent à l'élément italique qui en fait le fond. L'armée de César est l'image anticipée de la cité romaine, telle qu'il la veut faire, si la mort lui en laisse le temps. Ce camp cosmopolite est devenu pour tous les peuples une

cité de refuge, une patrie armée. L'unité dans la guerre prépare ainsi l'unité dans la paix. Comme Sertorius aussi, le conquérant de la Gaule a des *dévoués* espagnols, prêts à donner leur vie pour lui, même sans nécessité, pour le seul plaisir de mourir sous ses yeux, avec le sombre fanatisme de cette race étrange qui a toujours fait bon marché de sa vie.

Avec une pareille armée, César peut tout entreprendre. Jusqu'ici un voile de feinte modération a couvert ses profonds desseins. Il a offert de poser les armes si Pompée en faisait autant de son côté, et si on lui laissait pour province la Gaule Cisalpine et l'Illyrie, avec deux légions seulement, jusqu'à ce qu'il fût consul. Mais ces offres ne sont sincères, ni d'une part, ni de l'autre. Pompée n'a pas plus envie que son rival de licencier l'armée qui fait sa force. Au fond, tous deux veulent la guerre, et sentent que l'épée seule peut trancher la question. Si César était de bonne foi, il n'aurait qu'une chose à faire, ce serait de renoncer à son gouvernement, et de venir à Rome briguer le consulat; mais il n'y songe

pas, et veut mener de front ses deux conquêtes à la fois. Pour suivre de plus près ces feintes négociations, il passe les Alpes, laissant en Gaule le gros de son armée, et ne prend avec lui que 5,000 fantassins et 300 chevaux ; son nom fera le reste ! L'heure est venue, il s'en aperçoit aux adhésions qui lui arrivent de tous côtés. Pompée s'est vanté, « en frappant « la terre du pied, d'en faire sortir des lé« gions ; » mais César n'a qu'à se montrer pour trouver partout des soldats.

Sa province comprenait les deux Gaules, et sa frontière était le Rubicon. Au nord de ce petit ruisseau, devenu si grand dans l'histoire, se trouvait la légalité, au sud la révolte : il fallait choisir ! Devant cette limite fatale, César hésita longtemps. Arrêté sur le rivage, il pesa mûrement, dans un profond silence, cette redoutable alternative qui s'offrait à son esprit. Ce qui le retient, ce n'est pas la peur du danger, c'est l'audace et la grandeur de l'entreprise, l'incertitude du résultat, les maux sans nombre qu'il va déchaîner sur son pays. Aussi, sous la fiction du

poëte y a-t-il ici une vivante réalité; Lucain a lu dans l'âme de César quand il nous montre le fantôme de la vieille Rome se dressant devant ce fils rebelle pour lui dire : « Tu ne « passeras pas sans fouler aux pieds ta mère! »

Un instant, on n'en peut pas douter, il songea à renoncer à son entreprise, et se tournant vers ses amis, demeurés quelque peu en arrière, « nous pouvons encore, leur dit-il, « revenir sur nos pas; mais si nous fran- « chissons ce pont, il faudra marcher en « avant, l'épée à la main! » Devant une pareille perspective, même le plus audacieux des mortels, même César pouvait hésiter! Mais l'ambition l'emporte à la fin : « *Alea jacta est* « (le sort en est jeté)! » s'écrie-t-il, refrain des ambitieux qui voudraient se persuader qu'une force irrésistible les pousse en avant. Et pourtant, au fond du cœur, ils se sentent libres, et cherchent à rejeter sur une aveugle fatalité cette responsabilité qui leur pèse. « Le sort en est jeté! » César franchit les limites de sa province, et entre par des chemins détournés, seul avec quelques amis, sur

le terrain de la révolte, comme un malfaiteur qui se met lui-même hors la loi. Avec cette rapidité qui est chez lui un calcul pour étonner ses ennemis, il est déjà maître d'*Ariminium* avant qu'on y ait soupçonné son arrivée. La guerre civile a mis le pied avec lui sur le territoire romain.

Le lendemain sa petite armée le rejoint à Rimini; mais, malgré tout le prestige qui entoure son invincible chef, elle hésite à le suivre dans cette voie désespérée. Là, s'il faut en croire Suétone, César trouva dans ses vieux compagnons d'armes, plus dociles d'ordinaire, une résistance sur laquelle il n'avait pas compté. Il lui fallut descendre aux plus humbles prières, et supplier au lieu de commander. A bout d'arguments, il pleure devant eux, il déchire ses habits, et le conquérant de la Gaule se traîne aux pieds de ceux qui l'ont aidé à vaincre. Rome est vengée, et l'abaissement de César est le premier châtiment de sa faute. Je sais que, dans les *Commentaires sur la guerre civile*, inspirés, mais non écrits par lui, il n'est pas question de

cette scène humiliante; mais on n'y parle pas non plus de la scène du Rubicon, et ce prudent silence n'a pas effacé le Rubicon de l'histoire.

César est à peine à Rimini, et la grande nouvelle court déjà l'Italie. Jamais coup de foudre, éclatant dans un ciel serein, ne produisit un pareil effet. « La prise d'*Ariminium*, « suivant l'expression de Plutarque, ouvrait « toutes les portes de la guerre, et sur terre « et sur mer. Les villes mêmes semblaient « s'arracher de leurs fondements pour fuir « devant cette invasion sacrilége, et Rome « se trouva comme inondée d'un déluge de « gens qui s'y réfugiaient. » Ce qui dominait dans toutes les âmes, ce n'était ni l'indignation, ni la douleur, ni le respect des lois violées, c'était la peur. On prenait César pour un Sylla, et l'on redoutait sa vengeance. Mais c'était lui faire injure, et il l'allait prouver bientôt.

Ses soldats, entraînés, ont cédé à la fin, mais seulement quand il leur a fait voir Antoine et Cassius encore déguisés en es-

claves, et la sainteté du tribunat violée en leur personne; ils ont promis de le suivre partout où il voudrait les mener. Il approche, et chacun croit déjà le voir aux portes de la ville, traînant après lui avec ses légions la barbarie toute entière. Il approche et tout fuit, même Pompée, pliant sous le poids de ses fautes et sous les reproches que chacun lui adresse. « *Frappe du pied*, il en est temps, Pompée! » ose lui dire Favonius en plein sénat. Il a une armée, une flotte, des ressources inépuisables, et il fuit, avec les consuls et le sénat, entraîné dans le courant de la peur universelle. Caton, qui depuis longtemps n'a plus d'illusion sur personne, persuade pourtant au sénat de remettre toute l'autorité aux mains de Pompée.

Le premier usage qu'en fait celui-ci, c'est de déclarer César ennemi public, d'ordonner au sénat et à tous les magistrats de quitter Rome, sous peine d'être regardés comme rebelles. On dirait que Pompée, en fuyant, emporte avec lui la patrie, et que Rome est mise hors la loi avec César, car chacun s'empresse

de la quitter. Des césariens même s'enfuient, comme Pison son beau-père, sans savoir pourquoi, et pour faire comme tout le monde. Labienus, l'un de ses familiers, qui ne l'a pas quitté pendant toute la guerre des Gaules, passe à Pompée ; César s'en venge en lui renvoyant son argent et ses équipages. Rome, abandonnée à elle-même, flotte au hasard, « comme un vaisseau sans pilote, » et César, par un reste de pudeur, s'abstient quelque temps d'y entrer.

Pompée, avec son cortége de sénateurs et de magistrats, s'était dirigé vers la Pouille. Le gros de ses forces était en Espagne, où Afranius et Pétreius, ses lieutenants, se trouvaient avec cinq légions. L'Orient, sa réserve, n'était rien moins que préparé à la guerre. Pompée, dans son imprévoyance, a déchaîné César sur lui et sur l'Italie, et il n'est pas prêt à lui tenir tête. Mais la position de son adversaire, plus forte au point de vue matériel, est bien inférieure au point de vue moral. Tout ce qui reste dans la république de nobles cœurs et de noms honorés s'est rallié autour

de Pompée; il a pour lui, comme dit un ancien, toute la dignité de l'Etat, et César n'en a que la force. Sénèque, en quelques lignes fermes et précises, a résumé la situation: « Si vous voulez, dit-il, vous faire de ces « tristes temps une image fidèle, vous ver« rez du côté de César la plèbe et tous les « hommes perdus que la ruine de leur for« tune rend avides de changement; de l'au« tre, le sénat, l'ordre équestre, tout ce qu'il « y a de noble et de grand dans la ville; au « milieu, Caton et la république, seuls et « abandonnés de tous. »

Mais, à défaut d'appui moral, César a la force, et il en usera. Pendant qu'il amuse par un semblant de négociations Pompée qui a voulu traiter avec lui, pendant que le reste de ses légions accourt à marches forcées du fond de la Gaule, il marche avec ses cinq mille hommes à la conquête de l'Italie et du monde. Pompée a mis hors la loi tous ceux qui se joindront à son ennemi; César fait proclamer partout « qu'il regardera comme étant pour « lui tous ceux qui ne se déclareront pas

« contre lui. » Domitius, au lieu de se réunir à Pompée, s'est jeté dans Corfinium avec trente cohortes; César vient assiéger avec deux légions une ville dont la garnison est plus forte que toute son armée; mais les habitants et la garnison sont bientôt d'accord pour la lui livrer. On s'attendait à le voir sévir contre les partisans de Pompée; mais César, mieux inspiré que Sylla, s'est fait de la clémence une arme à laquelle rien ne résiste, ni les villes, ni les cœurs. Il pardonne à tout le monde, même à ceux qui refusent de se joindre à son parti; il protége leurs propriétés et leur vie contre les insultes de ses soldats; et quand, plus tard, les plus compromis vont rejoindre Pompée, « ce n'est pas « une raison pour moi, écrit-il à Cicéron, de « me repentir de ma générosité. Je suis « charmé qu'ils se montrent dignes d'eux-« mêmes, comme il me convient à moi de « ne pas me démentir. »

Voilà ce qu'on peut appeler le côté officiel et extérieur de la clémence de César; mais creusons un peu plus avant, et voyons ce que

dit de lui Dion Cassius : « César, nous dit-il, « était naturellement doux, et ne se mettait « pas aisément en colère. Cicéron l'avait in- « sulté plus d'une fois, et il avait dédaigné « ses attaques, en laissant Cicéron l'outrager « et se louer sans mesure. Quand César se « décidait à punir, il ne le faisait jamais sur- « le-champ. Il épiait le moment propice et « frappait à l'improviste, cherchant moins à « se venger qu'à diriger toutes choses dans « le sens de son intérêt... Aussi a-t-il par- « donné bien des offenses; mais quand il « punissait, c'était avec plus de rigueur que « n'en comportait la justice, afin de se mettre, « disait-il, à l'abri de tout danger pour l'a- « venir. »

Enfin, après ce précieux témoignage de Dion, le dernier des écrivains grecs qui mérite le nom d'historien, nous avons celui de César lui-même. Une de ses lettres intimes nous donne le secret et comme la clef de sa clémence. « Je me réjouis, écrit-il à Balbus et à Oppius, que vous approuviez « ma conduite à Corfinium. Tentons de rega-

« gner par cette voie tous les esprits. Les au-
« tres, en se montrant cruels, n'ont pu éviter
« la haine publique, ni jouir longtemps de
« leur victoire, excepté Sylla, que *je suis très*
« *résolu à ne pas imiter*. Donnons l'exemple
« d'une nouvelle façon de vaincre, et *assu-*
« *rons notre fortune* (*nos muniamus*) par la clé-
« mence et par l'humanité. »

Ici, nous avons l'homme tout entier, peint de sa main, pour ses intimes seulement, et non pour la postérité, qu'il ne croyait pas mettre dans sa confidence. Maintenant, faut-il croire avec Curion que « César n'était point « porté à la clémence par caractère, mais par « politique, pour se gagner la faveur du « peuple, et que, s'il s'en était vu franche- « ment détesté, il serait devenu cruel ? » Non, Curion, âme vindicative, jugeait son maître d'après lui-même. Ce n'est pas lui qu'il faut en croire, mais César, grand de toute la grandeur qui peut exister dans une âme dont la vertu est absente ; César qui, toujours fidèle à son programme de pardon, résista jusqu'à la fin aux obsessions de ses

amis qui le pressaient de verser le sang. Dans cette clémence *insidieuse*, comme l'appelle Cicéron, mais qui répond à un secret instinct de ce cœur magnanime, deux choses dominent : la haine de Sylla et le parti pris de ne pas marcher dans les mêmes voies que lui; puis le désir d'*assurer sa fortune*, et de jouir longtemps des fruits de sa victoire. L'humanité, chez lui, est donc nature et calcul à la fois, et dans ce pardon sans limites comme sans précédents, qui pourrait dire où finit la générosité, et où commence le calcul?

Le siége de Corfinium n'avait duré que sept jours; c'était trop encore pour César, plus avare de son temps que de sa vie. Il lui tardait de se remettre sur la piste de Pompée, qu'il craignait, non sans raison, de voir lui échapper. Parti de Rimini avec cinq mille hommes, il avait maintenant six légions, dont deux de recrues qui, au bruit de sa fortune, accouraient à lui de tous côtés. Pompée, au contraire, avec l'élite de ses troupes en Espagne, n'en avait en Italie que le rebut, et en était réduit à armer des pâtres et

des esclaves. Son seul refuge, c'était Brindes, à portée de la mer, qui lui appartenait. Au bout de quelques jours, César vient l'y retrouver. Il a appelé tout le monde à lui, et tout le monde vient! En deux mois, il a conquis l'Italie, sans une goutte de sang versé, par le double prestige de la gloire et de la clémence.

Sans perdre un instant, César met le siége devant Brindes, se flattant d'y enfermer son ennemi. Mais autant il se fie à sa fortune, autant Pompée a peur de la sienne. Sa feinte résistance n'a pour but que de faciliter sa fuite. Pour se défendre à la fois contre les habitants et contre l'ennemi, il fait murer les portes et les rues de la ville qui donnent sur le port. Il fait embarquer ses troupes la nuit, en grand secret, et s'éloigne en fugitif de ce port qui le vit, peu d'années auparavant, revenir vainqueur de Mithridate, traînant après lui, avec une gloire qui semblait plus qu'humaine, le faste et les dépouilles de l'Asie.

Un des torts du *grand* Pompée, et non le moindre, c'est de s'être surtout appuyé sur

l'Orient, tandis que César, mieux inspiré, ne se fie qu'à l'Occident, car il sait que là est l'avenir, pour le monde et pour lui. Les vaisseaux lui manquent pour poursuivre son ennemi, et il le laisse fuir en Orient, jugeant la province digne du général. D'ailleurs, après cette fuite honteuse, il sait que, pour quelque temps, il n'a rien à redouter de lui, et il craint, en abandonnant l'Italie, de la livrer aux légions d'Espagne, dont il a plus peur que de Pompée. On sent percer dans tout ce drame confus qui va se dénouer à Pharsale l'immense mépris de César pour son adversaire, et ce mépris, qui ne le partage ?

Ajournant donc la poursuite de Pompée, qu'il saura bien retrouver, le vainqueur des Gaules se permet enfin de revenir à Rome, en passant par Formies, où il voit Cicéron. Mais ici, il faut s'arrêter un instant, pour fouiller un des replis les plus secrets de l'âme de César. Le châtiment de ces maîtres du monde qui sont arrivés au faîte des choses humaines en foulant aux pieds la morale et les lois, c'est de voir tout ce qui est perdu

venir à eux, et tout ce qui est honnête s'en éloigner. Ajoutez la secrète morsure de leur conscience à cette solennelle réprobation de la conscience publique, et vous verrez que la morale est vengée, et que la justice humaine a réservé ses droits, en attendant la justice divine. Cette mise au ban de tous les cœurs honnêtes pesait sur César, qui se débattait contre elle, sans pouvoir lui échapper. Il eût payé bien cher l'adhésion de quelques-unes de ces dupes sublimes dont il avait ri si souvent, comme Brutus, comme Caton..., Mais tous deux, fidèles aux convictions de toute leur vie, avaient suivi, non pas Pompée, mais la patrie et les lois qui s'exilaient avec lui.

Restait Cicéron, honnête aussi, courageux même, mais à ses heures, et quand cela ne dérangeait pas trop sa vie si bien ordonnée et ses studieux loisirs. Cicéron, comme toutes les âmes faibles, avait cru pouvoir, à force de concessions, se maintenir bien avec les deux partis. Entraîné vers Pompée par son cœur et vers César par son esprit, avec toute sa perspicacité, il n'avait pas su voir que, l'al-

liance des deux rivaux ne reposant que sur un intérêt passager, du moment où César cesserait d'avoir besoin de Pompée, il cesserait de le ménager, et qu'alors il lui faudrait opter entre les deux.

Ce moment était venu enfin ; mais Cicéron, mis en demeure de choisir, avait l'âme trop droite pour hésiter : « J'aime mieux, écrit-il « à son ami Atticus, confident de ses éter- « nelles irrésolutions, être vaincu avec Pompée que vaincre avec César. » Du reste, il est désabusé de tout, même de Pompée, et ne croit plus à son ancienne idole, à la veille de se sacrifier à elle. « Je savais bien, écrit-il « encore, qu'il n'entendait rien au gouverne- « ment ; mais hélas ! il ne s'entend pas « mieux à la guerre. » Et ailleurs : « César « avec une mauvaise cause est applaudi ; « Pompée, avec la meilleure de toutes, se fait « détester ; l'un pardonne même à ses enne- « mis, l'autre abandonne ses amis... La vic- « toire nous donnera sûrement un tyran, car « aucun des deux ne veut notre bien ; tous « deux n'aspirent qu'à régner. Combattons

« donc, et pourquoi ?... Pour être proscrits,
« si nous sommes vaincus, esclaves, si nous
« sommes victorieux ! Pompée ne s'en cache
« point, il a toujours souhaité recommencer
« Sylla. Sans cesse il répète : *Ce que Sylla*
« *a pu, pourquoi ne le pourrais-je pas?* son
« cœur ne respire que Sylla et que proscrip-
« tions. » (*Sullaturit animus ejus proscripturit.*)

Mais s'il traite ainsi Pompée, qu'il aime encore au fond du cœur, ce n'est pas, on va le voir, pour ménager César ! « O ban-
« dit perdu de crimes (*perditum latronem*) !
« ô homme insensé et misérable, qui n'a pas
« même l'idée du beau moral (τοῦ καλοῦ) !
« Il prétend venger ainsi son honneur ; mais
« l'honneur peut-il être où la vertu n'est pas?
« L'honneur consiste-t-il à asservir sa pa-
« trie, et à ne reculer devant aucun for-
« fait, tout cela pour arriver à la tyrannie, *la*
« *grande divinité des ambitieux?* Je ne lui en-
« vie pas sa fortune, j'aime mieux mille fois
« mourir que de faire comme lui ! » Et il conclut en ces termes : « Je vois bien qui

« je dois fuir, mais je ne sais à qui m'atta-
« cher. »

Cicéron n'avait pas voulu suivre Pompée dans son exil; mais quand il le sait assiégé dans Brindes, puis fugitif et errant sur les mers, le remords le prend, et ce remords touche presque au désespoir : « La turpitude « de sa fuite (*deformitas*), écrit-il, avait tué « mon affection pour lui ; mais depuis qu'il « est parti, mon amour se réveille, je ne « puis supporter de me voir loin de lui. Ni « les livres, ni la philosophie n'y peuvent « rien. Je tourne jour et nuit les yeux vers « la mer, comme l'oiseau qui veut prendre « l'essor et s'envoler. »

C'est dans ces dispositions que César trouva Cicéron lorsque, après bien des tentatives inutiles, il voulut tenter d'emporter par lui-même ce que ses entremetteurs n'avaient pu gagner. Il y allait de son honneur de réussir, et cette difficile conquête manquait à sa gloire. Avant de rentrer dans Rome, soumise et dépeuplée, il voulait y ramener Cicéron, et décorer de ce beau nom le fantôme de république qu'il

allait y dresser. On peut juger si César fut aimable, surtout au début de l'entrevue, lorsque la séduction marchait encore avant la menace. Nous avons par bonheur, dans les lettres de Cicéron à Atticus (IX, 18), un résumé trop court de ce mémorable entretien. Et d'abord, César le pressa vivement de venir reprendre son siége au sénat, qu'il fallait repeupler, et où manquaient tous les grands noms de la république, ces noms qu'on ne peut pas créer, même en créant des sénateurs. Le futur dictateur avait bien recueilli çà et là, dans la débâcle de Pompée, quelques anciens consuls, puis des préteurs, des tribuns et autres magistrats secondaires; mais il lui manquait Cicéron, il lui fallait Cicéron pour rehausser ces faciles conquêtes, et parer son triomphe un peu solitaire. Aussi n'épargna-t-il rien pour le gagner, et entraîner à la curie l'illustre réfractaire. Il ne lui demanda pas même de combattre Pompée, pas même de se rallier ouvertement, rien que de ne pas se prononcer contre lui. « Votre absence « me condamne, lui dit-il; tout le monde sera

« plus lent à venir à moi, si vous refusez de « donner l'exemple! »

Cicéron fut inflexible : il allégua ses liaisons avec Pompée, avec les sénateurs qui l'avaient suivi. Mais César ne veut pas se tenir pour battu : « Eh bien, dit-il, venez au « sénat pour y parler de paix. — Me sera-« t-il permis, dit Cicéron, d'y dire vraiment « ce que je pense? — En doutez-vous, et « pourrais-je songer à vous dicter ce que vous « avez à dire? — Eh bien, je dirai que le « sénat n'approuve point qu'on aille attaquer « l'Espagne, ni que l'on transporte des trou-« pes en Grèce, et je déplorerai le triste sort « de Pompée. » Ici César l'interrompt : « *Je* « *ne veux pas*, dit le conquérant, qu'on tienne « dans le sénat un pareil langage. — Je m'en « doutais, reprit Cicéron, et c'est pour cela « que *je ne veux pas* y mettre le pied; car il « faut que j'en sois absent ou que j'y dise ces « choses-là, et bien d'autres encore que je ne « peux pas taire. » César, poussé à bout, s'emporte, ou en fait le semblant : « Puisque « ceux qui pourraient me donner conseil ne

« le veulent pas, dit-il, je ne reculerai de-
« vant aucune extrémité !... » Cependant, il s'apaise bientôt, et, pour se ménager une issue honnête, il déclare à Cicéron qu'il n'accepte pas son refus, et le prie d'y réfléchir mûrement. « Je ne pouvais pas lui dire non,
« ajoute Cicéron, et c'est ainsi que nous nous
« séparâmes. Je crois que cet homme ne
« m'aime pas ; mais moi, j'ai été content de
« moi-même, habitude que j'avais perdue de-
« puis longtemps. » Et César s'en va, triste plutôt qu'irrité, et forcé de s'avouer qu'il a perdu la première bataille livrée par lui sur le terrain de l'honnête.

Du reste, le parti de Cicéron était pris, et c'est par pure politesse qu'il avait promis de réfléchir. La vue de l'entourage de César, de son cortége de bandits, perdus de dettes et de crimes, aurait suffi pour le décider. Et cependant, parmi ses amis même, les conseillers ne manquaient pas pour le presser de se donner à César. Ainsi Cœlius, un de ses intimes, qui recrute des défections pour légitimer la sienne, lui reproche affectueusement d'être « assez

« sot pour vouloir aller rejoindre dans sa fuite
« celui dont il n'a pas voulu partager la ré-
« sistance; » puis, mettant bas toute vergogne,
il ajoute : « Dans les temps de discordes ci-
« viles, tant qu'on ne se bat qu'à coups de
« paroles, il faut embrasser le parti le plus
« honnête; mais quand on en vient à l'épée,
« c'est le plus fort qu'on doit choisir; » et
Cœlius prêche d'exemple en passant avec la
fortune dans le camp du vainqueur.

Mais Cicéron, bien que décidé, ne se pressait pas d'agir. Suivant lui, une paix, même injuste, valait mieux que la guerre la plus juste. Pendant deux mois, cédant aux obsessions de sa femme et de ses amis, il retarda son départ, sans que sa résolution en fût ébranlée. Le 7 juin 704, il s'embarqua enfin pour se rendre au camp de Pompée, en Epire. Des transports de joie y saluèrent son arrivée; mais, pendant que tout le monde le louait, Caton seul le blâma, en disant que « lui, Ca-
« ton, avait dû suivre Pompée pour rester
« fidèle à son passé, mais que rien ne forçait
« Cicéron de prendre un parti, et qu'il aurait

« dû rester neutre pour remplir au besoin « l'office de médiateur. »

Cicéron, on le sait, n'épargne guère plus ses amis que ses ennemis. L'illustre conscrit qui vient de s'enrôler dans le camp de Pompée nous a peint l'aspect qu'il présentait. Le tableau n'a que trois lignes, mais il est achevé : « Peu de troupes, et encore moins « d'envie de combattre. Otez le chef et quel- « ques autres avec lui, le reste ne sont que « des pillards. Ecoutez-les parler, leur « cruauté vous ferait prendre la victoire « même en horreur. En un mot, rien de bon « dans le parti, si ce n'est la cause qu'il dé- « fend. » Accueilli d'abord avec joie, Cicéron ne tarde pas à devenir à charge à ses anciens amis par la liberté de ses propos, la seule qui survive à toutes celles que Rome a perdues : « Vous arrivez tard, lui a-t-on dit « quand il débarquait. — Comment, tard ? Je « ne vois rien de prêt ! » — Pompée, voulant lui reprocher la défection de Dolabella, son gendre, qui a embrassé le parti de César : « Où est votre gendre ? lui dit-il. — Avec

« votre beau-père. » Et Pompée, piqué au vif, s'oublie jusqu'à dire : « Je souhaite que « Cicéron passe dans le parti opposé pour ap- « prendre à nous craindre. »

César, en revenant à Rome, avait trouvé la ville abandonnée par l'élite de ses habitants; mais à force d'instances, il parvient à y ramener quelques personnages consulaires, et y organise un semblant de sénat. Il daigne y paraître en personne et s'y justifier, en rejetant tous les torts sur Pompée. « Il conjure « les sénateurs de prendre en main la répu- « blique et de l'administrer avec lui. *Que si la « crainte les en éloigne, il ne refusera pas le far- « deau.* » Il propose ensuite une ambassade à Pompée pour lui offrir la paix. « Il ne craint » pas qu'on attribue son avis à la crainte. Il « s'est efforcé de vaincre son rival en courage, « il veut aussi l'emporter en équité et en jus- « tice. » Puis, les laissant édifiés de tant de désintéressement, ce qu'il a dit au sénat, il va le répéter au peuple, et, pour donner plus de poids à son éloquence, il distribue aux citoyens du blé et 300 sesterces par tête.

Rome, officiellement rassurée, respire sur la parole du maître. On y quitte l'habit de guerre qu'on y portait depuis le passage du Rubicon. Personne en Italie n'essaye plus de résister; César a vaincu par la clémence qui, derrière elle, laisse percer la force, toujours prête à la remplacer. D'ambassade à Pompée, il n'en a été question que pour la forme. Les députés de César, ce sont ses soldats qui emplissent les rues de la ville, en attendant que leurs centurions viennent siéger au sénat. Le forum, étonné, entend retentir, à côté de la tribune où parla Cicéron, tous les jargons de la barbarie. Il ne tient qu'à Rome, de se croire revenue aux jours de Camille, et prise d'assaut par les Gaulois !

Mais le temps de la dissimulation est passé; César se sent assez fort pour dire tout haut ce qu'il pense. Le tribun Metellus, qui seul ose encore lui tenir tête, veut l'empêcher de puiser dans le trésor public : « Metellus, lui dit « César, le temps des armes n'est pas celui « des lois. Si tu n'approuves pas ce que je « veux faire, va-t'en ; la guerre ne souffre pas

« cette liberté de langage. Quand, la paix « faite, j'aurai posé les armes, harangue alors « tant que tu voudras. Je n'use pas encore « de tous mes droits, *car vous m'appartenez « par le droit de la guerre*, toi et tous ceux qui « vous êtes déclarés contre moi. » Et comme le tribun insistait encore, avec un courage qu'on ne saurait trop admirer, « Prends garde, « jeune homme, lui dit César, il y va de ta « vie ! Et songe qu'il m'est plus aisé encore « de le faire que de le dire. »

Certes, voilà qui sent son dictateur ! Le titre manque encore, mais l'esprit de la dictature respire dans ces paroles hautaines, échappées à un homme qui calcule tout, et n'a jamais donné rien à un premier mouvement. César ici ne se trahit pas, il se révèle, et ce qui perce dans son langage, c'est moins la vraie force, toujours maîtresse d'elle-même, que l'impatience de tout frein, et le mépris de tout droit. Le tribun écarté, il fait enfoncer à coups de hache les portes du trésor, et y puise à pleines mains, comme dans le sien. Inutile d'ajouter que, dans ses *Com-*

mentaires, il n'est pas question de cette scène révoltante : César y insinue seulement que le consul Lentulus, dans sa fuite précipitée, avait oublié de fermer le trésor, croyant voir les Gaulois à ses trousses. Mais, quand nous n'aurions pas le témoignage des autres historiens, un mot de Cicéron suffirait pour trancher la question : « César a donné ici un double dé-
« menti, à sa clémence en maltraitant Me-
« tellus, à son opulence en pillant le trésor. »

Avant de partir pour l'Espagne, le vainqueur avait encore à pourvoir à la sûreté de l'Italie, et à la protéger pendant son absence contre le retour de Pompée. Il confie Rome à Lepidus, l'Italie à Antoine. Il fait construire et équiper deux flottes, l'une dans l'Adriatique, l'autre dans la mer de Toscane. Puis, il se met en route par le midi de la Gaule pour l'Espagne. La guerre qu'il y fait est rude comme le pays : froid, famine, embûches, il supporte tout et triomphe de tout. Ses vétérans épuisés demandent grâce, mais ils le suivent. Il façonne au métier des armes ses recrues espagnoles, admirables soldats dès qu'ils

sont commandés. Par des prodiges de tactique qui ont fait l'admiration de Condé, il triomphe, presque sans combat, d'Afranius et de Petreius, fait leur armée prisonnière, laisse les officiers libres d'aller retrouver Pompée, et les soldats de s'enrôler ou de rentrer dans leurs foyers.

Aussi tout va à lui, comme le fer à l'aimant ; tout cède à ce prestige irrésistible de grâce et d'autorité ; jamais homme n'a agi sur l'humanité par tant de côtés à la fois. A ce point culminant de sa carrière, César se montre vraiment grand, d'une grandeur que la morale cette fois n'a point à désavouer. Aussi mettrais-je volontiers à cette date le mot de Plutarque, qu'il place à tort, selon moi, avant la campagne des Gaules : « Ici commence pour César comme une seconde vie, plus belle et plus noble que la première. »

L'Espagne *ultérieure*, où il a commandé autrefois, se soumet sans combat. Partout il pardonne et il pacifie, et les cœurs volent au devant de lui. Il a reçu du ciel ce don si beau de se faire aimer, arme irrésistible dans

la main des puissants de la terre, quand ils daignent en user. On le voit, je n'ai point de parti pris contre César : il y a dans cette clémence inépuisable, dans ce dédain magnanime de la vengeance quelque chose qui désarme les sévérités de l'histoire. En le voyant si grand et si aimable, on oublie presque le fond de perversité native qui se cache sous ces spécieux dehors. Pourquoi faut-il que d'aussi rares facultés n'aient été consacrées par lui qu'à asservir ses concitoyens ? Pourquoi, ne voulant que du bien à son pays et à l'humanité, leur a-t-il fait tant de mal par ses actes et par son exemple ? A cette question, la Providence a déjà répondu : elle a laissé César pendant trente ans marcher au pouvoir *per fas et nefas*, et elle l'a retranché de ce monde au moment même où une carrière plus bienfaisante allait commencer pour lui.

César quitte enfin l'Espagne et se dirige vers Rome. Il reçoit en passant la soumission de Marseille qui lui avait fermé ses portes, et qui attendait sa victoire pour se donner à lui. Il épargne à la cité phocéenne les hor-

reurs du pillage, laisse aux habitants leur liberté et leurs biens, et ne leur prend que leurs vaisseaux. Partout où César se trouve en personne, sa fortune le suit; mais ses lieutenants ne sont pas toujours aussi heureux. Dolabella s'est fait battre en Illyrie; Curion, en Afrique, a perdu, en combattant le roi Juba, sa vie et son armée. Mais César revient, et tout va changer de face. Avant de quitter Marseille, il y reçoit le titre de dictateur que lui a fait décerner à Rome Lepidus, son lieutenant. A Plaisance, il réprime avec une fermeté hautaine une révolte de la neuvième légion; mais en même temps il ferme les yeux sur les désordres de ses lieutenants. Antoine a scandalisé l'Italie de son faste et de ses débauches : il s'est fait traîner, de Brindes à Rome, dans un char attelé par des lions, promenant avec lui la comédienne Cytheris, et forçant les magistrats des villes à venir rendre hommage à ce couple éhonté. César le blâme sans doute, mais il ne le punit pas : il a trop besoin de cet énergique et grossier soldat pour ne pas tout lui pardonner.

Voilà donc César dictateur! Il aurait pu se passer de ce titre pour régner; mais c'est un dernier hommage qu'il rend à la légalité, tout en la violant. Sa dictature n'est pour lui qu'une transition : elle lui rend le service de préparer les esprits à la monarchie, et de déblayer le terrain pour l'édifice qu'il veut élever sur les ruines de la république.

César est mal entouré, et son entourage pèse sur lui : tous ces nobles escrocs, endettés et ruinés, se flattent qu'ils en obtiendront l'abolition de toutes les dettes, et qu'une banqueroute universelle inaugurera le nouveau règne. Mais César, même avant d'avoir vaincu, se sent déjà responsable de la fortune publique. Du faîte où il est monté, il commence à s'apercevoir qu'on ne bannit pas impunément la bonne foi des transactions humaines, et que, pour faire une œuvre qui dure, il faut la faire reposer sur le droit, base éternelle de toute société. Toutefois, il faut une pâture à ces appétits déchaînés : il ne sait pas la leur refuser, et réduit d'un quart le chiffre de toutes les créances. Il cède encore

sur la question du rappel des bannis, suspendue sur Rome comme une menace, depuis son triomphe. Les rappeler, c'est déclarer la guerre aux tribunaux et à leurs arrêts, et anéantir l'autorité de la chose jugée ; mais le dictateur a besoin de grossir ses rangs de cette écume des partis que, dans ses longues discordes, la république a rejetée de son sein. Graciés par lui, tous les anciens ennemis de Sylla et de Pompée vont se rencontrer à ses côtés dans une commune obéissance. Les fils des proscrits, sur qui pesait encore, par une flagrante iniquité, la sentence de leurs pères, sont autorisés à aspirer aux charges que Sylla leur avait interdites, et l'opinion tient compte à César de cette réparation. Ainsi le bien s'allie partout au mal dans cette vie mêlée, sur qui l'histoire a hésité longtemps avant de rendre son arrêt.

V

GUERRE CIVILE. — PHARSALE.

En onze jours, tout est terminé, et César abdique la dictature, après s'être fait nommer consul, avec je ne sais quel obscur collègue ; il faut des ombres à côté de ces génies lumineux ! Il part pour Brindes, où l'attendaient douze légions et sa cavalerie. Mais ses flottes ne sont pas prêtes, et César ne veut pas attendre ; il lui semble qu'il n'a rien fait tant qu'il lui reste quelque chose à faire. Il n'a que douze vaisseaux de guerre avec des transports ; n'importe ! il part pour l'Epire, avec vingt mille fantassins et six cents chevaux. C'est avec cette poignée d'hommes, affaiblis par les fièvres de la Pouille, qu'il se prépare à aller affronter Pompée, appuyé sur la majesté de la république, sur la moitié de

l'Occident et sur l'Orient tout entier. Il part le 14 octobre de cette année mémorable (48 avant Jésus-Christ). Avec son bonheur ordinaire, il franchit le canal sans rencontrer un ennemi, et, à peine débarqué, il renvoie sur-le-champ ses navires chercher le reste de son armée.

Pendant ce temps, que fait Pompée? Durant l'expédition d'Espagne, il faut lui rendre cette justice, il n'a pas perdu son temps : outre ses cinq légions italiennes, il en a tiré une de la Sicile, et trois de Crète et de Macédoine, en appelant à lui tous les vétérans des guerres civiles. L'Asie, théâtre de son ancienne gloire, hélas! éclipsée, s'est chargée de lui fournir des auxiliaires. Tous les rois, tous les peuples de l'Orient lui ont payé leur tribut. L'Egypte, la Phénicie, l'Asie Mineure, la Grèce, ont envoyé leurs vaisseaux. Comme Thémistocle, il aurait voulu mettre la lutte sur mer; mais il a à faire à un adversaire qui choisit son terrain, et ne se le laisse pas imposer. Chacun s'attendait à voir Pompée confier à Caton le commandement de cette

immense flotte, qui dépassait cinq cents navires; lui-même y avait songé un instant. Mais la vertu de Caton et son culte pour la légalité importunent Pompée presque autant que César. Caton est homme, après la victoire, à exiger que le *grand* Pompée licencie son armée, et à lui dicter la loi à la tête de cinq cents vaisseaux, et Bibulus est nommé amiral à la place de Caton.

La flotte de Pompée était dispersée dans l'Adriatique, ses troupes dans les ports de l'Epire. Maître incontesté de la mer, de la Grèce et de l'Orient tout entier, il se flattait d'avoir rendu le passage impossible à son rival. Revêtu du commandement suprême par les deux cents sénateurs qui siégeaient à Thessalonique, il avait sous ses ordres les deux consuls, les préteurs, les questeurs et tous les magistrats de la république. On peut juger de sa honte et de sa colère quand il apprit que son rival avait franchi le détroit, qu'il était en Epire, et qu'il fallait lui disputer ce pays dont Pompée se croyait maître. Déjà César s'était emparé d'Oricum et d'Apollonie, et,

avec cette foudroyante activité qu'on lui connaît, il marchait sur Dyrrachium, la place la plus forte de l'Epire. Pompée toutefois parvint à le gagner de vitesse; il se jeta dans la ville avant qu'elle ne fût investie, et César vint camper sous ses murs, aux bords d'une rivière qui seule séparait les deux armées.

La faute de Pompée pouvait se réparer, s'il parvenait à fermer la mer aux vaisseaux de son ennemi. Bibulus, furieux de l'avoir laissé échapper, explorait sans relâche les côtes de la Grèce et de l'Italie, et faisait brûler avec leurs équipages tous les navires dont il s'emparait. Les deux concurrents étaient toujours en présence; mais combien leur position était différente ! Pompée, maître de la mer, et appuyé sur une ville forte, pouvait à son gré accepter ou refuser le combat; César, jeté sur une terre ennemie, sans vivres et presque sans armée, attendait ses troupes qui ne venaient pas, et pouvait à chaque instant expier sa faute par une défaite impossible à réparer. Pour gagner du temps, et mettre de son côté les dehors de la modération, il fait proposer

à son rival de licencier tous les deux leurs troupes, et de s'en remettre au sénat du soin d'arbitrer leurs querelles.

Mais la proposition, acceptable tout au plus pour César, dont tous les vétérans lui seraient revenus au premier appel, ne l'était pas pour Pompée, avec son armée de recrues : « Je ne « veux, s'écrie-t-il, ni de la vie ni du retour « dans ma patrie, s'il faut les tenir de Cé- « sar! » Après avoir échoué auprès du général, celui-ci se rejette sur les soldats; mais pendant qu'on essaye aux avant-postes quelques pourparlers, les pompéiens font pleuvoir sur leurs ennemis une grêle de traits, et Labienus crie à haute voix à ses anciens compagnons d'armes : « Vous n'aurez la paix « qu'en nous apportant la tête de César! »

Les semaines, les mois s'écoulaient, et l'hiver touchait à sa fin. Enfin César prend un parti, désespéré comme sa situation : ses troupes ne viennent pas, il ira les chercher! Il s'embarque seul, déguisé en esclave, sur une barque non pontée, pour traverser le détroit. La barque, à l'embouchure du fleuve,

est arrêtée par le vent contraire, et ne peut franchir la barre. Le pilote s'intimide et veut rebrousser chemin : « Ne crains rien, lui dit « en se découvrant le vainqueur des Gaules, « tu portes César et sa fortune ! » Les rameurs redoublent d'efforts, mais il faut céder aux flots et aux vents conjurés, et César, forcé de reconnaître qu'il y a ici-bas des obstacles que la volonté ne peut pas vaincre, finit par retourner dans son camp. Ajoutons que, dans ses *Commentaires*, il n'est pas dit un mot de ce coup de tête, plus digne d'un aventurier que d'un grand général, mais qui nous est, à défaut de lui, attesté par tous les historiens.

Les ordres réitérés du dictateur finissent par décider Antoine à s'embarquer, au premier vent favorable, avec quatre légions et huit cents chevaux. Tout va bien jusqu'à la hauteur de Dyrrachium; mais là seize galères de combat sortent du port pour les poursuivre. C'en était fait des quatre légions et de la fortune de César si, par suite de cet insolent bonheur qui ne le quitte pas, le vent n'eût pas tourné brusquement. Une tempête fu-

rieuse, en poussant les césariens au port, disperse la flotte de Pompée, et engloutit toutes ses galères, tandis qu'Antoine n'a perdu que deux navires. César est maintenant à la tête de quarante mille hommes, invincibles tant qu'il les commande, car la plupart sont de vieux soldats, habitués avec lui à tout souffrir et à tout oser.

Les deux armées étaient toujours en face l'une de l'autre. Les pompéiens, maîtres de la terre et de la mer, vivaient dans l'abondance, tandis que les troupes de César en étaient réduites à manger du pain d'herbes et de racines. Mais l'indomptable volonté du chef est passée dans l'âme des soldats : « Nous mangerons l'écorce des arbres, s'écrient-ils, plutôt que de laisser échapper Pompée ! » Celui-ci, malgré toutes les provocations, s'obstine à refuser la bataille. Sa position est sûre, ses ressources inépuisables. La Grèce, l'Asie, l'Afrique, tout le sud et l'est du monde romain sont à lui ; César n'a que la Gaule et l'Italie qui, les yeux tournés vers l'Epire, attend qu'elle lui envoie un maître. Mais il a

lui-même, et c'est assez! La position n'est pas tenable, et vaincre est la seule porte pour en sortir. C'est alors que, par un effort désespéré, digne de la grandeur du danger et de celle de son génie, César, avec une armée affamée, inférieure en forces à l'ennemi, entreprend d'enfermer les pompéiens dans un immense retranchement, appuyé sur une série de forts. Il y gagnera d'occuper ses soldats, de proclamer aux yeux du monde sa supériorité sur un rival qu'il traite en vaincu, même avant la bataille, et de l'acculer à une fuite honteuse ou au combat, objet de tous ses vœux.

Pompée le laisse faire, et se contente de se fortifier à son tour. Les deux camps se changent en deux forteresses dont l'une enferme l'autre, et la moindre a encore quinze mille pas de circonférence. Tels sont les gigantesques travaux par où les deux armées rivales préludent au combat. Enfin les pompéiens, las de se voir provoqués, forcent les lignes de l'ennemi, lui tuent un millier d'hommes, et rétablissent leurs communica-

tions avec la mer. Un effort de plus, et le camp de César était à eux ; mais un ordre de leur chef les rappelle : « Pompée sait vain-« cre, dit César, il ne sait pas profiter de sa « victoire, » et la fortune, implacable pour ceux qui la laissent échapper, le quitte pour ne plus lui revenir.

César a besoin de relever le moral de ses soldats, trop habitués à vaincre, et abattus par ce léger échec. Il n'a plus qu'un moyen d'attirer Pompée hors de ses lignes, c'est d'avoir l'air de fuir devant lui. Il se met en route pour la Thessalie, épargnée jusque-là par la guerre. Pompée le poursuit pendant trois jours, mais désespère bientôt de l'atteindre. On tient conseil : Afranius ouvre un avis, menaçant pour César : c'est de lui laisser l'Epire et la Thessalie, et de regagner l'Italie, dont la possession entraînera bientôt celle de l'Espagne et des Gaules ; mais Pompée ne veut pas avoir l'air de reculer devant César fugitif, quand les dieux mêmes semblent le lui livrer. La confiance du chef a gagné les soldats, pleins de dédain pour un ennemi

qu'ils croient prêt à demander grâce. Dans cette armée où tout le monde commande, hors le général, ce sont les soldats qui décident la bataille, et l'on se remet à marcher sur les traces de César.

Le vainqueur des Gaules, battant en retraite pour la première fois de sa vie, a perdu tout son prestige. Les villes se ferment à son approche, et lui refusent des vivres. Il en prend une, la livre au pillage, et toutes les autres lui ouvrent leurs portes. Ses légions, avec l'abondance, ont bientôt retrouvé la santé. A l'approche des pompéiens, César s'arrête tout court, et demande à ses soldats s'ils veulent attendre le reste de ses troupes, ou vaincre seuls, et garder pour eux toute la gloire. L'armée n'a qu'une voix pour demander le combat. César, s'il faut en croire ses *Commentaires*, n'a que vingt-deux mille fantassins et mille chevaux, et Pompée quarante-cinq mille, plus sept mille cavaliers, la fleur de la jeunesse romaine. Mais ni César ni ses soldats n'ont hésité : la foi qu'il a en lui est si forte qu'elle a gagné son armée.

Dans le camp des pompéiens, on se partage d'avance ses dépouilles : la candidature est ouverte pour le grand pontificat, déclaré vacant avec l'héritage de César. On se dispute déjà le consulat, la préture et les plus belles maisons du *forum*, pour l'heure triomphante du retour. Pompée, ivre de sa victoire, avant de l'avoir gagnée, tranche du dictateur, et soulève contre lui, dans son propre camp, presque autant de haines que César. Déjà, dans son entourage, on ne l'appelle plus qu'*Agamemnon*, le *Roi des rois*. Caton et Cicéron n'aspirent à en finir avec César que pour se débarrasser ensuite de Pompée. Du reste, en homme prudent, celui-ci a eu soin de laisser à Dyrrachium ces deux censeurs incommodes. Comme il compte sur la victoire, il n'a pas besoin de Caton, qui n'est fidèle qu'aux amis dans la disgrâce, et n'aime que son pays et les lois. Aussi lui a-t-il confié le soin de garder les bagages, sachant que, en cas de défaite, il le retrouvera plus dévoué que jamais. Quant à Cicéron, trop perspicace pour ne pas voir les fautes de ses amis, et

trop malin pour les épargner, il aime mieux juger qu'agir, blâmer que conseiller, et décline obstinément toute responsabilité.

Si Caton et Cicéron avaient siégé dans ce conseil où la jeunesse dictait la loi à l'âge mûr, peut-être le sort de Rome et du monde ne se fût pas joué dans les plaines de Pharsale. Mais le résultat eût été le même ; car, à la longue, celui qui l'emporte, c'est toujours le plus brave et le plus habile. Du reste, rien qu'à voir les deux armées, on savait celle qui devait vaincre : ici de vieux soldats, bronzés par le soleil et par le froid, regardant à leur général, et ne comptant jamais leurs ennemis ; là une jeunesse élégante, plus rompue à la débauche qu'à la guerre, étalant au camp le luxe de la cité, et luttant de faste en armures, en chevaux, en tentes où brillaient l'or et la soie. Pompée, avec sa vieille expérience, aurait dû comprendre l'inégalité morale de ces deux armées, où le nombre était d'un côté, et la valeur de l'autre ; mais, aveuglé par l'amour-propre, il se laissa faire violence par les folles passions qui l'entouraient, « faute inex-

« cusable, s'écrie Plutarque, chez le chef et
« l'autocrate de tant de peuples et de rois!
« Car si on loue un médecin qui résiste aux
« appétits déréglés de ses malades, que dire
« d'un général qui, pour sauver son armée,
« ne sait pas la contrarier? »

Les vœux de César sont comblés : on va combattre, et sur le terrain que lui-même a choisi. Pompée occupait les hauteurs, et, malgré l'immense supériorité de sa cavalerie, il hésitait à descendre dans la plaine où son ennemi voulait l'attirer. Enfin César trouve un moyen de triompher des éternelles irrésolutions de Pompée : il donne à ses troupes l'ordre de décamper. Déjà les tentes étaient pliées; mais les pompéiens, plus résolus que leur chef, ne veulent pas laisser l'ennemi leur échapper : ils s'ébranlent à leur tour, et viennent prendre position dans la plaine. Pompée, enfin résigné à combattre, prit ses dispositions en général habile : au centre et aux deux ailes, il plaça l'élite de son armée, et les recrues dans les intervalles. Lui-même se posta à l'aile gauche, où il avait réuni presque toute

sa cavalerie. Son plan était d'envelopper l'aile droite de l'ennemi, de la tailler en pièces, et de prendre ensuite à revers l'armée de César qu'il se vantait de mettre en fuite avant qu'on n'en vînt à la portée du trait. Quant à son aile droite, elle était couverte par le fleuve Eunipée.

Ce plan n'était pas mal conçu ; mais Pompée avait un tort grave, c'était de trop compter sur le succès, et de mépriser son ennemi, surtout quand cet ennemi s'appelait César. Celui-ci, divisant aussi son armée en trois corps, se place à l'aile droite pour faire face à Pompée, à la tête de la 10e légion, sa favorite. Pour suppléer à l'infériorité de sa cavalerie, il met en embuscade, derrière son aile droite, six cohortes d'élite, avec ces trois mots pour consigne : « Frappez au visage. » Pompée avait donné à son infanterie l'ordre de rester immobile, et d'attendre l'ennemi. C'était une faute, et César a raison de la lui reprocher, car l'élan du soldat ajoute à son courage, et attaquer, c'est la moitié de la victoire !

Les césariens chargent donc l'ennemi avec leur entrain ordinaire, et le combat s'engage au centre. Mais le sérieux de la bataille n'était pas là : à un signal, toute la cavalerie de Pompée s'élance sur l'aile droite de César, qui plie bientôt, trop inférieure en nombre. Déjà les pompéiens étendaient leurs longues lignes pour la prendre à revers; mais les six cohortes, se démasquant tout d'un coup, courent droit à l'ennemi avec une furie qui l'étonne et l'arrête tout court. Les vétérans, leurs javelots à la main, les présentent sous les yeux de cette « jeunesse dorée » qui craint plus que la mort les blessures qui la défigurent. La plupart se cachent le visage, et tournent bride après un semblant de combat. Cette troupe, plus brillante que solide, est bientôt dispersée. Les six colonnes tournent à leur tour l'aile gauche de l'ennemi, et l'attaquent par derrière, tandis que César la fait charger de front par sa seconde ligne qui n'a pas encore donné. Dès lors la bataille est gagnée, et les pompéiens ne demandent plus leur salut qu'à la fuite.

Le contraste entre César et Pompée n'est nulle part aussi frappant qu'à la journée de Pharsale. Comme Caton, qui pleurait à Dyrrachium, en voyant étendues sur le champ de bataille les premières victimes de la guerre civile, César, dès qu'il voit que la victoire est à lui, n'a plus qu'une pensée : « Sauvez les « citoyens romains ! » s'écrie-t-il ; « hélas ! « ils l'ont voulu ! » ajoute-t-il, comme pour se justifier à ses propres yeux. Pompée, au contraire, semble avoir pris à tâche d'absoudre la fortune qui le trahit. En se voyant abandonné par l'élite de son armée, « il oublie, « nous dit Plutarque, qu'il est le *grand Pom-« pée*, et, semblable à un homme dont un dieu « aurait aliéné l'esprit, » il se retire dans sa tente, pour y attendre l'issue de la journée, sans rien tenter pour ressaisir la victoire qui lui échappe. Mais bientôt le camp même est envahi, malgré l'énergique résistance des auxiliaires barbares qui le défendent. « Eh quoi ! « s'écrie-t-il, jusque dans mon camp ! » Et se dépouillant des insignes de sa dignité, il se met à fuir du côté de Larisse.

Nous connaissons maintenant Pompée tout entier, nous l'avons vu à l'œuvre, et les mépris de César sont justifiés ! Nous avons hâte d'en finir avec ce faux grand homme dont l'histoire n'a pas assez fait justice. Laissons-le donc se faire égorger en Egypte, sous les yeux de sa femme, et recevoir les honneurs funèbres de la pitié d'un affranchi. Pompée a mieux mérité de l'histoire dans la première moitié de sa carrière; oublions la seconde, et pardonnons à Corneille d'avoir prêté à sa mort la grandeur qui manquait à sa vie.

Les durs soldats de César, habitués aux privations, furent étonnés, en entrant dans le camp des pompéiens, des richesses qu'ils y trouvèrent ; ce n'étaient partout que lits de pourpre, que vaisselle d'or et d'argent, que débris de festins et tentes tapissées de myrtes et de roses. On eût cru voir les apprêts d'une fête plutôt que ceux d'un combat. Tout compte fait, César n'avait perdu que deux cents hommes (d'autres disent douze cents), et Pompée quinze mille, dont six mille Romains seulement, et c'est peu pour une journée qui devait

changer le sort du monde! Plus de vingt mille fugitifs avaient cherché un refuge dans les montagnes; César, sans perdre un instant, les poursuit, les force à mettre bas les armes, et se hâte de leur pardonner. La plupart s'enrôlèrent dans son armée. Dix sénateurs et quarante chevaliers, du parti de Pompée, étaient restés sur le champ de bataille. Quant à ceux qui tombèrent dans les mains du vainqueur, il les laissa libres de suivre leur général, et pas une goutte de sang, versée après le combat, ne vint souiller sa victoire. On avait trouvé dans la tente de Pompée des lettres de ses partisans à Rome; César refusa de les lire, aimant mieux ignorer même ce qu'il avait intérêt à savoir, pour avoir moins à punir!

Rendons justice à César : il fit un noble usage de sa victoire, quoiqu'elle fût remportée sur Rome et sur les lois. Il rendit la liberté à la Thessalie qui lui avait donné l'empire. Les princes et les peuples, auxiliaires de Pompée, trouvèrent grâce auprès de lui. Les plus compromis en furent quittes pour quelques amendes. Avec Athènes, il se vengea par un mot

seulement : « Jusques à quand, dignes de périr « par vous-mêmes, ne devrez-vous votre salut « qu'à la gloire de vos aïeux ? » Après Pharsale, on n'avait trouvé Brutus ni parmi les morts ni parmi les vivants, et César, qui l'aimait comme un fils, et qui lui donnait ce nom, s'affligea hautement de son absence. Brutus avait suivi Pompée à Larisse, mais, en voyant son chef s'abandonner lui-même, il se tint pour dégagé de son serment, et vint se rendre à César qui l'accueillit avec transport, comme la plus belle de ses conquêtes.

En somme, le conquérant des Gaules se montre à nous ici sous son plus beau jour, et Pharsale est le point culminant de sa carrière. Il s'est assez fait craindre, il ne cherche plus qu'à se faire aimer. Toute grande ambition, parvenue au but, veut se faire pardonner les moyens qui l'y ont amenée. Ainsi Octave, après Actium, sentira peser sur lui les proscriptions de son triumvirat, et la seconde moitié de sa vie sera consacrée à demander grâce pour la première.

Pompée était mort, mais son parti n'était

pas mort avec lui. Après Pharsale, l'armée était dissoute, mais la flotte restait; Caton était à Dyrrachium avec Cicéron et Varron, à la tête d'un petit corps de troupes. Labiénus, qui n'avait pas de pardon à attendre de César, vint les rejoindre avec le fils aîné de Pompée. Le rendez-vous général était à Corcyre, et bientôt tous ces débris de Pharsale s'y trouvèrent réunis. Caton, toujours soucieux de légalité, quand personne ne s'en occupait plus, proposa de donner le commandement à Cicéron, personnage consulaire; mais celui-ci, qui n'aspirait qu'à l'étude et au repos, refusa nettement : « Ce n'est pas assez, ajouta-t-il, de mettre « bas les armes, il faut les jeter ! » Sur quoi le jeune Pompée le traita de déserteur et de traître, et, tirant son épée, il voulait l'en percer, si Caton ne s'y fût opposé. Cicéron, dégoûté pour jamais des aventures, se retira à Brindes, bien décidé à se laisser amnistier par César. Les six mois qu'il y passa, dans une agitation fébrile et un abattement dont ses lettres portent la trace, sont une des époques les plus pénibles de sa vie. Quant à Caton,

toujours calme, comme un homme qui est en paix avec sa conscience, il alla avec la flotte chercher sur les mers son général dont il ignorait le destin. Bientôt il apprit sa fin, et, prévoyant que l'Afrique deviendrait le point de ralliement de son parti, il s'établit dans Cyrène avec les deux fils de Pompée.

César n'a pas pour habitude de laisser reposer un ennemi vaincu; il se met donc sur la piste de Pompée; mais privé de vaisseaux, il est condamné à faire un long circuit par la Thrace jusqu'à l'Hellespont. En traversant le détroit, il rencontre dix vaisseaux de guerre pompéiens. Il n'a qu'une barque, et ses troupes sont sur le rivage. Il cingle droit à l'ennemi, et les dix vaisseaux sont bientôt à lui. Avec trois mille légionnaires et huit cents chevaux, il parcourt en vainqueur les côtes de l'Asie, ouvrant ses bras à qui vient à lui, pardonnant à tout le monde, et protégeant les populations éplorées contre les publicains, les partisans de Pompée et les siens. A Rhodes, il recrute encore quelques galères, et se dirige vers Alexandrie.

C'est là qu'en débarquant, il apprend la mort de son rival, et verse sur sa tête pâlie, que lui présente un des meurtriers, quelques-unes de ces larmes pieuses qu'on ne refuse pas à un ennemi vaincu. Il rend à ces tristes restes les derniers honneurs, et place les cendres dans un temple qu'il consacre à la déesse Némésis. Les larmes de César et quelques lignes décentes, mais froides, de Cicéron, voilà toute l'oraison funèbre du grand Pompée : « Je ne « suis point étonné de cette fin tragique, écrit « Cicéron à Atticus; son état semblait si dés- « espéré que, en quelque lieu que sa fuite « l'eût porté, je m'attendais à une pareille « fin. Je ne puis me refuser à le plaindre, car « je l'ai toujours estimé pour l'intégrité, la « pureté de ses mœurs et la dignité de son « caractère. » Ainsi, sur trois de ces maîtres du monde que l'on appela triumvirs, deux ont déjà péri de mort violente, et le troisième n'a pas longtemps à leur survivre.

Voilà donc César à Alexandrie, et pour longtemps. Retenu d'abord par les vents qui s'opposent à son départ, et plus tard par son

amour pour Cléopâtre, son séjour de neuf mois en Egypte est sans excuse; c'est la première fois de sa vie qu'il ait manqué à ce qui passe pour lui avant le devoir, à son intérêt. Perdu, avec sa petite armée, dans cette immense cité, au milieu de cette population où gronde une éternelle émeute, il y reste, trop longtemps pour sa gloire, à la merci des intrigues de l'eunuque Pothin et d'Achillas, général de Ptolémée. Il a compté sur son ascendant, faute héroïque qu'il recommence souvent, et qui, cette fois, est sur le point de le perdre.

Citée par lui à ce tribunal souverain où il juge les peuples et les rois, la trop fameuse Cléopâtre vient disputer le trône à son frère, à son mari Ptolémée, enfant vicieux, régenté par des sophistes grecs. Elle se glisse dans le palais, cachée sous un paquet de hardes, frêle, gracieuse, impudique, pouvant tout à force de tout oser. Elle amuse de son esprit et de son audace le vainqueur de Pharsale qui, malgré ses cinquante ans, n'est pas à l'abri d'une faiblesse, et a tout vaincu, sauf lui-même.

Ptolémée, qui se soucie peu de partager son trône avec sa sœur, entoure César dè complots. Bloqué dans le palais par une populace en furie, celui-ci va perdre sa flotte; il la brûle, et le feu gagne la bibliothèque d'Alexandrie, centre des trésors littéraires de l'ancien monde. César pleure cette perte irréparable, et ses larmes sont sincères, car c'est un conquérant lettré, ce n'est pas un Omar! Sur terre, sur mer, il lui faut combattre : enveloppé par l'ennemi, il se jette à la mer, et nage en tenant d'une main ses papiers hors de l'eau, sous une grêle de traits. Mais la fortune, après avoir hésité un instant, pour le punir d'avoir trop compté sur elle, revient à son favori : des renforts lui arrivent de l'Asie; Ptolémée, noyé dans un combat, disparaît de la scène, et César, maître de l'Egypte, la donne à Cléopâtre, au lieu de la réduire en province romaine.

Jusqu'ici, César n'a pas perdu son temps; mais l'Egypte une fois soumise, qu'a-t-il à faire d'y rester? Quand le monde romain tressaille encore de la secousse de Pharsale, et que les

tronçons sanglants du parti pompéien s'agitent pour se rejoindre, en Asie, en Afrique, en Illyrie, en Espagne, partout où César n'est pas; quand Pharnace, le fils, l'assassin et l'héritier de Mithridate, remue l'Asie tout entière, s'empare du Pont, de la Cappadoce et de l'Arménie, bat un lieutenant de César qui veut l'arrêter, et semble près de recommencer l'audace et les succès de son père; quand Rome elle-même oscille entre la peur, la révolte et l'anarchie, est-ce le moment, pour le vainqueur de Pompée, de ramper aux pieds de cette cruelle et perfide sirène, et d'étaler aux yeux de l'Egypte le triomphe de sa reine lascive? J'ai trouvé César bien grand après Pharsale; mais je le trouve bien petit quand il se traîne sur le Nil, à la suite de sa maîtresse, avec la pompe efféminée des despotes de l'Asie. Sans les murmures de ses soldats, peut-être même eût-il poussé plus loin, et remonté jusqu'à l'Ethiopie! Il fait bâtir un temple somptueux à Vénus *genitrix*, la souche de sa race, et place à côté de la statue de la déesse celle de sa concubine. An-

toine n'est-il pas justifié quand César en est descendu là?

Les progrès de Pharnace en Asie viennent enfin l'arracher à son ivresse. Il quitte l'Egypte, après avoir assuré la couronne sur la tête de Cléopâtre en lui faisant épouser, selon l'immonde usage de cette race, son second frère, Ptolémée *l'Enfant*, qui partagera le trône avec elle. Il reconnaît pour sien le fils qu'elle met au monde un peu après son départ, et lui donne jusqu'à son nom, en le laissant appeler Césarion.

La faute de César porte ses fruits : les pompéiens relèvent déjà la tête, et Rome se demande avec inquiétude quand l'Egypte lui renverra son maître. Mais avant d'y revenir, le vainqueur de Pharsale a deux choses à faire : pacifier l'Asie et en tirer de l'argent. Il soumet en passant Pharnace, et résume sa facile victoire dans ces trois mots célèbres : « *Veni*, « *vidi*, *vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! » Et il annule ainsi la gloire de son rival en montrant le peu qu'elle lui a coûté. A tous les peuples ou rois alliés de Pompée, il impose

de lourdes taxes, et pressure sans pitié cette opulente Asie qui n'a jamais su ni s'appartenir, ni se défendre.

Depuis Pharsale, au reste, il a cessé de farder son langage; avec l'audace de la force, il en a le cynisme : « Pour fonder une puissance « solide, répète-t-il souvent, il faut deux « choses, des soldats et de l'argent; avec l'ar- « gent, on a les soldats, et avec les soldats « l'argent. Si l'un des deux manque, on n'a « plus rien! » Après la pratique de la tyrannie, nous en avons ici la théorie. Avec son redoutable bon sens, César a vu plus juste que ses adversaires : Cicéron, Brutus et Caton croient encore à la république et aux lois; César ne croit qu'à l'armée, c'est-à-dire à la force, et l'événement lui a donné raison.

Rome, après Pharsale, n'appartient qu'à César; mais soit embarras, soit pudeur, il n'a pas osé notifier au sénat sa victoire, et Rome ignore longtemps les intentions de son maître. Elle les apprend enfin, quand le consul Servilius, à l'expiration de sa charge, nomme César dictateur, et Antoine *maître de la cava-*

lerie. En l'absence du dictateur, toutes les autres magistratures sont suspendues, puisque lui seul a le droit d'y pourvoir. Tandis que César reste enchaîné dans Alexandrie par son fol amour pour Cléopâtre, Antoine se trouve pendant des mois l'arbitre suprême des destinées de la ville éternelle. Elle ne pouvait tomber en de pires mains : sans parler des débauches effrénées de ce brutal soudard, de son ivrognerie qu'il étale en plein forum, dans l'exercice même de ses fonctions, nulle fortune n'est à l'abri de ses exactions. La justice, à son tribunal, se vend au plus offrant, et la faveur du maître y tient lieu de loi. Ce n'est plus, comme avec César, la force intelligente et maîtresse d'elle-même, c'est la force brutale, sous sa forme la plus hideuse, celle d'une soldatesque sans frein, digne émule de son chef dans son mépris pour tout droit.

Un autre suppôt de César, le tribun Dolabella, vient encore ajouter à l'anarchie par un projet d'abolition des dettes et des loyers. La guerre civile est partout : en Illyrie, en Afrique, en Espagne où les pompéiens, sûrs de voir

bientôt arriver le vainqueur de Pharsale, s'apprêtent à lui tenir tête; dans les rues de la ville enfin, entre Antoine et ses soldats d'un côté, de l'autre Dolabella avec l'armée des débiteurs insolvables. Tel est le moment que César a choisi pour jouer dans Alexandrie le rôle d'Hercule aux pieds d'Omphale. Mais la seule menace de son retour fait tout rentrer dans l'ordre. Un vainqueur, qui pardonne à tous ses ennemis, s'est ôté le droit de sévir contre ses amis : soit insouciance pour les droits lésés, soit faiblesse pour des complices, il aime mieux tout ignorer, et envelopper dans un même pardon les torts des deux adversaires.

Rome soupirait après son retour; mais ses espérances furent déçues comme ses craintes, César ne fit que la traverser. Pour redevenir lui-même, et se livrer à ses meilleurs instincts, il lui fallait d'abord en finir avec tous ses ennemis; Auguste ne pouvait venir qu'après Octave! Et puis, il avait besoin d'argent, motif odieux et bas qui explique tout, quand, faute d'un peu d'or, il faut voir crouler le laborieux

édifice qu'on a mis trente ans à élever. Cet or, il fallait le demander ou à ses ennemis, ou au public, ou à ses amis. César commença par les premiers : tous les biens des pompéiens morts pendant la guerre civile furent mis à l'encan, y compris ceux de Pompée lui-même.

Cicéron, à qui César, en passant à Brindes, avait gracieusement apporté son pardon, se tut à grand'peine en face de cette injure que César aurait dû épargner à sa gloire et à celle de Pompée; mais son indignation, alors contenue, éclata plus tard dans cet admirable passage des *Philippiques* qui lui coûta la vie peut-être, mais qui vaut pour un noble cœur cette vie qu'il a coûtée. « César revient à Rome, « heureux, il l'imagine du moins! Mais peut-« on être heureux quand on fait le malheur « de son pays? Devant le temple de Jupiter, « les biens de Pompée *le Grand* sont mis à « l'encan par la voix d'un misérable crieur! « Un seul instant, Rome oublie sa propre ser-« vitude pour gémir sur un autre malheur « que le sien; si les âmes sont enchaînées, « les soupirs du peuple romain sont du moins

« restés libres! Mais tous sont dans l'attente :
« qui sera assez impie, assez insensé, assez
« ennemi des hommes et de Dieu pour oser
« se faire adjuger les biens de Pompée? Parmi
« ces scélérats, capables de tout oser, qui
« entourent l'encan, qui trouverait-on si ce
« n'est Antoine?... »

Poussons jusqu'au bout cette curieuse histoire : Antoine s'était fait adjuger les biens, mais César parti, il oublia de les payer. En peu de semaines, meubles précieux, statues, vaisselle d'or et l'argent, tout fut gâté, dissipé, vendu. César revient de l'Afrique, où Antoine ne l'a pas suivi; il en revient, toujours à court d'argent, et fait réclamer à Antoine sa créance. Mais ici laissons parler encore Cicéron, dans cette scène de haute comédie dont il a orné ses *Philippiques* :
« Comment, s'écrie Antoine, jouant la sur-
« prise et l'indignation, à moi, César me de-
« mander de l'argent! Eh quoi, n'est-ce pas
« à moi plutôt à lui en demander? aurait-il
« pu vaincre sans moi? N'est-ce pas moi qui
« lui ai apporté un prétexte pour sa guerre

« civile ; moi qui ai proposé des lois perni-
« cieuses ; moi qui ai porté les armes contre
« les consuls, le sénat, le peuple romain, les
« dieux nationaux, les autels et les foyers, et
« contre la patrie même ? N'a-t-il donc vaincu
« que pour lui seul ? Si le crime est commun,
« pourquoi la proie ne l'est-elle pas ? »

César, poussé à bout, met garnison chez l'acheteur, et le force à remettre en vente les misérables débris du mobilier de Pompée. D'anciens créanciers viennent faire opposition à la vente, et César repart pour l'Espagne avant d'avoir été payé ; on ignore le reste, mais on peut parier hardiment qu'il ne le fut pas. Ainsi les biens de Pompée n'ont profité à personne, ni à celui qui les a vendus, ni à celui qui les a achetés. N'est-ce pas toujours la morale de la fable quand il s'agit de biens mal acquis ?

Aux yeux de Cicéron, on le voit, les torts des vaincus n'excusent pas ceux du vainqueur, et le succès n'a pas toujours raison. Aussi, dans ses lettres intimes, s'en donne-t-il à cœur joie sur « cette royauté que, je ne dis pas un

« Romain, mais un Perse même ne pourrait « supporter.... Cet homme là (*iste*) n'en a « pas pour six mois; il tombera, ou sous le « poids de ses fautes, ou sous les coups de « ses adversaires! Il est vrai, ajouta-t-il pour « se consoler, que les choses n'iraient pas « mieux sous Pompée, s'il était à la place de « César! » Et cette perspicacité maladive, qui voit le mal sans pouvoir l'empêcher, fait de lui un prophète de malheur, qu'on rend responsable de tout ce qu'il a prédit.

César a deux soucis : faire de l'argent, et gagner le peuple. Ce qu'il prend d'une main, il le donne de l'autre, toujours prodigue de son bien comme du bien d'autrui. Il refuse, avec une fermeté qui l'honore, l'abolition des dettes, réclamée par ses amis; toutefois, comme on ne peut pas tout refuser, il remet aux débiteurs les arrérages échus depuis la guerre civile, et exempte de loyers pour un an tous les citoyens pauvres. Mais il a aussi ses créanciers, ce sont ses complices, et l'heure est venue pour lui de s'acquitter. L'année va finir : il crée consuls, pour la

terminer, deux de ses lieutenants, Calenus, qui lui a soumis la Grèce, et Vatinius l'Illyrie ; et Cicéron fait ses gorges chaudes aux dépens de Vatinius, le plus indigne des deux, et de son consulat de huit jours, « qui n'a eu ni « hiver, ni printemps, ni été, ni automne. » Et plus tard, à un consul de dix-sept heures, Caninius, le même Cicéron écrit : « J'ai « voulu vous rendre visite pendant votre « consulat, mais la nuit m'a pris en chemin, « et au réveil, tout était fini. »

A tous ces mendiants effrontés qui entourent César il faut jeter leur obole : il crée dix places de préteurs; Salluste l'historien, est un des dix, et non le moins décrié. Par exception pourtant, César place aussi quelques hommes de mérite ; il confie l'Achaïe à Sulpicius, la Gaule Cisalpine à Brutus qui, depuis Pharsale, s'est franchement donné à lui, et Brutus se fait adorer de sa province, qui lui élève une statue.

César, avant de passer en Afrique, se fait continuer dictateur, et désigner consul pour l'année suivante, avec Lepidus pour collègue.

Il nomme en outre ce dernier maître de la cavalerie, et lui donne Rome à gouverner pendant son absence. Rien ne le retenait plus, et il allait partir, quand une terrible sédition éclate en Campanie parmi ses vieilles bandes, gorgées de gloire et de butin. Toutes, et au premier rang *sa* dixième légion, refusent de le suivre en Afrique tant qu'il ne leur aura pas soldé les récompenses promises. César pour le moment n'a rien à donner que des promesses ; les légions mutinées marchent droit sur Rome, en dévastant tout sur leur passage. César n'hésite pas : il fait fermer les portes de la ville, et s'avance à leur rencontre dans le Champ-de-Mars.

Il monte sur son tribunal, seul, sans licteurs, sourd aux prières de ses amis, et d'une voix calme et hautaine : « Que demandez-« vous, dit-il aux rebelles ? — Notre congé ! « — Je vous le donne ! Quand j'aurai vaincu « avec d'autres soldats, je n'en tiendrai pas « moins les promesses que je vous ai faites. » Et pour dernier adieu, il leur laisse ce mot, qui est pour eux la plus sanglante injure,

Quirites (*bourgeois* ou *citadins*). Les rebelles, domptés, le supplient de les décimer, s'il le veut, mais de ne pas les congédier; César se fait prier longtemps, refusant ce qu'il brûle d'accorder. A la fin il se laisse fléchir, et consent à les emmener avec lui; mais pour la dixième légion il demeure inflexible, et lui reprochant son ingratitude, après toutes les faveurs dont il l'a comblée, il la condamne à être licenciée. La légion, désespérée, s'obstine à le suivre en Afrique, sans sa permission; mais il lui tient rigueur : pendant toute la campagne, il la place toujours au poste le plus dangereux, et la décime de fait; puis, la guerre finie, il prive les survivants du tiers du butin et du tiers des terres qu'il leur distribue. On le voit, César, si clément pour ses ennemis, n'est inflexible que pour les rebelles. Il traite ses soldats comme ses enfants, il a soin de leur parure, l'or et l'argent éclatent sur leurs armes, il ferme les yeux avec eux sur bien des choses; il n'y en a qu'une qu'il ne leur pardonne pas, c'est de lui désobéir!

VI

GUERRE CIVILE. — AFRIQUE. — ESPAGNE.

Passons en Afrique avec César, et nous y verrons les conséquences de sa faute. Les pompéiens, ou plutôt les républicains, ont dû à cette faute le temps de s'organiser. Mais, au lieu de réunir leurs forces contre l'ennemi commun, ils se divisent avant d'avoir vaincu. Trois hommes aspirent au titre de général en chef, Varus, l'incapable et vain Métellus Scipion, beau-père de Pompée, et Juba, roi de Numidie. Caton est obligé de venir de Cyrène mettre la paix entre les alliés. Il humilie l'orgueil du roi barbare, et, au lieu de prendre pour lui l'autorité suprême, dont lui seul est digne, il commet la faute de la faire donner à Scipion, dont le rang est au-dessus du sien. Il sauve Utique que Juba voulait détruire, la

fortifie, et en forme un dépôt pour les besoins de l'armée.

Les ressources du parti sont encore considérables; Juba a quatre légions et une cavalerie innombrable; Scipion en a dix, une masse de troupes légères et cent vingt éléphants. Leurs flottes tiennent toute la côte, et la ferment à César; mais le pays est épuisé, on a pris tous les hommes pour faire la guerre, et les bras manquent à la culture. Maîtres de la mer, les pompéiens infestent la Sardaigne et la Sicile, et menacent l'Italie. En Espagne, ils donnent la main au fils de Pompée, que Caton a envoyé relever le drapeau de son père.

César, on le voit, n'a pas un moment à perdre s'il veut réparer sa faute. Tout autre que lui ne s'en relèverait pas; mais son activité suffit à tout. Avec cette volonté opiniâtre, qui se roidit contre l'obstacle jusqu'à ce qu'elle le brise, il rassemble à Lilybée, en Sicile, vers la fin de septembre, six légions et deux mille chevaux. Pendant les tempêtes de l'équinoxe, il fait embarquer tout son monde, et campe au bord de la mer, sous une tente

battue par les flots, afin de se tenir tout prêt à partir.

Au premier bon vent, il lève l'ancre, sans donner même à sa flotte un rendez-vous sur une côte occupée tout entière par l'ennemi. Chacun débarquera où il pourra, et avisera à rejoindre son chef, en prenant pour guide l'étoile de César. Quant aux vaisseaux des pompéiens, qui pourraient l'arrêter en chemin, sa fortune les écarte. Les vents lui sont fidèles, et le quatrième jour, il débarque à Asdrumète, avec trois mille hommes seulement et cent cinquante chevaux. C'en est assez pour commencer la guerre, et avec son nom il trouvera partout des soldats. En mettant le pied sur la terre d'Afrique, il fait un faux pas et tombe, mauvais présage pour un conquérant ! mais il se relève aussitôt, une poignée de sable à la main : « Afrique, je te tiens ! » s'écrie-t-il, et ce mot heureux est accepté comme un présage de victoire.

Depuis la chute de Carthage, l'idée s'est répandue que les Romains ne peuvent plus vaincre en Afrique sans un Scipion pour les

commander. Les pompéiens en ont un à leur tête, et César veut avoir aussi le sien; car il caresse, en les méprisant, ces préjugés vulgaires. Il a trouvé, sur le pavé de Rome, un descendant ruiné de cette grande famille, qui ne porte ce beau nom que pour le déshonorer. Il emmène avec lui, comme un gage de victoire, cet héritier avili des Scipions, et lui donne un grade dans son armée.

Déjà César est maître de Leptis et de quelques ports. Ses troupes le rejoignent peu à peu; mais il manque de vivres et de fourrages, et se bat pour en conquérir. Les cavaliers numides étonnent d'abord ses soldats en s'abattant sur eux, comme une avalanche d'hommes et de chevaux. César voit le porte-aigle prêt à prendre la fuite, il le saisit par le bras, lui tourne la tête du côté des Numides: « Tu « te trompes, lui dit-il, c'est là qu'est l'en-« nemi! » et il le ramène au combat. Mais l'heure de frapper les grands coups n'est pas venue, et César sait attendre. Il refuse le combat au présomptueux Scipion qui le lui offre, malgré les conseils de Caton, et il se fortifie

dans son camp comme dans une ville fermée. Redoutant l'arrivée de Juba, il suscite contre le roi numide un roitelet mauritain et un ancien complice de Catilina, Sittius, espèce de *condottiere* qui, à la tête d'une troupe de bandits, est venu chercher fortune en Afrique. Sittius enlève à Juba sa capitale, et le force à venir défendre ses Etats. Du reste, le prestige du nom de César est tel, que pompéiens, Gétules et Numides désertent en foule pour s'enrôler dans son armée. Les souvenirs mêmes que Marius a laissés en Afrique y servent la cause de son neveu. Vivres et renforts, tout lui arrive à souhait. La Sicile, la Sardaigne ont reçu l'ordre de lui envoyer des soldats et du blé, et les ordres de César ne sont pas de ceux auxquels on désobéit.

Enfin toutes ses troupes sont réunies, et il est libre d'agir. Juba, laissant à d'autres le soin de combattre Sittius, accourt pour rejoindre Scipion. Mais les soldats de César se sont habitués à tenir tête aux Numides et à leurs éléphants; ils souhaitent maintenant la bataille autant qu'ils l'ont d'abord redoutée.

C'est le tour des pompéiens de refuser le combat; mais César saura bien les y forcer. Il commence, sous leurs yeux, le siége de Thapsus. Scipion et Juba accourent pour la défendre, et les deux armées viennent s'établir près de la ville, chacune dans un camp séparé.

Voir ses ennemis se diviser au moment de les combattre, c'était plus que n'en eût osé espérer César. Il s'attaque d'abord à Scipion, le plus facile à vaincre. Mais, au moment de donner le signal, César, s'il faut en croire Plutarque et Suétone, est atteint d'un de ses accès d'épilepsie. On le voit hésiter, chanceler, et ses légions, dont on ne peut plus contenir l'ardeur, finissent par sonner la charge, et engager le combat sans son ordre. Mais l'esprit du général anime jusqu'au dernier de ses soldats, et, même malade, c'est encore lui qui gagne la bataille! Les éléphants de l'ennemi, harcelés par une grêle de traits, se renversent sur leurs lignes, et y sèment le désordre. Les généraux eux-mêmes, suivant l'exemple de Pompée à Pharsale, sont les

premiers à s'enfuir. Les pompéiens, chassés de leur camp, courent chercher un asile dans celui de Juba, et le trouvent déjà envahi par l'ennemi. Les césariens, fatigués de cette campagne de six mois, ne font de quartier à personne. Le sang coule à flots, et dix mille cadavres restent étendus sur le champ de bataille, cruauté gratuite que César n'eût jamais commise, et qui est une raison de plus de croire à son absence.

En quelques heures, l'Afrique est conquise, et le parti pompéien tranché dans son nerf. Scipion et Juba s'en vont mourir plus loin, le premier de sa main, le second de celle d'un esclave ; l'empire serait à César si Caton ne vivait encore, et si l'Espagne n'était pas au fils de Pompée. Mais à force de voir recommencer cette lutte sans fin, le vainqueur de Pharsale s'est lassé de pardonner : de sang-froid, après la bataille, il fait mettre à mort quelques prisonniers de marque, comme Faustus Sylla et Afranius. Il reviendra plus tard à la clémence ; mais elle ne désarmera pas ses ennemis.

Il manque un trophée à sa victoire, c'est Caton, qui n'a pas assisté à la bataille, et qu'il brûle de tenir en son pouvoir, pour lui pardonner, on n'en peut pas douter. Mais Caton ne lui laissera pas remporter ce facile triomphe ; puisque les dieux ne sont pas de son parti, il lui reste dans la mort une porte toujours ouverte pour échapper à la clémence de son vainqueur. Et, en effet, la seule conclusion logique du stoïcisme, c'est le suicide ! Cette noble et triste doctrine, où l'homme se tient lieu de Dieu à lui-même, n'a pas de solution dans l'autre vie, et n'aboutit qu'au néant ; son dernier mot, quand tout nous a trompés, c'est de sortir de celle-ci ; la dernière révolte de l'orgueil, qui en est la base, c'est de rendre aux dieux, lorsque la lassitude de vivre nous prend, ce don stérile de l'existence, et de déserter le poste où ils nous ont placés.

Quand je lis dans Plutarque la mort de Caton, la tristesse me prend, et je ne sais plus de quel côté me ranger, ne voulant ni vivre sous César, ni mourir avec Caton ! Lorsque je

vois ce grand homme, si ferme et si doux à la fois, si occupé des autres jusqu'à ses derniers moments, s'emporter contre l'esclave qui, par ordre de son fils, lui refuse son épée, et se blesser en le frappant, je me dis : Est-ce donc là cette sagesse antique si vantée, et y chercherons-nous notre modèle ? Non ! ce n'est pas encore là la vraie grandeur, et je sais des morts moins célèbres qui me touchent plus que celle-là. « O Caton, s'écrie César, « en apprenant sa fin, je t'envie la gloire de « ton trépas, puisque tu m'as envié celle de « te donner la vie ! » Ce qui ne l'empêchera pas un peu plus tard de poursuivre encore de sa plume celui qu'il ne peut plus combattre avec l'épée ; car le souvenir même de cet austère défenseur des lois l'importune, et Caton mort lui fait presque autant de peur que Caton vivant !

La guerre d'Afrique a duré cinq mois. Après avoir pardonné au fils de Caton, comme pour montrer au monde comment il aurait traité le père ; après avoir réduit la Numidie en province romaine, César revient à Rome,

mais non plus tel qu'il en était parti. L'ivresse du succès, de ce succès continu qui ne peut pas être l'œuvre du hasard, et que les conquérants appellent leur étoile, perce dans son attitude, dans son langage. Lui si sobre d'ordinaire et si maître de lui, il se vante « d'a« voir donné la paix au monde, et fermé les « plaies de la guerre civile. » Le sénat, il est vrai, par les basses flatteries sous lesquelles il déguise sa peur, ajoute encore à cette ivresse. Ses décrets adulateurs dépassent même le niveau de l'obéissance publique et les prétentions de César. Ainsi l'on célébrera par quarante jours de fêtes ses victoires en Afrique. Le char du vainqueur sera attelé de quatre chevaux blancs. Sa statue, sur un char de triomphe, se dressera dans le Capitole, en face de celle de Jupiter, avec cette inscription : *A César, demi-dieu*. Ici-bas enfin, en attendant l'Olympe, la dictature lui sera continuée pour dix ans.

Mais au fond, malgré tous ces témoignages d'une joie officielle, l'inquiétude se cache sous l'admiration; derrière César on a peur de

rencontrer Sylla. Le dictateur s'en aperçoit, et, dans une harangue solennelle, il daigne rassurer le sénat, Rome et le monde sur l'usage qu'il compte faire de ce pouvoir sans bornes et sans contrôle. « Ne vous imaginez « pas, dit-il, que je pense à prendre Sylla « pour modèle. Je veux être votre chef, et « non votre maître; vous gouverner, et non « vous tyranniser. S'agira-t-il de vous servir, « je serai consul et dictateur; mais pour « faire du mal à quelqu'un, je ne serai plus « qu'un simple citoyen. »

On peut l'affirmer sans crainte, César était de bonne foi quand il parlait ainsi. Porté par un concours inouï de circonstances sur le faîte le plus élevé où jamais homme fût monté depuis Alexandre, il n'avait plus qu'une ambition, c'était celle de se faire aimer. Mais, juste châtiment de son usurpation, et des voies criminelles qui l'y ont conduit! sous peine de se livrer désarmé aux poignards des assassins, il ne lui est pas permis de cesser de se faire craindre. Il l'a essayé, on sait avec quel succès! Quand on a employé les deux tiers de

sa vie à conspirer contre les lois avec tous les mauvais citoyens, il est trop tard pour rallier à soi les bons, et réédifier tout ce qu'on a détruit. On ne change pas de voie après une carrière comme celle de César ; qu'elle mène au trône ou à l'abîme, il faut la suivre jusqu'au bout.

Après avoir rassuré Rome, César a besoin de l'occuper. Dans quatre triomphes successifs, il étale sous les yeux du peuple les trophées de sa quadruple victoire sur les Gaules, l'Egypte, le Pont et l'Afrique, représentée par le fils de Juba. Par un reste de pudeur, il épargne à sa patrie l'affront d'un triomphe sur Afranius et Scipion : il ne veut pas glorifier le souvenir de ces luttes fratricides, où le sang romain a coulé des deux côtés. Un faste inouï préside à ces solennités, où la République expirante semble célébrer ses propres funérailles.

De tous ces triomphes, le plus splendide, le plus vraiment glorieux, c'est celui des Gaules. Une seule tache le flétrit, c'est de voir traîner sur le char du vainqueur, parmi les cap-

tifs qui le décorent, ce noble Vercingétorix, qui sut donner un instant à la Gaule l'unité sans laquelle elle ne pouvait résister à César. Depuis six ans, il attendait dans les fers cette suprême honte d'orner le triomphe de son vainqueur. Le soir même, il fut étranglé dans son cachot. Son crime, on le sait, c'était d'avoir défendu contre l'étranger l'indépendance de son pays! La nuit venue, César, par une pompe puérile, monta au Capitole à la lueur des lustres portés par quarante éléphants; il gravit à genoux les degrés du Capitole, symbole expressif de l'ambition qui s'abaisse pour monter, et, pour cette fois du moins, le demi-dieu s'inclina devant le Dieu protecteur de Rome, et reconnut sa suprématie.

Les largesses de César à ses soldats et au peuple dépassent les bornes d'une fortune privée; elles épuiseraient la fortune de Rome, si ce n'était pas en même temps celle du monde. A chacun de ses vétérans 2,500 francs, sans parler des terres qu'il leur distribue. A chaque homme du peuple, dix boisseaux de blé, dix livres d'huile et 50 francs par tête;

Appien évalue à 65 mille talents (325 millions de francs) l'or étalé par lui dans son triomphe, comme fruit de ses victoires. Un festin de 22 mille tables à trois lits réunit la ville entière, conviée à cette solennelle inauguration de l'Empire. Mais le nombre des citoyens a diminué de plus de moitié depuis les dernières guerres. De tout temps, on le voit, la gloire a coûté cher, et les peuples la sèment, mais ne la récoltent pas! Le cirque, recouvert d'un *velarium* de soie, reçoit dans son enceinte la moitié de la cité. Des jeux gigantesques, qui durent plusieurs jours, des centaines de couples de gladiateurs, des chevaliers mêmes qui combattent dans l'arène, apportent Pharsale sous les yeux des spectateurs. La fête est digne de Rome, le sang y a coulé à flots!

Mais au milieu de ces fêtes de la servitude, la vieille liberté romaine se fait jour par plus d'un côté. César a forcé un chevalier, Laberius, célèbre par son talent pour les *mimes*, imités de la Grèce, à déshonorer son ordre et lui-même en jouant un rôle dans

une de ses pièces. Laberius obéit en frémissant, et se venge par mainte allusion mordante : « Romains, s'écrie un de ses person- « nages, nous perdons notre liberté ! — Celui « que tout le monde craint doit craindre tout « le monde ! » Et tous les regards se dirigent du côté de César, tandis que Laberius, comme il le dit amèrement de lui-même, « sorti che- « valier de sa maison, y rentre comédien. »

Une autre liberté proteste, plus cynique et plus mordante encore que celle du théâtre : ce sont les chants familiers dont les soldats romains saluent le triomphe de leur général, chants où la satire sert d'ombre à l'éloge. Les mœurs infâmes de César, les souillures de sa jeunesse à la cour de Nicomède sont rappelées sans pitié par la verve grossière de ses compagnons d'armes ; et ces railleries vengeresses, il est obligé de les subir, car il a encore besoin de ses vétérans, et ne peut pas les licencier. Il a eu beau les combler de ses dons, ils se trouvent encore trop peu payés, en se rappelant tout ce qu'ils ont fait pour lui, et en comparant leur part à la sienne.

Ce triomphe, toutefois, n'est pas une vaine solennité; c'est le point de départ d'une ère nouvelle, la première étape de l'Empire. César triomphe, non sur l'Afrique, mais sur les lois, captives derrière son char avec le fils de Juba; sur Rome elle-même, prise d'assaut par les barbares qui, non contents de peupler ses armées, viennent encore siéger dans son sénat. Des centurions, des Gaulois à demi barbares y sont admis, « comme à une école où « ils vont apprendre le latin ». Rome se venge, en les bafouant, de ses rudes conquérants : des affiches invitent les citoyens à « ne pas « montrer aux nouveaux sénateurs le chemin « du sénat ». L'esprit, on le voit, est de tous les temps et de tous les pays; il a toujours consolé les vaincus, et prononcé l'oraison funèbre des libertés mortes. « César triomphant, « dit-on encore, traîne au sénat les Gaulois « conquis! » Mais ce n'est pas seulement la Gaule, c'est l'univers que César affranchit, pour se faire pardonner Rome asservie. Singulier contraste! Les vrais, les seuls vaincus de cette grande journée, ce sont les Romains.

Ils ont cru vaincre à Pharsale et à Thapsus, et ils ont vaincu en effet, mais hélas, ce n'était pas pour eux!

Avant d'étudier les réformes accomplies par César et ses plans d'organisation, un mot encore sur le dernier acte de ce sanglant drame. César ne se sent pas assez solidement assis pour donner la forme définitive à l'Empire qu'il veut fonder; il a besoin d'une victoire de plus pour le consolider. Décidé à en finir avec les fils de Pompée, il sent la nécessité de payer encore une fois de sa personne, et part pour l'Espagne. Ses vétérans, fatigués et repus, s'arrachent à regret à leur repos. César lui-même est las de voir toujours tout remettre en question. Aussi, dès le début de la campagne, annonce-t-il qu'il ne fera pas de quartier, et il tient parole. Des deux côtés, dans ces longues et atroces guerres, les âmes se sont endurcies, et comme elle est sans fin, la lutte est sans pitié.

A Munda, dernière et décisive journée qui tranche le destin de l'Empire, Cnéius Pompée a l'avantage du terrain et du nombre.

Les césariens, découragés, refusent de se battre. César est malade comme à Thapsus; sa fortune chancelle un instant, et déjà, ne voulant pas survivre à sa fortune, il songe à se donner la mort. Mais il aime mieux mourir de la main de ses ennemis : désespéré, il saute à bas de son cheval, arrache une aigle des mains de celui qui la porte, et marche en avant. Ses vétérans, honteux de leur faiblesse, le suivent, sans hésiter cette fois. La victoire lui reste enfin, conquise par ce dernier effort : trente mille pompéiens demeurent sur le carreau, et César n'a perdu qu'un millier de soldats. Labienus, Varus, Cn. Pompée sont parmi les morts. « J'ai souvent com-
« battu pour la victoire, dit amèrement le
« vainqueur, mais aujourd'hui, j'ai combattu
» pour la vie! »

Après Munda, toute résistance a cessé. Le second fils de Pompée est en fuite, le parti pompéien est dissous : ses chefs iront, ou flatter leur nouveau maître, ou conspirer contre lui. César ne veut pas sévir contre l'Espagne, mais il lui fait acheter son pardon, et

la rançonne sans pitié, en dépouillant même ses temples. Il fait argent de tout, et vend jusqu'au droit de bourgeoisie romaine. Son neveu et son favori, le jeune Octave, retenu par la maladie, n'a pas pu faire la campagne avec lui; César qui l'a adopté, et se prépare en lui un héritier, le fait revêtir, à dix-huit ans, du sacerdoce suprême, et l'associera à son triomphe.

VII

PLANS ET RÉFORMES DE CÉSAR.

Après huit mois donnés à soumettre l'Espagne et à la pacifier, César revient à Rome, aigri, mécontent, avec les soucis sans les joies du succès. Plus de ménagements pour l'opinion qui ne l'a pas assez soutenu : il ne craint pas de triompher des fils de Pompée ; ne sont-ce pas des ennemis publics, puisque ce sont les siens ? D'ailleurs, c'est sa dernière guerre, cette fois, il va laisser la terre se reposer : plus d'ennemis, plus de luttes pour l'empire ou pour la liberté, ensevelie à Pharsale sous sa victoire ! Rome n'en est plus à se révolter contre lui, mais elle a senti ce dernier affront, et en veut à César de triompher ainsi des malheurs de la patrie. Peut-être, livré à lui-même, le vainqueur de

Munda eût-il eu la prudence de s'abstenir d'un triomphe sacrilége; mais le sénat, en *se ruant*, comme dit Tacite, vers la servitude, pousse encore son maître sur la pente où il eût fallu le retenir. En votant pour cette victoire fratricide cinquante jours de fêtes, il a enseigné à César à n'en pas rougir!

La position du dictateur est aussi difficile qu'elle est grande : pour lui, comme l'a fort bien remarqué Momsen, les vraies difficultés commencent avec la victoire, de même que pour notre Henri IV et pour Guillaume III d'Angleterre. Et d'abord, à cette position nouvelle, sans précédents dans le passé, il faut un nom nouveau comme elle, un nom qui ne froisse ni les préjugés, ni les souvenirs populaires. Celui de roi, le seul dont César ait envie, est hors de question. Celui de dictateur, même perpétuel, que le sénat lui a décerné, suppose un pouvoir exceptionnel qui ne peut ni se transmettre, ni rien fonder. Ceux de consul ou de tribun n'expriment qu'une autorité temporaire et partagée; il aime mieux en faire des noms vides de sens,

et les abandonner à des subalternes. Au tribunat, seulement, il emprunte l'incarnation en sa personne de la puissance populaire, et *l'inviolabilité*, faible rempart contre le poignard des assassins.

Mais le sénat a beau entasser sur lui des titres creux et sonores comme ceux de *libérateur du monde* et de *père de la patrie*, il y manque l'expression d'un pouvoir réel, permanent, héréditaire surtout, rêve de tous les ambitieux parvenus qui, dès qu'ils règnent, aspirent à durer. Enfin, il s'arrête de préférence au nom d'*Imperator*, qui, sans faire encore de lui un empereur, en fait plus qu'un *général*, car il lui confère le commandement de toutes les armées. Dès lors, tous les pouvoirs, civils et militaires, se trouvent concentrés dans ses mains : le peuple, dont ils émanent, le sénat qui les a votés, sont désormais impuissants à les reprendre. Dans cette autorité, aussi vague qu'étendue, dont nul ne peut définir ni la source, ni les limites, on retrouve quelques traces de la vieille royauté romaine, s'appuyant au besoin sur

le peuple pour combattre l'aristocratie, et se continuant par une sorte d'hérédité bâtarde dont l'adoption est la base.

A cette royauté nouvelle, il faut une cour, et les courtisans sont trouvés : ce sont tous ceux qui ont servi César, et qui, déjà payés par lui, réclament encore leur salaire. Il est loin pourtant d'être ingrat, car il n'oublie jamais un service rendu. Il a le culte de la reconnaissance, et dit tout haut que « si des « voleurs ou des assassins l'avaient aidé à « élever sa fortune, il se croirait obligé de « leur en tenir compte ; » or, on va loin avec de pareils principes ! Déjà, comme en Orient, le despote devient difficile à approcher, et n'est plus visible qu'à ses heures, et pour ses familiers seulement. Cicéron lui-même se plaint des *indignités* qu'il faut subir pour arriver jusqu'à lui.

Une noblesse nouvelle, champignon toujours prêt à pousser sur le terrain des cours, vient remplacer l'ancienne, réduite à une vingtaine de familles, décimées par les proscriptions et les guerres civiles. Parmi les nou-

veaux patriciens, nous n'en connaissons que deux, Octave et Cicéron. Le premier l'était de droit, comme issu du même sang que le maître. Quant à Cicéron, nous ne voyons pas ce qu'il a gagné à se laisser anoblir, tandis qu'en refusant, il demeurait lui-même, et se vengeait des longs mépris du patriciat pour lui.

Le sénat, descendu au rôle d'assemblée consultative, qui donne son avis...., quand on le lui demande, est peuplé des créatures du prince, et donne à tous l'exemple et la leçon de l'obéissance. Comme le sénat, l'assemblée du peuple subsiste, au moins de nom; elle demeure, avec le pouvoir impérial, l'expression collective de la souveraineté nationale. Mais en réalité, il n'y a plus qu'un pouvoir, celui de César; qu'une loi, sa volonté. Les instruments qu'il daigne employer peuvent changer de nom, de place, de fonction; mais du sénat aux comices, en descendant tous les échelons de cette hiérarchie qui n'est plus qu'une ombre vaine du passé, ce que vous retrouvez au fond de tout,

c'est l'œil, la main, la direction du maître. On le voit, l'idée de déguiser le despotisme sous le masque de la démocratie n'est pas aussi neuve qu'on le croit d'ordinaire, et César lui-même ne l'a pas inventée. Du reste, dans les mensonges de ce genre, il n'y a de trompés que ceux qui veulent l'être. Les peuples, s'ils sont dupes un moment, sont bien vite désabusés, et laissent l'illusion à ceux qui ont intérêt à la faire vivre.

Quant aux autres magistratures, consulat, questure, édilité, préture, tribunat, César les laisse subsister toutes, se réservant de les remplir ou de les laisser vacantes au gré de son caprice. Et pourquoi les supprimerait-il? Aucune ne confère une autorité assez réelle pour faire ombrage à ce pouvoir de qui émanent tous les autres. Mais j'oubliais un titre que le sénat, dans sa servilité maladroite, ose donner à César, c'est celui de ***Réformateur des mœurs***. Etrange ironie, insulte à la pudeur publique, dirais-je, s'il y avait encore à Rome une pudeur publique! Le *galant chauve*, comme l'appelaient ses soldats, est

autorisé à porter constamment une couronne de lauriers; et sous cet emblème de gloire, le vainqueur de Pharsale, le croirait-on, se réjouit de cacher sa calvitie! Enfin, le nouveau *censeur des mœurs* loge sous le même toit Calpurnie, son épouse, Cléopâtre, sa concubine, et son fils Césarion, dont il veut faire un roi d'Egypte, n'en pouvant faire un empereur; et Rome, qui eût pardonné au scandale, s'il ne fût pas sorti de ses murs, s'alarme de voir son maître aux genoux d'une étrangère, et craint de se voir sacrifiée.

Il faut le reconnaître pourtant, à cette époque culminante de la carrière de César, ce n'est plus le mal qui domine, c'est le bien. La plus belle page de cette grande vie, c'est toujours sa clémence, qui ne se lasse ni ne s'épuise, et vient même au-devant de ceux qui ne la réclament pas. Ainsi Marcellus, consul à l'époque de la bataille de Pharsale, était un de ces nobles cœurs comme il en restait peu dans Rome, depuis la mort de Caton. Ne pouvant plus croire à la République, ne voulant pas se résigner à l'Empire, il s'était con-



damné à un exil volontaire. Retiré à Mitylène, il s'y consolait du malheur des temps par l'étude et la philosophie, et s'attirait ce bel éloge de Cicéron : « J'ai vu, fait-il dire à « Brutus, Marcellus dans sa retraite, jouissant « de tout le bonheur que comporte la nature « humaine...., et quand il m'a fallu repartir « sans lui, il m'a semblé que c'était bien « plutôt moi qui allais en exil que lui qui y « restait. » Et Sénèque d'ajouter : « Quelle « gloire pour Marcellus que dans son exil, « il ait fait envie à Brutus, et honte à César ! »

Avec une âme ainsi faite, il fallait que le pardon vînt chercher Marcellus, car il n'était pas homme à courir après lui. Tout ce que purent lui arracher les instances de ses amis, c'est qu'il ne s'opposât pas à ce qu'on demandât pour lui la permission de revenir à Rome. Alors, en plein sénat, le frère de l'exilé vint se jeter aux pieds du dictateur, et tous les sénateurs intercédèrent avec lui. César se fit un peu prier, se plaignant des hauteurs de Marcellus et de ses âpres censures; puis il

finit par se laisser fléchir, sa magnanimité native étant ici d'accord avec sa politique. Cicéron, jusqu'à ce moment, avait gardé dans le sénat un silence assez digne, qui lui pesait peut-être. Il jugea l'heure favorable pour le rompre, à la grande joie de César, qui s'attristait de ce silence improbateur, et regrettait cette grande voix dont l'éclat manquait à son règne.

C'est alors que Cicéron improvisa cette immortelle harangue, le *pro Marcello*, où, avec un enthousiasme sincère, mais qui va jusqu'au dithyrambe, il élève aux nues cet acte mémorable de clémence. L'illustre orateur, heureux de pouvoir louer César sans bassesse, sait dans la flatterie même mettre de la dignité. Il rappelle au vainqueur, pour mieux faire ressortir sa clémence, que lui-même a combattu dans les rangs opposés, et qu'il plaide en ce moment devant lui pour un de ses complices. Dans ce sénat muet, où tout ce qui ne flatte pas se tait, il ose faire entendre des paroles comme celles-ci : « Je « souffre de voir le destin de la République,

« qui doit être immortelle, dépendre de la « vie d'un homme mortel... Vous avez beau- « coup fait pour enlever l'admiration des « hommes, pas assez pour leurs éloges. » Noble langage que César était assez grand pour comprendre, et qui honore celui qui l'écoute autant que celui qui le tient !

Mais bientôt Cicéron, effrayé de son courage, et ne voulant pas désavouer son passé, sent le besoin de se le faire pardonner. César avait laissé échapper ces mots où perçait un pressentiment sinistre : « J'ai assez vécu pour « la nature, et assez pour ma gloire ! » Cicéron s'empresse d'y répondre, en faisant parade, pour son ancien adversaire, d'un dévouement qui nous étonne : « Tu n'es pas né « pour toi seul, lui dit-il, et tu te dois à tous. « Le salut public repose sur toi ; tu as ton « œuvre à faire, et tu en as à peine jeté les « fondements... Si tu crois que quelque dan- « ger menace ta vie, nous serons là pour « veiller sur toi nuit et jour, et te faire au be- « soin un rempart de nos corps ! » Langage au moins étrange, et qui contraste avec la

joie peu décente dont l'avocat de Marcellus devait saluer l'assassinat de César!

Quintus Ligarius, l'un des vaincus de Thapsus, avait été condamné à l'exil. Ses frères, partisans dévoués de César, et Cicéron, son ami, intercédèrent pour lui auprès du dictateur; mais un des anciens complices de Ligarius s'étant porté son accusateur, la cause fut renvoyée devant les tribunaux, et Cicéron se chargea de la plaider. César, curieux d'entendre l'illustre orateur, voulut présider l'audience. Au fond du cœur, il ne se souciait guère de pardonner à un de ses plus irréconciliables ennemis, et Ligarius était d'avance condamné. César s'était armé contre sa propre clémence, mais non contre l'éloquence de Cicéron. A mesure que celui-ci parlait, on voyait le juge se troubler et changer de couleur. Chacun des sentiments qu'exprimait l'orateur se peignait sur ce front, impassible d'ordinaire et fermé comme un livre. Mais quand Cicéron parla de cette clémence immortelle de César dans un langage qui l'égalait en grandeur; quand il rappela

ses propres torts pour atténuer ceux de son client, et les faire envelopper dans le même pardon; quand il évoqua Pharsale et ses dangers, et César deux fois vainqueur, par les armes et par la clémence, on vit trembler et s'agiter sur son siége le maître du monde; les pièces du procès s'échappèrent de ses mains, et César vaincu, en pardonnant malgré lui à Ligarius, décerna à l'éloquence la palme la plus glorieuse qu'elle ait jamais obtenue.

Il nous en coûte de quitter Cicéron, même pour revenir à César. On se sent attiré malgré soi vers cette aimable et facile nature, portée d'instinct vers l'honnête, et à qui il n'a manqué que la force de n'en jamais dévier. Dépaysé dans Rome comme un vrai citoyen d'Athènes, cet esprit mobile et charmant se sent mal à l'aise dans des temps trop rudes et trop agités pour lui. Les lettres, il est vrai, sont sa consolation et son refuge, mais il est toujours prêt à les quitter pour la politique, et cette ambition, pour laquelle il n'était pas né, a fini par lui coûter la vie. Aussi,

même au sein du port, regrette-t-il la tempête. Sa position d'ailleurs est diminuée, comme toute les positions politiques, effacées désormais au profit d'une seule. Il a cessé d'être l'arbitre du sénat, que son nom sert encore à décorer, mais où son astre a pâli, où sa voix a cessé de se faire entendre. Certes, pour un ennemi rallié, il n'a point à se plaindre de César, mais il ne comptera jamais parmi les familiers du maître; la place est prise depuis longtemps, et, dans les affaires graves, César ne prend conseil que de lui-même.

Mais les chagrins de Cicéron sont trop vifs pour durer. Après avoir pleuré la patrie « plus « amèrement et plus longtemps, nous dit-il, « que jamais mère n'a pleuré son fils, » il fait comme tant d'autres, il se résigne, et sa gaieté revient peu à peu. L'épigramme, d'ailleurs, ne l'a-t-elle pas toujours consolé de tous ses maux? Il raille agréablement le nouveau régime, tout en faisant les honneurs de lui-même avec une grâce infinie : « J'occu« pais la poupe autrefois, écrit-il, et je tenais

« le gouvernail; maintenant, à peine y a-t-il
« pour moi place à la sentine. Que je sois à
« Naples ou à Rome, si mon nom se présente
« à la mémoire de César, on l'inscrit au bas
« d'un sénatus-consulte qui, dressé dit-on à
« ma requête, arrive en Syrie ou en Arménie
« avant que je sache un mot de l'affaire; et des rois m'écrivent pour me re-
« mercier de leur avoir conservé leur trône,
« quand j'ignorais même qu'ils fussent nés! »

Du reste, il s'est créé une occupation qui lui vaut de hautes amitiés, et lui donne accès à l'oreille du maître : il enseigne la philosophie et les lettres aux familiers de César. « Comme
« Denys le tyran, dit-il plaisamment, j'ai ou-
« vert à Corinthe une école de rhétorique. »
Ses élèves, disciples d'Epicure, Hirtius, Dolabella, Balbus, le payent en dîners fins et en menus services qui ont leur prix, dans cette cour moins lettrée que son maître, et où les armes ont détrôné la toge. Et puis, sous un despote littérateur, un courtisan comme Cicéron ne peut pas longtemps rester en disgrâce. Quand on le néglige, il écrit sa *Vie de*

Caton, et a le courage de la publier du vivant du dictateur. Celui-ci, au lieu de la proscrire, a le bon goût de la louer et d'y répondre par son *Anti-Caton*, opposant ainsi plaidoyer à plaidoyer, et prenant, comme un simple mortel, le public pour juge.

Laissons maintenant Cicéron pour revenir à César, et ne le plus quitter jusqu'à sa fin. L'an 44 av. J.-C., le dernier de sa vie et de la République, va s'ouvrir : il faut pourvoir au consulat, au moins de nom. Le dictateur perpétuel, qui l'a refusé pour dix ans, daigne l'accepter cette fois, mais pour trois mois seulement. Il se donne pour collègue Antoine, rentré en grâce avec lui, car César ne se brouille jamais pour longtemps avec ceux qui l'ont servi, et peuvent le servir encore. Il nomme de nouveau Lépidus son *maître de cavalerie*, la seule dignité réelle dans l'Etat, car toutes les autres ne sont plus que des noms. Le dictateur prépare Rome à une nouvelle absence, et se croit, à tort, assez sûr d'elle pour oser la quitter.

A peine arrivé au terme de ses vœux, Cé-

sar était déjà las de l'inaction. Comme son esprit, son corps avait besoin de mouvement; sa santé, languissante dans le repos, puisait dans l'action une vigueur nouvelle. Plutarque, pour faire de César un pendant d'Alexandre, lui prête le projet d'arrondir, aux dépens des barbares de l'Est et du Nord, l'empire qu'il voulait fonder. Son plan, nous dit-il, c'était de prendre à rebours le monde de la barbarie, en commençant par les Parthes, danger et honte de Rome depuis la mort de Crassus; d'entrer ensuite par l'Hyrcanie et l'est de la mer Caspienne dans ces vagues régions où errent les Scythes et les Sarmates; de soumettre tous ces peuples, après eux les Germains, et de rentrer dans l'empire par le Rhin, après en être sorti par l'Euphrate.

Osons le dire, excepté les Parthes que Rome avait intérêt, non à conquérir, mais à refouler dans leurs déserts, tout ce plan n'était qu'une splendide folie, qu'Alexandre s'était contenté de rêver, et que dut repousser bien loin l'esprit pratique de César. Le plus pressé pour Rome et pour lui, après avoir châtié les

Parthes, c'était de civiliser la Gaule et l'Espagne, et d'achever ainsi leur conquête. Avec l'Euphrate, le Danube, le Rhin et la mer pour frontières, l'empire avait atteint ses limites normales, et plus tard, sous Trajan, il ne se trouvera pas bien de les avoir dépassées.

Mais j'ai hâte d'arriver à des titres plus sérieux, aux réformes accomplies par César, et à ses plans de régénération de Rome et du monde, plans dignes de ce génie large et vraiment humain, mais que la mort ne lui a pas laissé le temps de réaliser. Le premier, c'était de refaire à Rome une population libre avec les provinciaux; d'en appeler l'élite dans le sénat, et de renvoyer en échange aux provinces, par un système régulier de colonisation, le trop plein de la grande cité. Une nuit il voit en songe une grande armée qui pleure en lui demandant de relever Carthage de ses ruines. Il se réveille en sursaut, et écrit sur ses tablettes : « Coloniser Carthage! » Et ce qu'il a dit, il le fait; il envoie quatre-vingt mille citoyens romains repeupler Carthage et

Corinthe, et le monde charmé d'applaudir à cette grande réparation!

Ainsi, dans le programme de César, le sénat fût devenu la vivante représentation de l'univers soumis, et Rome son centre politique et sa plus haute expression. Certes, si jamais homme fut excusable de rêver l'unité matérielle du genre humain, avec la force pour ciment, ce fut celui qui fonda l'Empire, et rassembla un instant l'univers sous sa main. Mais après Rome et après César, les rêves de monarchie universelle sont finis pour jamais. Ils ont fait place à une ambition plus haute et moins personnelle, où les peuples ont succédé aux rois : c'est de répandre sur le globe entier, déjà tributaire de notre industrie, la civilisation, les langues, et la foi de notre vieux continent.

Ces projets de César répondaient aux idées alors régnantes, et au besoin de conciliation et de paix qui s'était emparé de tous les esprits; car le plus beau privilége du génie, c'est de marcher le premier dans la voie que tout le monde suit. Mentionnons encore quel-

ques autres projets, moins grands, mais non pas moins utiles. Il voulait, nous dit-on, couper l'isthme de Corinthe, et unir la mer Ionienne à la mer Egée, noble entreprise qui égale presque en audace celle de l'Hercule phénicien, séparant l'Europe de l'Afrique, et ouvrant l'Océan aux navires de Sidon. Il voulait aussi creuser un nouveau lit au Tibre, ouvrir un canal de Rome à Terracine, dessécher les marais Pontins, relever cette rive noyée où les fleuves ne coulent pas, endiguer la mer comme elle l'est en Hollande, et amener à Rome le commerce de l'univers, en faisant d'Ostie un port digne de la ville éternelle. On sent ici le génie pratique de César, si supérieur à celui d'Alexandre : il aime l'utile, c'est-à-dire ce qui dure, la seule de toutes les gloires des conquérants dont les peuples leur sachent gré !

Mais le monde matériel ne suffit pas à son ambition : la refonte des lois et leur codification entrent aussi dans ses vastes projets. Les conquêtes passent et les codes demeurent; et puis, c'est bien le moins qu'on régularise le

droit civil, quand on supprime les droits politiques, et qu'on protége les intérêts, quand on asservit les consciences. Cet esprit organisateur a besoin de porter l'ordre et la lumière dans le chaos de la législation romaine qui, s'améliorant sans cesse pendant tout l'Empire, n'atteindra sa forme définitive que sous Justinien, cinq siècles après César. Ainsi, à mesure que la société se dissout, on la voit prendre une forme plus régulière et plus savante; comme César expirant, elle se drape dans sa toge avant que de mourir. D'autres réformes s'ajoutent à ces créations nouvelles: une carte de l'Empire, levée par des géomètres grecs, rassemble le monde romain sous les yeux de son maître. Les tribunaux sont purgés des magistrats corrompus et prévaricateurs. Le sénat, composé d'éléments pris au hasard et sans choix, est épuré, et César y appelle les notables de la Gaule et de l'Espagne, en attendant ceux des autres provinces.

Deux pamphlets, attribués à Salluste l'historien, se rattachent à cette heure solennelle

de la vie de César. On n'en connaît que quelques fragments : « Saisis (*capesse*), dit-il au « vainqueur de Pharsale, l'Empire qui s'af- « faisse de vieillesse; ne livre pas le monde « aux ravages des guerres civiles. Saisis-le, « au nom des dieux, pacifie la terre et les « mers. Ecrase la noblesse, augmente le sé- « nat en nombre pour le diminuer en crédit. « On dira que tu fondes une royauté, ne t'en « inquiète pas! » Ces conseils-là, on les entend d'ici, ils sont de tous les temps et de tous les régimes; les Césars de toute date ont au fond de leur cœur une voix qui les leur crie, et n'ont pas besoin de Sallustes pour les leur répéter!

VIII

ASSASSINAT DE CÉSAR. — RÉSUMÉ.

Quand César a été vraiment grand, nous ne lui avons certes pas marchandé les éloges; mais l'homme perce sous le héros, et bien des petitesses se mêlent à cette incontestable grandeur. La flatterie qui l'obsède est devenue sans bornes comme son pouvoir; ses ennemis mêmes l'invitent à en abuser, et le précipitent sur sa pente. A force de respirer l'encens dont on l'enivre, cette tête si ferme finit par se troubler. Le sénat le pousse à la tyrannie, et l'en absout d'avance à force de bassesse. Ne sachant plus quels honneurs inventer pour ce maître blasé à qui l'on accorde tout, excepté le seul titre auquel il aspire, le sénat décerne l'hérédité de son pouvoir d'*Imperator* aux fils et aux petits-

fils qu'il n'a pas. Il vote à César une statue dans le temple de Romulus, sous le nom de *Jupiter Julius*, et une autre dans le Capitole à côté de celle des rois, avec le droit d'être inhumé dans l'enceinte de Rome, exception unique et de mauvais augure!

Tous ces hommages, qui sont une insulte à notre pauvre humanité, César ne se contente pas de les accepter, il les provoque. Mais ce n'est là qu'un chemin pour arriver à son but suprême, la royauté, et, s'il daigne se laisser faire dieu, c'est pour aboutir à être roi! Enfin est-ce lui, est-ce la lâcheté humaine qu'il faut accuser de cet étrange décret, proposé par Helvius, un de ses affidés, décret qui, flattant les goûts sensuels du maître, l'autorisait, comme un despote de l'Orient, à prendre à la fois autant de femmes qu'il voudrait? Le despote passa dieu trop tôt, et le décret n'eut pas le temps d'être présenté. Le sénat l'eût voté à coup sûr; mais, pour l'honneur de César, croyons qu'il ne l'eût pas accepté!

On l'invite à se méfier de tout le monde,

à s'entourer de gardes; mais il est entré dans la voie de la confiance, et n'en veut pas sortir, dût-il lui en coûter la vie. Il bâtit un temple à la *Clémence*, pendant que le sénat, amère dérision, en élève un à la *Liberté!* Il relève les statues de Pompée, il épargne même celles de Sylla, et au dire de Cicéron, « affermit ainsi les siennes. » Fort de tant de vies qui se rattachent à sa vie, il renvoie sa garde espagnole, malgré les instances de ses amis; il veut être gardé, non par la terreur comme Sylla, mais par sa force et par sa clémence. Il se flatte de désarmer ses ennemis à force de bienfaits, et prodigue au peuple les jeux, les festins et le blé, à ses soldats les terres et les largesses.

Et pourtant, malgré tous ses efforts, il ne peut pas parvenir à se faire aimer. Même dans cette Rome avilie, les vieux instincts de liberté se réveillent. Ne vous fiez jamais à leur sommeil, c'est le feu sous la cendre; il couve, mais il n'est pas éteint. Et puis, quand un peuple, dans une heure de crise, se résigne à mettre sa liberté en gage aux mains

d'un grand homme, et que celui-ci confisque le dépôt, il faut au moins qu'il donne l'ordre, la paix et le bien-être, en échange de cette liberté perdue. César ne demanderait pas mieux, mais il a tout un monde à rendre heureux ; lourde tâche, même pour un Trajan ou un Marc-Aurèle! Rome, après avoir régné si longtemps, ne veut pas abdiquer : les moins dociles de ses sujets, ce sont ces Romains dont Tacite dira bientôt « qu'ils ne sa« vent supporter ni la servitude, ni la liberté « tout entières! »

A toute force pourtant, Rome accepterait César pour maître, mais non pour roi, et, moins sage que son successeur, il ne se contente pas de la chose sans le nom. Il fait répandre le bruit que les Parthes ne peuvent être vaincus que par un roi, et, le terrain ainsi préparé, un jour quelques affidés le saluent de ce nom désiré. Mais le peuple murmure, au lieu de faire écho, et le dictateur, désavouant le zèle maladroit de ses amis, prononce à regret ces paroles : « Je ne m'appelle « pas roi, mais César ; » et il se retire abattu,

au milieu d'un silence improbateur auquel Rome ne l'a pas habitué.

Une autre fois, à la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe triomphale, est assis sur un trône d'or, dans la tribune aux harangues. Antoine fait mine de le ceindre du diadème; quelques applaudissements, achetés, se font entendre dans la foule. Le dictateur refuse mollement la couronne; des applaudissements frénétiques accueillent son refus, et César, désappointé, envoie consacrer le diadème à Jupiter, « seul roi des Romains ! »

Cependant, l'ivresse du pouvoir lui monte peu à peu à la tête. Lui, qui naguère pesait toutes ses paroles, en laisse échapper comme celles-ci : « La République n'est plus qu'un « nom, sans corps et sans réalité... Sylla n'a « su ce qu'il faisait quand il a abdiqué. » Il veut que l'on s'accoutume à lui parler avec plus de respect, et à tenir pour loi toute parole sortie de sa bouche. Un jour, les consuls et le sénat en corps viennent lui déférer des honneurs nouveaux. Il allait se lever, mais Balbus, son âme damnée, lui souffle à l'oreille :

« Oublies-tu que tu es César? » et il reste assis, en murmurant quelques mots sur un malaise qui l'empêche de se lever. Il demande que l'on diminue ses honneurs, au lieu de les augmenter. Le sénat se retire froissé, et César, humilié, mécontent de lui-même et des autres, découvre sa robe, et demande à haute voix qu'on le tue.

Ici se présente une question : César pouvait-il rendre aux Romains la liberté? Mais d'abord, il n'y a plus de Romains, il n'y a qu'un peuple factice et dégradé d'affranchis et de marchands de suffrages. Ce peuple, César voulait sincèrement le refaire, et peut-être, avec le temps, y eût-il réussi; mais alors, en face du peuple romain ressuscité, il eût péri, non plus sous les coups d'une oligarchie qui ne veut pas survivre à sa chute, mais sous des besoins d'affranchissement plus sérieux, et qu'il ne pouvait pas satisfaire; car la même main qui a fondé le despotisme ne peut pas fonder la liberté. « Le rêve de César, dit Mommsen, c'était d'accoupler avec le pouvoir ab-« solu le développement des libertés popu-

« laires; mais *on ne marie pas l'eau avec le feu,* « et la république antique, basée sur l'escla- « vage, devait logiquement aboutir à l'absolu- « tisme. » (T. III, p. 457.)

Le peuple a besoin d'une idole, et César a cessé d'être celle des Romains. Leur affection se tourne vers Marcus Brutus, descendant présumé du premier Brutus qui a affranchi Rome des Tarquins. Il est le neveu et le gendre de Caton qu'il est digne de continuer. Pompée autrefois a fait mourir son père, et cependant il a embrassé le parti de Pompée, comme le plus juste. Après Pharsale, il est passé avec les dieux dans le camp de César, qui a pour lui une affection presque paternelle; car il se souvient d'avoir aimé Servilie, sœur de Caton et mère de Brutus. Chose étrange! César, si peu scrupuleux pour lui-même, a toujours respecté d'instinct cette austère et mâle vertu qui l'étonne à cet âge. « Je ne sais pas, a-t-il « dit, ce que veut ce jeune homme; mais tout « ce qu'il veut, il le veut fortement. »

Si Brutus daignait se plier au rôle de courtisan, il serait le favori du dictateur qui l'a

brouillé avec Cassius, son beau-frère et son ami, en le préférant à ce dernier pour la préture urbaine. Mais cette âme trop haute se refuse à la faveur du prince; il aime mieux vivre avec les philosophes, ses maîtres, et cultiver l'éloquence au moment où elle va périr avec la liberté. Parfois le maître du monde, en voyant repousser ses avances, se sent saisi d'un sombre pressentiment : « Ce ne sont pas, « lui a-t-on entendu dire, ces gens si gras et « si bien peignés que je crains (Antoine et Do- « labella), mais ces hommes maigres et pâles « (Brutus et Cassius). » Bientôt les renseignements deviennent plus précis : on l'avertit de se méfier de Brutus, il ne peut pas s'y résoudre : « Croyez-vous, répond-il tristement, qu'il « n'attendra pas la fin de cette frêle carcasse? » — Brutus, dit-on « partout, hait la tyrannie « et Cassius le tyran. » En effet, l'inimitié de ce dernier contre César est toute personnelle : le dictateur lui a volé ses lions, jouets sanglants du peuple-roi, et ornements de ses fêtes. On excite Brutus à délivrer son pays du joug; les murs même parlent pour l'animer;

le tribunal où il rend la justice est tous les matins jonché de billets qui lui disent : « Tu « dors, Brutus? — Ou, plût à Dieu que tu « fusses encore en vie ! »

Un seul homme, après Plutarque, a compris toute la grandeur morale de ce caractère de Brutus ; c'est Shakespeare, qui en a fait le vrai héros de sa pièce, la *Mort de Jules César*, et qui s'écrie avec Cassius : « Rome est donc « devenue bien étroite qu'il n'y a plus place « dans ses murs que pour un seul homme ! » Et dans cette admirable scène où Cassius se réconcilie avec son beau-frère, et instille goutte à goutte dans son cœur sa haine contre le tyran : « Je l'ai vu, dit-il, atteint par la fièvre « en Espagne. Il a tremblé, oui, le *Dieu* a « tremblé ! Ses lèvres avilies ont perdu leur « couleur, et cet œil qui frappe le monde de « respect a éteint son éclat. Je l'ai entendu « gémir comme un simple mortel, et de cette « voix qui remplissait le forum, il a murmuré, « comme une jeune fille malade : Titinius, « donne-moi à boire. »

Un matin, les statues du dictateur se trou-

vent ceintes du bandeau royal. Deux des tribuns, se fiant à leur inviolabilité, font ôter les diadèmes, et César casse les deux tribuns comme des licteurs à ses gages. On dirait que le crime de *lèse-majesté*, ce grand ressort de la politique de Tibère, est déjà inventé. Un sourd mécontentement couve dans Rome contre le dictateur ; on lui eût passé le fond, on ne lui passe pas les dehors de la tyrannie. Jusqu'au sein du sénat, si empressé à ramper devant lui, ses ennemis sont nombreux ; on les reconnaît à leur zèle pour le compromettre en ayant l'air de le servir.

Une conspiration se trame : Cassius en est l'âme, Brutus en sera le chef. Les noms les plus honorés de Rome viennent s'y grouper autour de l'héritier de Caton. On y trouve les débris du parti aristocratique, les derniers défenseurs de la république expirante, Cimber, les deux frères Casca, Ligarius, le client de Cicéron, le racheté de l'éloquence, gracié par César. Tout ce qui a un nom dans Rome tient à honneur de conspirer. On y trouve même des familiers, des amis du dictateur,

qui l'ont suivi partout, et ont partagé toutes ses fortunes, Trebonius, Labéon, Decimus Brutus et Galba. Tous ces hommes ont aimé César, mais ils aiment encore mieux la patrie, la liberté... et les intérêts de leur caste. Quant à Cicéron, on est sûr de sa haine contre l'usurpateur, mais on ne l'est pas assez de son courage, car il en doute lui-même, et on le laisse en dehors de la conspiration. On y compte soixante membres environ, et pas un, jusqu'au jour de l'exécution, n'a trahi le redoutable secret.

Une femme même s'y enrôle : c'est Porcia, la digne femme de Brutus, la digne fille de Caton! Jalouse de tout partager avec son mari, elle ne veut pas être tenue à l'écart de son dessein, qu'elle a soupçonné. Fille et femme de stoïciens, elle veut s'aguerrir à la douleur, et se blesse profondément à la cuisse, pour s'essayer elle-même, et montrer à son mari ce qu'elle peut supporter. Ce n'est pas dans Plutarque, c'est dans Shakespeare qu'il faut lire cette scène touchante, noble et saint idéal où les tendresses de l'épouse se mêlent à l'éner-

gie de la matrone romaine, compagne des desseins et des dangers de son mari!

Le ciel même s'émeut : des présages menaçants remplissent la ville de terreur. Les augures ont désigné les Ides de mars comme l'époque de la crise : « Eh bien, dit César à l'un d'eux, « les Ides sont venues! — Oui, « mais elles ne sont pas passées! — Quelle « est la mort la plus désirable? lui demande- « t-on. — La moins attendue! » Le jour fatal arrive enfin : le sénat est convoqué, et le dictateur a promis de s'y rendre. Toutefois, vaincu par les prières de Calpurnie qu'ont effrayée des rêves sinistres, il songe à remettre la séance. Mais Decimus Brutus, l'un des conjurés, lui annonce que le sénat, se rendant enfin à ses désirs, consent à le nommer roi de tout le monde romain, l'Italie exceptée, et qu'en cette circonstance, son absence serait un affront. César cède à regret, et marche au-devant de sa destinée.

En route, on lui remet un billet qui lui dénonce toute la conspiration; mais la foule se presse autour de lui, il n'a ni le temps ni

la liberté de l'ouvrir, et il entre au sénat, tenant encore à la main ce billet qu'il ne lira pas. Les conjurés, se méfiant du dévouement et de la force corporelle d'Antoine, avaient songé à se défaire de lui en même temps que de César; mais Brutus ne veut pas tacher son entreprise de plus de sang qu'il n'est besoin d'en répandre, et il sauve cette vie qui lui coûtera la sienne. Quelques affidés occupent Antoine et l'éloignent de l'assemblée.

L'heure est venue. César entre enfin, et tous les sénateurs se lèvent pour lui faire honneur. Cimber lui demande avec instance le rappel de son frère banni, et tous les conjurés, comme pour appuyer sa requête, se groupent autour du dictateur, entouré sans s'en douter de ses plus mortels ennemis. Etonné, irrité de leur insistance, César leur reproche vivement de vouloir lui faire violence. Alors, Cimber s'attache à sa robe, comme pour le supplier, et lui découvre le haut de l'épaule. C'était le signal qu'attendaient les meurtriers : aussitôt Casca frappe le premier, au col, comme on frappe une victime devant l'autel; mais le

coup, mal dirigé, glisse et n'entre pas. La main de l'assassin a tremblé devant la grandeur de l'attentat.

« Ah! scélérat de Casca! » s'écrie César, et il tire son épée; mais les conjurés le pressent de tous côtés. Tous ceux des sénateurs qui ne sont pas dans le secret, saisis d'horreur ou d'effroi, n'osent pas défendre César. Dans leur précipitation, les meurtriers se blessent l'un l'autre en voulant le frapper. De quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des épées dirigées contre lui. Comme un lion aux abois, il rugit et se débat; la meute des conjurés s'acharne sur sa proie, et dans cette curée, chacun veut goûter de son sang; mais il fait face à tous, et se défend avec une rare présence d'esprit. Enfin Brutus, blessé lui-même à la main, le frappe à l'aine; la blessure n'était pas mortelle, mais César se sent atteint au cœur : « Et toi aussi, mon fils! » s'écrie-t-il, et cessant de lutter, il se couvre la tête avec sa robe, et s'abandonne aux coups. Il tombe enfin, percé de vingt-trois blessures, au pied de la statue de Pompée, tardive et

solennelle satisfaction que le destin réservait au vaincu de Pharsale!

Le drame ici est impuissant, la peinture seule a pu exprimer la sombre horreur de cette scène. Qui n'a vu ce tableau d'un peintre moderne, cette page d'histoire, petite par les dimensions, grande par la pensée? Le cadavre de celui qui fut César, étendu tout saignant au pied de la statue de Pompée, remplit seul le premier plan. Le sénat est vide, une muette horreur siége sur ces bancs déserts où reste seul assis un vieux sénateur, insoucieux de sa vie. Les autres ont déjà fui, reniant l'œuvre de sang dont ils ne veulent être ni vengeurs, ni complices. Les assassins s'échappent en désordre, pliant sous cette terrible responsabilité devant laquelle Brutus seul n'a pas fléchi; car ce n'est pas à ses rancunes, mais à ses convictions qu'il a immolé César!

Bientôt, une sourde rumeur se répand dans la ville : les boutiques se ferment, chacun rentre chez soi, et s'isole dans sa peur et dans son égoïsme. Les amis de César, Antoine et

Lépidus, se cachent ; Dolabella s'unit aux assassins, et brigue déjà près d'eux la place de consul que César lui destinait. Les sénateurs, froissés dès longtemps de la nullité de leur rôle, ne sont pas loin de prendre parti avec les meurtriers. Brutus et les conjurés, l'épée à la main, leurs toges teintes de leur sang et de celui du tyran, font porter devant eux au bout d'une pique le chapeau, symbole de la liberté, et appellent le peuple aux armes. Le peuple, en suspens, ne blâme ni n'approuve : il est d'avance au plus résolu, à celui qui saura lui dire ce qu'il doit penser, sentir et faire. Le lendemain, Brutus, qui s'est emparé du Capitole, harangue le peuple qui ne lui répond que par un morne silence. Il plaint César qu'il aimait, mais il respecte Brutus qu'il sait incorruptible, et il hésite, partagé entre la stupeur, le deuil et l'effroi.

Le sénat, toujours porté à louvoyer entre les deux partis, se décide enfin, sur la motion d'Antoine, à ratifier les actes du gouvernement de César, et à lui décerner les honneurs divins. Nouveau Romulus, en passant

dieu, n'a-t-il pas disparu au milieu de la tempête? Mais en revanche, le sénat partage entre les meurtriers les plus hautes dignités de la république. Brutus, généreux jusqu'à l'imprudence, a commis une première faute, c'est d'épargner Antoine, le plus résolu, le plus dangereux des amis du dictateur; il espère le ramener à son parti, et avoir par lui Lépidus et l'armée. Malgré les avis de Cicéron, qui l'engage à se méfier d'Antoine, Brutus commet une seconde faute, non moins grave : c'est de laisser le lieutenant de César célébrer ses obsèques sur la place publique, au lieu de jeter ses restes dans le Tibre, comme le voulaient d'abord les conjurés.

Le corps sanglant du dictateur est porté sur le forum. Antoine se charge de son oraison funèbre, et lit tout haut son testament: César lègue à chaque citoyen 70 francs, et abandonne au peuple ses somptueux jardins au delà du Tibre, avec d'autres legs non moins importants. Le peuple est ému, et déjà la pitié, à la suite de l'intérêt, se glisse dans tous les cœurs. Dans Plutarque, la scène est à peine

indiquée ; mais comme Shakespeare a saisi sur le vif ce peuple romain que le *mob* anglais lui a révélé ! Comme son génie divinateur a retrouvé et rendu, dans sa saisissante vérité, cette page familière d'une grande histoire !

Antoine se garde bien d'accuser Brutus, plus vénéré dans Rome que vraiment populaire ; mais à la lecture du testament de César, habilement commenté, une irrésistible explosion de douleur et de regrets soulève tout le forum. Antoine ose alors davantage : il montre au peuple la toge sanglante de César, son corps tout labouré de blessures, d'où le sang coule encore. Le peuple, hors de lui, entasse les bancs et les tables pour célébrer lui-même les funérailles de son libérateur. Aux regrets a succédé la fureur : il veut mettre le feu aux maisons des conjurés. Bien leur en a pris de s'y retrancher comme dans un fort, et d'armer leurs esclaves, car nul n'est plus en sûreté chez soi : la société, au milieu de toutes ces passions déchaînées et de ce mépris des lois, dont César a donné le premier l'exemple, s'est constituée sur le pied de guerre. Le pouvoir

appartient désormais à qui l'osera prendre!

Troisième faute : Brutus quitte la ville, où le respect pour lui a survécu à l'affection, laissant ainsi la place à Antoine, dont la feinte modération n'a trompé personne, et en qui l'on pressent déjà un héritier de César. Absent, Brutus donne au peuple des jeux magnifiques, dans le vain espoir de le rallier à sa cause. Mais cet élève de la sagesse grecque ne devrait pas ignorer qu'il ne suffit pas d'amuser le peuple, ni même de le nourrir; il faut l'occuper, le saisir par l'âme plus encore que par les yeux, et César seul a su le posséder par tous ces côtés à la fois. Aussi l'avenir n'est-il ni à ce rêveur de vertu qu'on appelle Brutus, ni à ce grossier soldat qui a nom Antoine, mais à ce rusé Octave, à ce poltron heureux, qui vient, en traînant la jambe, recueillir l'héritage de son oncle, et s'emparer par surprise de l'Empire, comme le renard après le lion.

Brutus a fait son œuvre, si c'est une œuvre que de détruire! Il a tué César, et ne peut rien de plus : il ne peut pas faire sortir la

liberté de ce cercueil, où il vient de coucher ce redoutable ennemi des lois et de son pays, dont il fut à la fois la gloire et le fléau. La liberté était morte avant César, et elle ne peut pas plus ressusciter que lui! Que reste-t-il donc à faire pour Brutus? A combattre, sans espoir et sans but, car il se sent vaincu d'avance, puis à mourir, comme Caton, pour une cause morte! Noble et sainte figure, qu'on ne peut pas contempler sans douleur, car, à l'inverse de Caton, qu'on admire sans l'aimer, on aime encore Brutus, même en le blâmant! Il a compris maintenant sa dernière et sa plus grande faute, celle d'avoir immolé César, sans que Rome y ait gagné ce que le monde y perdait. De là cette immense tristesse, empreinte sur le beau buste qui nous est resté de lui; de là son dernier blasphème contre la vie et contre lui-même : « Vertu, tu n'es qu'un « nom! » Blasphème, s'il en fut jamais, car s'il n'y a plus place pour la vertu dans ce triste monde, le dernier sanctuaire d'où Brutus au moins ne devrait pas la chasser, c'est l'âme d'un sage et d'un grand citoyen!

Ecoutons encore, avant de quitter Brutus, Sénèque condamner, au nom du bon sens et de l'intérêt public, ce meurtre qui a surtout à ses yeux le tort d'être inutile. « Brutus « s'est trompé, dit-il, en croyant que la li- « berté pouvait encore exister là où tout le « monde avait intérêt à commander ou à ser- « vir; que l'Etat pouvait être ramené à ses « anciennes formes, quand il avait perdu ses « anciennes mœurs; enfin que l'égalité pou- « vait régner encore, et les lois reprendre leur « empire, là où l'on avait vu tant de mil- « liers d'hommes combattre pour savoir, non « si l'on devait servir, mais qui l'on servi- « rait. Il fallait certes être bien ignorant et « de la nature humaine et de l'histoire de son « pays pour croire que, le tyran abattu, il ne « s'en trouverait pas un autre pour le recom- « mencer! » (SENECA, *de Beneficiis*, II, 20.)

Dans le meurtre de César, Sénèque ne voit qu'une faute. Je n'hésite pas, pour ma part, à y voir un crime. L'assassinat politique, dont l'antiquité a fait un dogme et presque une vertu, n'a pas plus d'excuse à mes yeux que

l'assassinat privé. Pourquoi la vie d'un tyran nous appartiendrait-elle plus que celle de tout autre individu? Comment comprendre un bourreau là où il n'y a ni tribunal, ni juges, ni accusé même, et où nous ne voyons qu'une victime? Que ce soit la religion ou la politique qui arme la main du meurtrier, le couteau qui tranche une vie d'homme, fût-ce la plus indigne, ne m'inspire que de l'horreur. En enseignant ainsi le crime à un peuple, on n'a jamais sauvé ni son pays, ni les lois, ni la liberté, et le châtiment de tous les assassinats de ce genre, depuis J. César jusqu'à Lincoln, c'est qu'ils ont toujours été inutiles.

C'est ainsi que meurt César, à 56 ans, dans la plénitude de sa force et de son génie, et Pompée ne l'a précédé que de quatre ans dans le tombeau! Il n'a pas cru aux dieux, et cependant la vengeance céleste semble poursuivre ses meurtriers qui meurent tous de male mort comme lui. Toute sa vie a tendu vers un seul but; il l'a atteint, et à peine en possession de son vœu (*voti compos*), il meurt, comme Alexandre, et le sang coule

à flots pour célébrer ses funérailles. Il est mort trop tôt, dira-t-on, pour le bonheur de Rome! Qui sait? Rêver le bien est chose plus facile que de le faire. Que César valût mieux que tout ce qui est venu après lui; que Brutus, à ce titre, ait mal fait de le tuer, nous le concédons volontiers; mais, une fois maître incontesté de ce pouvoir qui n'a jamais eu d'égal, et n'en aura jamais ici-bas, l'ivresse de la toute-puissance lui serait montée au cerveau. Ce qu'il a fait pour arriver au trône nous est un gage de ce qu'il eût pu faire pour y rester. Sa mort, du moins, a averti Auguste et Tibère, et les a rendus sobres; c'est le service le plus réel, le seul peut-être qu'elle ait rendu à Rome!

La jeunesse de César appartient au vice, son âge mûr à l'ambition, qui sait ce qu'eût été sa vieillesse? Voyez Alexandre à Babylone! Le repos est fatal à ces ardentes natures qui vivent d'étourdissement, et tombent aussitôt qu'elles s'arrêtent. Quand on aspire à régner sur un monde, que faire après qu'on l'a conquis? Quel remède à cet immense ennui

d'une ambition repue qui, retombant sur elle-même, se dévore faute d'aliment? César est mort à temps pour sa gloire. Le grand homme chez lui a péri tout entier, à l'apogée de sa puissance, et l'ambitieux désabusé n'a pas eu le temps de lui survivre.

Maintenant, allons au fond : laissons les vices, les vertus même, qui ne sont chez lui que surface; creusons dans cette nature enveloppée et profonde : le dernier mot de César, c'est l'égoïsme, sans bornes chez lui comme le génie. Aristote l'a dit avant nous, l'homme de génie se sent né pour régner, et il faut qu'il règne à tout prix! L'artiste, le lettré ne veulent que l'admiration, lui réclame l'obéissance, et, chose étrange! il l'obtient, au nom de la plus immorale et de la mieux acceptée de toutes les tyrannies, la force au service de l'intelligence. Que sont les conquérants, les fondateurs d'empires? Des personnalités agressives qu'il faut ou combattre ou servir; à côté d'eux, il n'y a plus place pour rien, ni pour personne. Qu'eût fait Alexandre à côté de César? La terre

même aurait été trop étroite pour eux!

César est venu à sa date, à son heure : il a fait son œuvre, en foulant aux pieds toutes les lois, divines et humaines. Contempteur superbe de tout droit, souriant dédaigneusement aux noms sacrés de justice et de patrie ; facile à pardonner, parce que la vengeance chez lui peut être un calcul, mais jamais un besoin; ne prenant dans la vie que deux choses au sérieux, l'ambition et le plaisir, n'ayant de l'humanité que ses faiblesses qu'il domine, mais non ses affections qu'il méprise; toujours maître de lui, jamais irrité, mais jamais ému, il ne pourrait pas s'appliquer ce beau vers de Térence :

« *Homo sum, nil humani a me alienum puto.* »
(Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.)

Etudiez César superficiellement, et vous êtes sous le charme; creusez plus avant, et la peur vous saisit, comme si vous aviez à faire à un être d'un autre nature que la vôtre. En élevant cet édifice dont la grandeur vous étonne, vous croyez qu'il a voulu travail-

ler au bonheur de l'humanité ; erreur, il n'a travaillé que pour lui! Il n'a pas compris, dans son splendide égoïsme, qu'il n'était qu'un instrument aux mains de Dieu. Il a rassemblé l'univers, et l'a tenu un instant dans sa main. Etait-ce pour lui? Non, car il laisse son œuvre à peine ébauchée. Qui donc héritera de lui? Est-ce Auguste ou Tibère? Non, c'est le christianisme ! Une force nouvelle, un nouveau principe de vie est entré dans ce monde pour le régénérer. L'humanité a reçu le baptême qui lui manquait : l'humilité, la charité, c'est-à-dire le mépris et l'oubli de soi-même, voilà ces humbles vertus destinées à changer la face du monde, et que César eût prises en pitié, si le nom même n'en eût pas été ignoré de son siècle et de lui !

Ce qui a perdu César, c'est qu'il a méprisé l'espèce humaine, et c'est encore ce qui perd tous ceux qui, pour passer grands hommes, se croient obligés de la mépriser comme lui. Or, s'il est une règle sans exception, c'est celle-ci : quiconque méprise les hommes mérite d'être méprisé par eux. C'est

votre conscience qui parle à votre insu, et quand vous condamnez tout le monde, c'est vous-mêmes que vous condamnez. Je sais qu'il est parfois difficile d'estimer beaucoup notre pauvre nature humaine, mais il est toujours facile de la plaindre. C'est ainsi qu'on la relève de ses déchéances, et tous ceux qui ont fait du bien aux hommes ont commencé par les aimer, sans se demander s'ils en étaient dignes. César n'était pas né méchant, il n'a jamais haï personne, mais il n'a jamais aimé non plus, et, pour parler avec Juvénal : « Rien ne battait sous sa mamelle « gauche. »

Résumons-nous : que reste-t-il du vainqueur de Pharsale? un modèle désespérant pour les ambitieux de tous les temps qui l'étudient sans pouvoir l'égaler! Un défi jeté à toutes les lois qui régissent le monde moral, lois immuables, car elles vivent encore, et César a passé! Un souvenir immortel enfin, une des grandes pages de l'histoire, qu'après tant d'autres, et dans notre faiblesse, nous avons essayé de récrire, pour remettre en

lumière quelques vérités méconnues ou faussées.

César a cru fonder l'empire ; mais il meurt à la peine, et tout est à refaire après lui. L'œuvre d'Auguste est indépendante de la sienne, et César n'a fait que la préparer. Est-il, comme on l'a dit, le plus grand homme des temps anciens? Non! répondrai-je sans hésiter, car ma pierre de touche pour juger la grandeur morale, c'est l'oubli de soi-même! C'est le *moi* perdu, absorbé, noyé dans une de ces grandes pensées qui illuminent tout un siècle, et entourent de leur auréole le front qui les a conçues. Les vrais grands hommes, ce sont les grands citoyens, comme Phocion, Lycurgue et Caton dans les temps anciens, comme Guillaume le *Taciturne*, Washington, Lincoln dans les temps modernes, tous ceux, en un mot, qui n'ont pas vécu pour eux-mêmes, mais ont vécu ou sont morts pour une conviction, une idée, une foi, une patrie! Aux yeux de César et de ses admirateurs, ce sont des dupes que des hommes pareils; et ils ont bien mal compris

leur rôle de ***Messie*** en s'immolant eux-mêmes à leur pays, au lieu d'immoler leur pays à leur intérêt. Sans doute César est grand lorsqu'il pardonne, et même lorsqu'il tombe sous le fer de ses meurtriers ; mais son « καὶ σύ τέκνον ! » ne vaut pas le dernier cri de Guillaume d'Orange assassiné : « Mon Dieu, aie « pitié de ce pauvre peuple et de moi ! »

Mais on n'en impose à la longue ni à l'histoire, ni à la postérité. Le verdict des siècles a été prononcé, le jugement sur César est rendu, il n'y a plus à en appeler. Tous les sophismes du monde finissent par se briser contre le roc de la vérité. Cette morale éternelle, à qui chaque siècle livre son assaut, cette morale, sans laquelle crouleraient bientôt toutes les sociétés humaines, n'a pas besoin qu'on la venge de ceux qui voudraient la fausser ; elle n'a pas même à leur répondre, elle n'a qu'à attendre et à durer.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

—

Paris— Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 11. — 1866.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE GÉNÉRALE D'ESPAGNE, *depuis les premiers temps jusqu'à nos jours*. Neuf volumes déjà parus. Prix : 5 fr. le vol. A Paris, chez Furne, rue Saint-André-des-Arts, 45.

Chaque volume se vend séparément.

ÉTUDES RELIGIEUSES ET LITTÉRAIRES. Un volume in-12. Prix : 3 fr. A Paris, chez Dentu, libraire, au Palais-Royal, et Ch. Meyrueis, 174, rue de Rivoli.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 11 — 1866

